

Dossiers de psychologie
et éducation / N°78 - 2024



Une approche des non-binarités par la
psychologie socioculturelle : trajectoire,
signification, rapport à soi et à l'altérité

Simon
VUILLE

unine^o
Université de Neuchâtel
Institut de psychologie
et éducation

Simon Vuille

Une approche des non-binarités par la psychologie socioculturelle : Trajectoire, signification, rapport à soi et à l'altérité

Préface	1
Introduction. Non-binarités et division sexuée	3
Chapitre 1. Sexe, genre et identité de genre	13
Chapitre 2. Sociogenèse des non-binarités et revue de la littérature	27
Chapitre 3. Positionnement théorique : aborder les non-binarités avec une perspective socioculturelle et développementale	41
Chapitre 4. Problématique : axes de recherche et opérationnalisation	53
Chapitre 5. Approche méthodologique et méthodes appliquées	63
Chapitre 6. Analyse ontogénique des non-binarités	77
Chapitre 7. Analyse transversale des non-binarités	95
Conclusion. Non-binarités : une relation à l'ipséité, à l'altérité et au monde	113
Bibliographie	117
Annexes	141

Résumé

Ce travail propose de se focaliser sur les personnes non binaires, c'est-à-dire des personnes qui ne s'identifient pas strictement à « femme » ou « homme », et ce selon diverses configurations. J'adopte une perspective issue de la psychologie socioculturelle afin de capter au mieux les interrelations entre les aspects individuels et les aspects sociaux des non-binarités. Celle-ci me permet d'appréhender le développement de la personne en lien avec son genre tout au long de la vie.

J'effectue, au travers de ma méthodologie abductive et de neuf entretiens avec des personnes non binaires, une analyse centrée sur l'individualité des personnes ainsi qu'une analyse transversale. La première partie analytique met en avant la forte hétérogénéité des parcours mais également des manières de comprendre et de vivre la non-binarité. Le vécu de la non-binarité est unique à la personne et elle possède une signification qui lie ses expériences de vie entre elles. La non-binarité de la personne est alors une manière de se comprendre elle-même.

Mais les non-binarités ont également une facette externe. La seconde partie analytique pointe les récurrences transversales aux non-binarités qui sont la conséquence d'être non binaire dans une société qui ne légitime pas ces formes de vécus. L'expression des non-binarités est alors une tentative de la part des personnes non binaires de rendre compréhensible aux autres leur ressenti interne. En considérant les personnes dans leur quotidienneté dans une société majoritairement binaire, l'analyse met en avant l'aspect circonstanciel des vécus non binaires en détaillant le rôle des espaces stratifiés par le genre, le rôle des personnes présentes, le rôle du corps et le rôle du langage.

Mots-clés

Non-binarité ; genre ; identité de genre ; intelligibilité du genre ; microgenèse du genre ; ontogenèse du genre ; psychologie socioculturelle ; étude de cas dialogique.

Remerciements

Bien que j'en aie été l'instigateur principal, cette recherche n'est pas le seul fruit de mon travail. En premier lieu, je souhaite remercier la personne qui y a dédié le plus de temps en tant que directrice : Martina Cabra. Je la remercie pour son suivi, pour nos multiples discussions ainsi que pour sa manière précise de pointer les aspects positifs et les parties à retravailler. Son accompagnement, sa disponibilité, son intérêt et son enthousiasme m'ont permis d'effectuer ce travail dans des conditions idéales.

Ensuite, j'exprime ma reconnaissance à toutes les personnes non binaires qui ont accepté de participer, sans lesquelles rien n'aurait été possible. Je remercie donc grandement, avec leurs prénoms anonymisés, Billie, Ben, Loé, Kevin, Camille, Aba, Alex, Lin et Ashley pour leur participation, leur engagement et leur sincérité.

Je suis redevable à l'Institut de Psychologie et Éducation de l'Université de Neuchâtel qui a été le lieu de nombreux échanges et de discussions bénéfiques. Je suis reconnaissant à Antonio Iannaccone qui a accepté d'être expert et pour nos échanges – sur d'autres sujets – toujours engageants. Je remercie Tania Zittoun avec qui j'ai eu de nombreuses occasions de dialoguer autour de la psychologie socioculturelle tout au long de mon parcours. Merci à tou-te-s les étudiant-e-s qui m'ont aidé et qui ont accepté d'écouter mes questions ou mes difficultés. Je remercie également les deux personnes avec qui j'ai eu le plaisir de converser sur le sujet de cette recherche, au niveau théorique et analytique, Hana Hawlina et Marcelo dos Santos Mamed.

Finalement, je remercie encore mes lecteur-ices dévoué-e-s : Anne, Antoine et Anaïs. Toute ma gratitude va à Martha pour son soutien sans défaillance dans le quotidien et sans qui je n'aurais pas tenu sur le long terme.

Préface

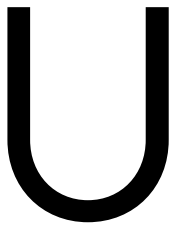
La recherche en psychologie socioculturelle évolue en dialogue avec les transformations sociales, avec les avancées dans les autres disciplines des sciences humaines et sociales – parfois des sciences naturelles –, et selon sa propre logique. Elle éclot dans des équipes et des collectifs – comme le centre de recherche CURIOUS de l’Institut de psychologie et éducation de l’Université de Neuchâtel – tout en étant portée par des personnes, animées par leur questionnement, leur trajectoire de chercheuse ou de chercheur, et leur sensibilité particulière. Ce *Dossier de psychologie et éducation* écrit par Simon Vuille à partir de son mémoire de Master en sciences sociales, pilier psychologie et éducation, illustre admirablement ce que peut être une recherche en psychologie socioculturelle aujourd’hui.

D’abord, ce *Dossier* reflète un phénomène émergeant, dans notre société mais aussi dans les universités : la remise en question des binarismes de sexe ou de genre allant-de-soi. Le travail de minorités actives a été suivi par un travail important en sciences sociales d’examen critique de certaines catégories et des forces qui les sous-tendent. En tant que professeur-e-s, nous observons aussi qu’un nombre croissant d’étudiant-e-s consacrent leurs travaux de bachelor, de master voire de thèse, à explorer, interroger et théoriser la construction des genres, les transitions, la non-binarité et la fluidité de genre, etc. La psychologie a été longtemps à la traîne des études d’abord féministes puis de genre ; la proximité de la psychologie socioculturelle aux sciences humaines et sociales lui demande d’être à l’écoute de ces questionnements. La première contribution du texte de Simon Vuille est sa capacité à rassembler et intégrer de manière claire et compréhensive la littérature sur la non-binarité et de la rendre disponibles à la psychologie sociale et culturelle de langue française, et il offre à ce titre un précieux outil de travail.

Ensuite, Simon Vuille inscrit son travail dans le cadre d’une psychologie socioculturelle du développement au cours de la vie, proposant une synthèse théorique précise et originale qui, tout en s’adossant à l’histoire de la discipline, s’inscrit à la pointe des débats dans le champ, autour des questions de ruptures et de bifurcation, ou encore de thèmes et de patterns, pour rendre compte des recherches singulières des personnes dans un univers socialement et symboliquement contraignant. Là encore, le texte offre une synthèse en français de ces travaux, tout en y ajoutant un éclairage original et nouveau.

Enfin, Simon Vuille propose une analyse fine, nuancée, réflexive, des trajectoires de jeunes personnes qui se définissent comme non binaires, et qui ont trouvé dans les mots disponibles aujourd’hui des ressources sémiotiques pour réfléchir leurs doutes et leur questionnement et guider leurs pratiques, et qui, ce faisant, participent à leur tour à la définition de cette catégorie en émergence. Ce texte contribue ainsi de manière originale à ce nouveau champ de recherche. Nous espérons que vous apprécierez ce texte, qui témoigne de la vitalité des travaux en psychologie socioculturelle du développement et de l’apprentissage tout au long de la vie, tels qu’ils sont menés à CURIOUS et ailleurs.

Tania Zittoun
Professeure en psychologie socioculturelle



Une approche des non-binarités par la psychologie socioculturelle : Trajectoire, signification, rapport à soi et à l'altérité

Introduction. Non-binarités et division sexuée

To me, gender has always felt like a prison. I think the whole thing should be abolished. I've never felt that I benefited from the concept of gender, apart from the ease of explaining myself in a gendered society. I'm non-binary transmasculine. People can wrap their heads around that. They understand what my body was, and they understand what I'm going for now. They can comprehend me. But I feel a sense of loss. Within five minutes of meeting someone, I've somehow already been neatly placed in a box. Categorized. Rationalised. Explained away.

(Gupta, 2020, p. 31)

Dès la naissance, une assignation dichotomique est faite sur la base de notre organe génital externe. Ainsi, un bébé qui vient au monde est soit une fille, soit un garçon. Le prénom donné à l'enfant grave alors institutionnellement et symboliquement cette information. Cette assignation va orienter les interactions de l'entourage envers l'enfant. Les enfants considéré-e-s' comme des filles ou comme des garçons ont des traitements différents aussi bien en termes d'interactions avec les parents que de jeux et de jouets, d'habillements et autre. Au fur et à mesure, le fait d'être assigné-e fille ou garçon va faire partie intégrante de la compréhension de soi-même et du monde, des relations affectives et des comportements (Connell, 2021 ; Court, 2021 ; Gilligan & Snider, 2018 ; Helgeson, 2020 ; Maihofer, 2021 ; Roskam & Rouyer, 2021). De surcroît, cette division sexuée – qui est basée sur ce qui est perçu comme étant le sexe d'une personne – se répercute dans les activités, sur les aménagements matériels et les découpages de l'espace. Les exemples les plus ségrégués par cette dichotomie sont les toilettes, les vestiaires, les magasins de vêtements, les espaces de jeu pour enfants, les dortoirs, les prisons, les chambres d'hôpital, les rôles dans les troupes de danse et les chorales ou encore les uniformes écoliers ou professionnels (McCarthy et al., 2022 ; Swenson et al., 2022).

Cette division sexuée de l'humanité crée des normes avec une certaine marge de manœuvre individuelle et la plupart des personnes ne remettent pas en cause leur assignation au cours de leur vie (Buscatto, 2019 ; Connell, 2021). Cependant, les personnes trans' et non binaires la transgressent en remettant en cause leur assignation et en endossant un genre différent. D'une manière générale, les personnes trans' et non binaires sont particulièrement visibles et cristallisent les tensions dans le débat public des sociétés occidentales contemporaines (Espineira & Thomas, 2022). Elles sont fortement visibles et mieux comprises – malgré leur marginalisation et les nombreux défis subsistants – aussi bien dans les médias que dans le

¹ Des remarques concernant l'écriture inclusive utilisée dans ce travail se trouvent en annexe.

monde médical et académique (Stryker, 2017 ; Vincent & Manzano, 2017). En revanche, la situation des personnes non binaires n'est pas similaire à celle des personnes trans' et leur légitimité n'est pas acquise, que ce soit par la société ou par certains milieux trans' et féministes eux-mêmes (Alessandrin, 2015 ; Beaubatie, 2021b ; Espineira, 2021 ; Grüsigg, 2015). C'est ainsi que naît une question initiale qui va traverser l'ensemble de ce travail : comment les personnes non binaires vivent-elles et se comprennent-elles dans une société stratifiée par une vision binaire du genre ?

Les non-binarités font partie de ce qui est nommé des « identités de genre » ; mais le genre et les identités de genre ont des conceptions diverses et parfois floues aussi bien dans le sens commun que dans la littérature académique. Pourtant, ces termes sont omniprésents. Dans cette recherche, je tente d'aborder les non-binarités différemment, sans utiliser l'« identité de genre » en tant que concept analytique. En revanche, j'expose les différentes théories et les enjeux sous-jacents dans une logique intégrative et une dynamique de défragmentation (Zittoun & Cabra, 2022), c'est-à-dire que je m'efforce de faire converger différentes théories dans l'objectif d'offrir une compréhension *in extenso* permettant une vue d'ensemble et un panorama théorique et conceptuel sur le genre et plus spécifiquement sur les non-binarités. Cette recherche a également pour vocation d'apporter des éléments empiriques sur les non-binarités et des éléments théoriques sur la manière de concevoir le genre.

La démarche générale pourrait se refléter dans l'image du célèbre titre (qui deviendra un adage du féminisme) de bell hooks (1984), une figure emblématique des *Black Feminisms* : « de la marge au centre ». En effet, mon travail se focalise sur des personnes marginalisées. Cette marginalisation prend parfois une forme paroxysmique : l'invisibilisation absolue. Ce point de départ, les non-binarités, est pertinent par le fait qu'il soulève des problématiques sur le genre qui sont indécélables, imperceptibles et même inexistantes avec des identités qui ne sortent pas de la binarité. Mon questionnement est aisément résumable : que sont les non-binarités ? Je me centre donc sur une famille de néologismes ayant attiré à des identités de genre différentes de celles communément acceptées. Cette focale sur les non-binarités en tant que phénomène social me mène à essayer de saisir les dimensions performatives, affectives et transformatives du langage. Afin de les appréhender, cette recherche se déroule tel que présenté ci-après.

Structure du travail

Les non-binarités sont liées, théoriquement, à la distinction datant des années 1950 entre sexe et genre. Ainsi, le premier chapitre, *Sexe, genre et identité de genre*, retrace la notion de sexe en biosciences pour l'éclairer avec les critiques féministes puis avec le féminisme matérialiste français des années 1990. L'apparition de la distinction entre sexe et genre est ensuite présentée avant d'approfondir les manières dont le genre a été mobilisé en sciences sociales. L'identité de genre y est décrite avec son utilisation par différentes perspectives issues de la psychologie – psychologie du développement, psychologie sociale, psychanalyse – puisque ce travail se place dans ce champ disciplinaire. Ce chapitre permet de préciser les termes en jeu et de positionner au mieux ma recherche au niveau théorique pour être fidèle à la diversité

des réalités non binaires. Il met en lumière la nécessité de prendre une vision non essentialiste pour pouvoir comprendre le dynamisme et l'absence d'innéisme des non-binarités.

Le second chapitre, *Sociogenèse des non-binarités et revue de la littérature*, est dédié à l'objet central de ce travail : les non-binarités. La première section concerne l'histoire sociale et théorique des mouvements trans'. Sa première sous-section commente les genres qui sont considérés comme étant différents de ceux des sociétés occidentales contemporaines. Ce point est essentiel puisqu'il permet aux non-binarités de se légitimer en tant que manières d'être différentes qui ont préexisté ou qui existent sous d'autres formes ; ces comparaisons comportent toutefois des complications inhérentes que je dévoile brièvement. La deuxième sous-section met en exergue les points cruciaux de l'histoire des mouvements trans' puisque ceux-ci ont, *a minima* partiellement, offert un berceau permettant la genèse des identités non binaires actuelles. Cette première section se termine sur l'émergence des identités *genderqueer* et non binaires avant de passer à leurs conceptions théoriques dans le monde académique. La deuxième section de ce chapitre se focalise sur les recherches empiriques concernant les non-binarités qui sont présentes dans la littérature académique. Ces deux sections confèrent une vision globale de ce qui est pertinent et de ce qui doit être approfondi aussi bien au niveau théorique qu'empirique pour la suite de cette recherche. L'ensemble de ce chapitre pointe la nécessité d'aborder les non-binarités avec une perspective développementale et le manque de littérature concernant les vécus des personnes non binaires, et ce encore davantage en ce qui concerne le moment où la personne décide d'adopter – pour elle-même ou socialement – une identité non binaire.

Le chapitre 3, *Positionnement théorique : aborder les non-binarités avec une perspective socioculturelle et développementale*, s'appuie sur les deux chapitres précédents pour élaborer un positionnement théorique cohérent concernant le sujet de cette recherche. Ce positionnement est notamment issu d'un courant particulier de la psychologie socioculturelle actuelle avec les influences de traditions vygotskienne et bakhtinienne. Il place cette recherche dans les études de cas dialogiques qui nécessitent de considérer les phénomènes sociaux comme étant ouverts et complexes. Les non-binarités étant un phénomène simultanément social et individuel avec des aspects langagiers, corporels et affectifs, j'expose le dialogisme qui permet d'appréhender l'interdépendance entre l'ipsité et l'altérité ainsi que le langage et les affects.

Le chapitre suivant, *Problématique : axes de recherche et opérationnalisation*, problématise ce qui le précède en proposant des questions de recherche selon la littérature et en rendant la théorie opératoire au travers de concepts spécifiques qui seront mobilisés pour l'analyse. J'y clarifie la façon dont je vais concevoir le corps, le langage, les normes et les différents aspects microgénétiques et comment ils vont être appliqués au matériel empirique. Les non-binarités sont hétérogènes et sont vécues individuellement. Ainsi, le retraçage des trajectoires ontogéniques permet de complexifier les non-binarités et d'appréhender les personnes non binaires dans leur singularité.

La méthodologie abductive et itérative que je mobilise est présentée au chapitre 5 : *Approche méthodologique et méthodes appliquées*. J'y expose ma démarche de recherche cyclique, les

méthodes qualitatives utilisées et la construction du matériel empirique. Il retrace l'établissement des questions d'entretiens et le déroulement effectif de ces derniers. Les neuf personnes participantes y sont brièvement décrites. Il se conclut par les enjeux éthiques que rencontrent cette recherche notamment en ce qui concerne la réification et l'homogénéisation des non-binarités en tant que catégorie sociale.

La suite du travail présente diverses analyses qui ont été effectuées selon ce qui a été décrit dans les premiers chapitres. Le chapitre 6, *Analyse ontogénique des non-binarités*, est une analyse séquentielle des entretiens et déroule les trajectoires individuelles dans leur temporalité. L'hétérogénéité et la complexité des non-binarités y sont centrales et les manières d'entrer en relation avec soi-même et avec l'altérité au travers de son genre y est approfondie. Cette partie offre une vision des différentes configurations possibles : là où certaines personnes gardent leur non-binarité pour rendre signifiant leur propre vécu, d'autres vont la faire saillir en toutes circonstances lors des interactions sociales.

Le chapitre 7, *Analyse transversale des non-binarités*, est le second qui prend racine dans le matériel empirique. Il résulte d'une analyse transversale et recueille les éléments qui sont récurrents entre les différentes personnes qui ont participé. Il aborde les situations, le corps et le langage. Ces récurrences sont principalement liées aux vécus non binaires au sein d'une société binaire ; elles sont la conséquence de questionnements inhérents à cette relation.

Dans la conclusion, je présente une synthèse et une discussion sur ce qui a été fait dans l'ensemble du travail. En découle une critique avec les éventuelles contributions – empiriques et théoriques –, les différentes limites et ouvertures possibles. Elle revient brièvement sur la recherche avant de clore le travail sur des questionnements en cours qui ont traversé à la fois cette recherche, mes lectures et mes réflexions personnelles tout au long du processus de réalisation du mémoire. Ces questionnements sont ainsi à mi-chemin entre des raisonnements idiosyncratiques et académiques.

Avant d'entrer dans le vif du sujet, il semble utile de contextualiser et de définir les contours des non-binarités. Je continue cette introduction en proposant une définition de ce que je vais considérer comme étant les non-binarités, c'est-à-dire le sujet de ma recherche et son vocabulaire. Cette définition des genres non binaires n'est pas la seule possible, mais elle est celle qui me paraît la plus cohérente avec mes lectures et mes entretiens. En outre, il est nécessaire de garder à l'esprit deux aspects concernant le langage gravitant autour des non-binarités : d'une part, ce tour d'horizon est non exhaustif et, d'autre part, l'usage des mots et des catégories évolue rapidement et risque de tomber en désuétude. De plus, chaque groupe et chaque personne utilisent des termes spécifiques qui ne sont pas toujours accordés. Une fois les définitions établies, je donnerai des éléments de contexte actuel concernant la société face aux non-binarités.

Terminologies et usages des non-binarités

L'assignation à la catégorie « femme » (« fille ») ou « homme » (« garçon ») est effectuée à la naissance mais, en réalité, elle est réitérée en continu, par exemple, lorsque l'on appelle une

personne « Madame » ou « Monsieur ». Dans l'usage du vocabulaire actuel, toutes les personnes dont l'assignation est en congruence avec le ressenti et les attentes et normes sociales liées à ce même sexe sont définies comme cisgenres (Beaubatie, 2021b). Le préfixe *cis* vient du latin et signifie « du même côté que » (Tate et al., 2020) et est suivi de « genre », du latin *genus* qui signifie « sorte », « espèce » ou « type ». En suivant cette définition, toutes les personnes dont le genre diverge de leur assignation à la naissance sont des personnes trans'. Les personnes trans' qui sont le plus connues du grand public sont celles qui effectuent une « transition » (ce terme n'est pas toujours utilisé dans les milieux trans') d'« homme » à « femme » ou de « femme » à « homme ». Mais la spécificité des personnes non binaires est qu'elles ne se définissent pas – ou ne se définissent que partiellement – dans l'une de ces deux catégories. En revanche, cela ne veut pas dire que les personnes non binaires se disent nécessairement trans', un certain nombre d'entre elles ne s'identifient pas comme telles (Vincent, 2016).

Par ailleurs, les non-binarités ne doivent pas être confondues avec l'intersexuation (anciennement appelée intersexualité et hermaphrodisme). L'intersexuation est une catégorie médicale qui concerne uniquement la biologie de la personne, ce n'est pas une identité. Cependant, l'intersexuation a longtemps été invisibilisée et certaines personnes intersexuées se revendiquent aujourd'hui ouvertement sous l'appellation « intersexe ». Une personne intersexuée peut donc se dire intersexe ou non et avoir une identité cis ou trans'. Revenons à présent aux non-binarités.

« Non binaire² » est un terme dit « parapluie » car il englobe de nombreuses identités et de réalités individuelles (Vincent, 2020). Il marque clairement son opposition à une binarité, en l'occurrence celle qui nous intéresse et qui distingue deux populations dans l'espèce humaine : « femme » et « homme ». Ainsi, « non binaire » est un terme générique pour proposer des alternatives à ces deux possibilités. La définition la plus large (et que je préférerais pour ce travail) étant : une personne qui ne s'identifie pas comme étant entièrement femme ou homme (Vincent, 2016). Je vais maintenant exemplifier les différentes modalités qui existent au sein des non-binarités.

Ce qui suit est une tentative de typologie non exhaustive des différentes identités qui sont considérées comme étant non binaires (voir figure 2). Il y a trois types de non-binarités non exclusifs qui ressortent : des identités en dehors des catégories binaires femme/homme ; des identités à l'intérieur de la binarité mais qui se positionnent différemment ; une absence d'identification envers une identité de genre. A cela s'ajoute un aspect de la temporalité du ressenti. En effet, si des changements temporels sur l'identité de genre sont toujours possibles, des changements à courts termes sont parfois inclus directement dans l'identification. Ces différents types donnent lieu à des identités spécifiques et même à des combinaisons. Je donne ici les termes les plus fréquents, mais il est nécessaire de se souvenir qu'ils ne sont pas fixes et qu'ils évoluent rapidement (Thorne, Yip, et al., 2019 ; Vincent, 2019).

² Bien qu'il soit parfois écrit avec un trait d'union (« non-binaire »), je vais préférer ici l'écriture sans trait d'union pour la catégorie générale afin de respecter l'utilisation des traits d'union dans la langue française. En revanche, si le genre auquel la personne s'identifie est avec un trait d'union, j'utiliserai la préférence de la personne en écrivant « non-binaire ».

En dehors de la bicatégorisation femme/homme, nous trouvons notamment les catégories suivantes : aporagène, apogène ou encore genre neutre. Certaines personnes sont bigenres, un terme généralement utilisé pour dire homme et femme simultanément, ou polygenres (qui a plusieurs genre). Ensuite, des personnes ont des genres qui alternent selon la temporalité. Ces dernières s'identifient comme genre-fluide ou *genderflux*. Les demi-genres (demi-fille ; demi-garçon) sont utilisés pour une identification partielle aux catégories binaires. Il y a également des personnes qui ne ressentent pas ou peu leur genre s'identifiant généralement comme agénre. En anglais, *genderqueer* et non binaire (*non-binary* ou *nonbinary*) sont régulièrement utilisés comme synonymes et un certain nombre de personnes se disent *genderqueer*. Ceci est moins le cas en français, où le terme « *genderqueer* » a davantage un aspect politique et est plus rarement endossé en tant qu'identité.



Figure 1 : Drapeau non binaire
(<https://nonbinaire.org/origine-et-signification-du-drapeau-non-binaire/>)

Les non-binarités revêtent aussi un aspect politique et les mouvements non binaires regroupent des intérêts communs. Il existe un drapeau non binaire (voir figure 1 ; en plus de celui-ci, la plupart des identités de genre ont un drapeau, voir figure 2). Les couleurs sont définies comme suit : le jaune représente l'en-dehors de la binarité car il ne contient ni rose ni bleu qui sont traditionnellement, dans nos sociétés actuelles, attribuables à la féminité et à la masculinité ; le blanc exprime un ressenti simultané de différents genres ; le violet combine le rose et le bleu, il est donc le symbole des identités de genre entre femme et homme ; le noir symbolise l'absence de genre (Lexie, 2021).

Un certain nombre de personnes qui ne se définissent ni comme strictement « homme » ni strictement « femme » ne se disent pas « non binaire » car elles rejettent l'utilisation de la négation qui se place en opposition et peut avoir tendance à réifier précisément ce qui est à la base de la critique, c'est-à-dire la binarité de la division sexuée. Ces chercheur-e-s elleux-mêmes non binaires l'exposent parfaitement dans ce passage :

Moreover, it is also possible to critique the term 'non-binary' itself from this perspective. Using the word 'binary' in the descriptor risks reinforcing that which we aim to challenge: the centrality of a binary gendered system. Words fail us, meaning becomes blurred and contradictory; we end up risking going around in circles. (Twist et al., 2020a, p. 20)

Ce bref tour d'horizon n'est pas une circonscription et ne tente pas de cristalliser les termes, il se place ici pour des questions de compréhension autour du phénomène au centre de cette recherche. Pour obtenir une vision plus fine dudit phénomène, la prochaine partie contextualise les non-binarités en mettant en avant la façon dont les sociétés occidentales les perçoivent.

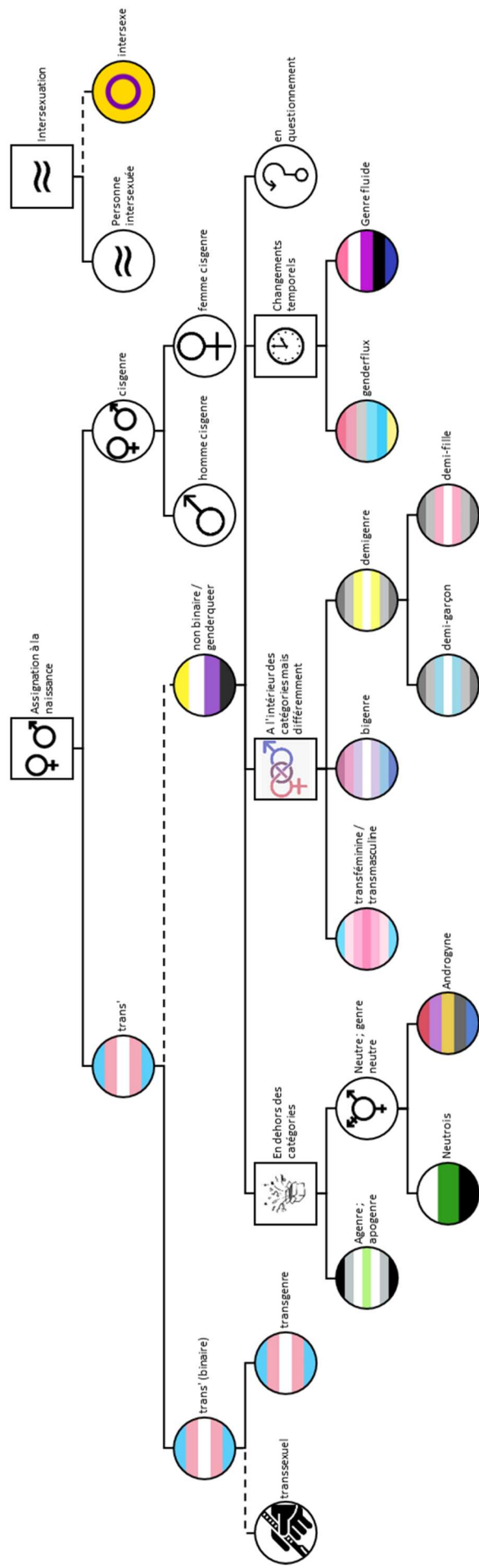


Figure 2 : Typologie des identités de genre (de ma conception)

Description

Les pointillés désignent des identifications qui ne sont pas automatiques (par exemple, une personne peut être non binaire sans s'identifier en tant que personne trans).

En premier lieu, l'assignation à la naissance ne laisse que deux options : fille ou garçon. Ensuite, la branche de droite désigne les personnes qui conservent cette assignation. La branche de gauche représente les personnes qui transgressent leur assignation, les personnes trans. Dans celles-ci se retrouvent à gauche les personnes trans orientées de manière binaire dont une sous-catégorie spécifique qui utilise le terme « transsexuel.e » et qui se démarque parfois des personnes transgenres car elles nuiraient à leur légitimité. En partant à droite sous la catégorie générale trans se placent les non-binarités avec trois grandes sous-catégories et les personnes en questionnement. Les trois sous-catégories désignent 1) des identités en dehors de la binarité 2) des identités à l'intérieur mais avec un agencement différent 3) des identités qui fluctuent dans le temps. Ces sous-catégories sont présentées dans un but de schématisation mais peuvent être insuffisantes. Au-delà de ça, les identités précises ne sont pas exclusives et peuvent être définies à des endroits différents du schéma.

L'intersexuation est placée à côté. Généralement, une assignation dichotomique est faite malgré l'intersexuation. L'intersexuation peut mener à être une personne intersexuée (si aucune opération n'est faite à la naissance, et les personnes qui revendiquent ouvertement leur intersexuation se disent généralement intersexes).

Contexte social, juridique et médical

Les non-binarités sont encore peu connues du grand public même si leur visibilité augmente. Cette visibilité accrue est empreinte d'ambivalence : elle permet de partager les vécus non binaires à la société mais a tendance à crispier les débats et à exacerber les réactions défavorables (Espineira, 2021). D'autre part, les médias de masse s'emparent régulièrement de scandales ou alors se focalisent sur des personnalités publiques (Stryker, 2017). Ce faisant, les personnes non binaires sont majoritairement représentées par quelques personnes connues ou par des événements précis qui tendent à homogénéiser ce que « sont » ou « devraient être » les non-binarités. Dans les célébrités, ce sont par exemple Sam Smith, Cara Delevingne, Jonathan Van Ness, Janelle Monáe ou encore Elliot Page qui sont non binaires.

De manière générale, les sociétés occidentales sont décrites comme étant cishétéronormatives³. L'expression est formée à partir de l'adjectif « normatif » auquel sont ajoutés deux suffixes : « cis » et « hétéro ». En premier lieu, la normativité décrit simplement ce qui est conforme à une norme ou ce qui tend à créer celle-ci. Ensuite, l'hétéronormativité⁴ est définie comme le fait qu'il est précisément normal et souhaitable d'être hétérosexuel (Poirier, 2020). Cette hétéronormativité peut être implicite en ne laissant que l'hétérosexualité comme voie possible ou explicite en prenant des formes d'homophobies. A cela s'ajoute « cis » pour préciser qu'il est admis implicitement que les personnes que l'on rencontre soient cisgenres (Cordoba, 2020). La cishétéronormativité est donc un système complexe au sein duquel les hommes et les femmes sont les données de base de la population (dans une relation « complémentaire ») et où il est naturel, souhaitable et implicite d'être cisgenre et hétérosexuel. Cette normalité invisibilise par défaut les parcours différents. Je donne ici un exemple issu d'une autre étude pour montrer les formes que peut prendre la cishétéronormativité :

On vous tolère, mais on ne vous accepte pas. C'est vraiment ça. C'est comme, une ambiance qui est inconfortable. Qu'il y a des remarques, qu'il y a des préjugés, mais c'est pas... y'a personne qui m'a dit que les trans devraient mourir ou... ben sauf sur l'Internet, mais faut pas aller sur l'Internet, parce que c'est hyper violent, mais physiquement dans la vie, c'est vraiment une atmosphère qui est désagréable, qui est pas ouverte. (Julie, 19 ans, femme trans non binaire dans Pullen Sansfaçon et al., 2020, p. 49)

Cette situation se reflète dans le manque de ressources disponibles pour trouver des informations grand public en ce qui concerne les non-binarités, au-delà de recherches sur Internet qui peuvent s'avérer infructueuses et chronophages. Peu de livres sont disponibles en français, ce qui est aussi partiellement le cas en anglais même s'il est utile de citer une anthologie qui regroupe un certain nombre de témoignages et de contributions de personnes non binaires : *Non-Binary Lives* (Twist et al., 2020b). Dans le contexte géographique de cette recherche, la Suisse romande, quelques ressources sont disponibles dans la société civile. Par exemple, l'association Ekivock (2023) qui souhaite « assembler la communauté non-binaire en Suisse romande, lui offrir des espaces safe de partages, militer pour ses droits et faire connaître la diversité de genre auprès du grand public » ou la Fondation Agnodice (2023) qui

³ Parfois appelée la cishétéronormativité ou le cisgenrisme (e.g. Pullen Sansfaçon et al., 2020).

⁴ Voir notamment les travaux féministes classiques sur la « contrainte à l'hétérosexualité » (Rich, 1981), sur l'« hétérosexualité obligatoire » (Wittig, 1980a) et sur la « matrice hétérosexuelle » (Butler, 1990/2006). Je reviens sur ces textes au chapitre 1.

tend à « promouvoir en Suisse une société considérant la pluralité des genres et de leurs expressions comme une richesse relevant de la diversité humaine [...] ».

Au niveau légal et administratif, certains pays ont admis une possibilité supplémentaire sur les documents officiels. De son côté, au niveau institutionnel, la Suisse ne reconnaît pas la non-binarité et cela a été confirmé entre fin 2022 et début 2023 (Conseil fédéral, 2022). Dans le communiqué, il y est écrit :

En Suisse, les personnes sont enregistrées dès la naissance dans le registre de l'état civil en tant qu'"homme" ou "femme". Il est interdit de ne pas renseigner le sexe et il n'est pas possible de choisir une autre catégorie de genre, en particulier parce que cette indication a de nombreuses conséquences sur le plan légal. Abandonner le principe de la binarité des sexes impliquerait de procéder à de nombreuses adaptations des législations fédérales et cantonales. (Confédération suisse, 2023, paragr. 2)

Nous relèverons cette phrase qui révèle les tensions conceptuelles : « Il est interdit de ne pas renseigner le sexe et il n'est pas possible de choisir une autre catégorie de genre ». Il devient alors difficile de comprendre de quoi l'on parle concrètement. En effet, si « homme » et « femme » sont des sexes et que d'autres formes sont des genres, il paraît cohérent de laisser seulement deux catégories. Mais qu'est-ce qui est sous-entendu par-là ? Si « sexe » et « genre » ne sont pas similaires, c'est généralement induit que le sexe est une catégorie naturelle et le genre une catégorie sociale (pour davantage de précision, voir chapitre 1). Selon Bereni et collègues (2020), « si la société cisgenre contemporaine permet, sans doute plus qu'avant, d'avoir un sexe, une identité de genre, et de pouvoir éventuellement les délier, elle continue ce faisant d'en faire des dimensions obligatoires et stables de l'identité » (p. 65). La distinction entre sexe et genre est effectivement une des plus problématique et des plus compliquée, elle donne lieu à un certain nombre de débat aussi bien au niveau théorique que sociétal (Jamet & Salle, 2019).

Ces débats sont liés au monde médical et aux personnes trans' et non binaires de la manière suivante. Les transidentités sont d'abord apparues par une vision médicale et pathologique (Alessandrin, 2023 ; Espineira & Thomas, 2019, 2022 ; Murjan & Bouman, 2017 ; Stone, 1991). Cette pathologisation commence déjà en 1886 avec l'ouvrage *Psychopathia Sexualis* de Krafft-Ebing, psychiatre, qui estime que l'homosexualité et la bisexualité sont des perversions et que les personnes qui s'habillent et pensent être des membres du sexe opposé se bercent d'illusions (Murjan & Bouman, 2017). L'« expression de genre non conforme a longtemps été comprise comme une pathologie du développement qu'il fallait soigner ; dès lors, les milieux médicaux et psychologiques ont développé des interventions ciblées sur la prévention du "transsexualisme" et sa "guérison" » (Pullen Sansfaçon & Medico, 2021, p. 13). Le transsexualisme était alors spécifiquement binaire, avec des transitions de « femme » à « homme » ou d'« homme » à « femme » qui devaient se faire de manière intégrale (Alessandrin, 2023 ; Stone, 1991). Il était classifié dans le DSM-IV (le manuel de référence international, avec la CIM, pour la pratique des professionnel·le·s de la santé mentale) en tant que trouble de l'identité sexuelle et son diagnostic y était décrit comme suit :

On doit démontrer l'existence d'une identification intense et persistante à l'autre sexe, à savoir le désir d'appartenir à l'autre sexe ou l'affirmation qu'on en fait partie (Critère A). Cette identification à l'autre sexe ne doit pas se réduire simplement au désir d'obtenir les bénéfices culturels dévolus à l'autre sexe. On doit également démontrer l'existence

d'un inconfort persistant par rapport au sexe assigné ou d'un sentiment d'inadéquation par rapport à l'identité de rôle correspondante (Critère B). (American Psychiatric Association, 2000, p. 666)

Avec la nouvelle édition en 2015, le DSM-V, le trouble de l'identité sexuelle est remplacé par la dysphorie de genre, acceptant ainsi davantage de genres que le manuel précédent (qui ne considérait qu'homme et femme). Ainsi, c'est la dysphorie qui est considérée comme le problème clinique et non plus l'identité. Elle y est décrite de cette manière :

Les personnes atteintes de dysphorie de genre présentent une non-congruence marquée entre le genre auquel ils ont été assignés (habituellement à la naissance, attribué comme genre de naissance) et le genre éprouvé/exprimé. Cette divergence est la composante fondamentale du diagnostic. Il existe également des signes évidents de détresse témoignant de cette non-congruence. Le genre éprouvé peut inclure des identifications de genre alternatif au-delà des stéréotypes binaires. Par conséquent, la détresse ne se limite pas à un désir d'être tout simplement de l'autre genre mais peut inclure un désir d'être d'un genre alternatif à condition qu'il diffère du genre assigné de l'individu. (American Psychiatric Association, 2015, p. 595)

De son côté, la CIM-11 ne parle plus d'un « trouble mental » ni de « sexe opposé à celui de la naissance » mais de « genre alternatif » (Murjan & Bouman, 2017). Au départ, le monde médical a joué un rôle normatif en demandant des preuves légitimes pour avoir accès à certaines procédures, ce qui est encore le cas mais dans une moindre mesure (cela dépend également des pays). Mais ce mouvement de dépathologisation au niveau des définitions peine à trouver sa concrétisation dans la manière de concevoir et de prodiguer les soins médicaux même si certains changements s'opèrent. Les altérations physiques dites « partielles » (selon des normes binaires) émergent, comme le fait ne pas opérer son sexe génital (Seal, 2017), de réduire la taille du pénis préexistant (Bellringer, 2017) ou de préserver les ovaires (Ralph et al., 2017). En outre, de nouvelles techniques de mastectomie existent, par exemple en laissant le mamelon chez les personnes assignées femme à la naissance (Poirier, 2020 ; Yelland, 2017). En effet, certaines personnes ne ressentent pas le besoin de changer de manière binaire, certaines n'ont pas les moyens économiques ou encore craignent les opérations et les interventions médicales. Selon Poirier (2020), cela ne doit pas aller à l'encontre de la légitimité des parcours trans' orientés de manière binaire. En ce qui concerne les personnes non binaires, certaines ne souhaitent pas le moindre changement là où d'autres auront besoin de passer par des moyens médicaux (Richards et al., 2017b). Pour revenir dans le contexte suisse, il reste difficile de trouver « des professionnel-le-s respectueux-se-s de la diversité et informé-e-s des derniers travaux de recherche et standards de soins internationaux » (Medico & Volkmar, 2016, p. 183).

Pour clore cette partie, selon Butler (2004) il y a déjà une vingtaine d'années, les genres différents de « femme » et « homme » existent depuis longtemps, simplement, ils n'entrent pas dans ce qui est concevable dans les sociétés actuelles. C'est pour cette raison qu'il est nécessaire de développer un nouveau lexique et de le faire entrer dans les institutions afin d'assouplir la vision actuelle fortement – voire exclusivement – binaire. Mais pourquoi cette vision binaire est-elle si persistante ? Elle semble trouver sa pugnacité dans l'apparente division naturelle des sexes. Mais qu'est-ce que le sexe ? En quoi est-ce différent du genre ? En considérant cette introduction, il me paraît opportun de clarifier, dans le premier chapitre de ce travail, comment la distinction entre sexe et genre a été conçue et s'est développée. Ceci pour être en mesure de mieux saisir les enjeux théoriques.

Chapitre 1. Sexe, genre et identité de genre

Nous avons été forcées dans nos corps et dans notre pensée de correspondre, trait pour trait, avec l'idée de nature qui a été établie pour nous. Contrefaites à tel point que notre corps déformé est ce qu'ils appellent « naturel », est ce qui est supposé exister comme tel avant l'oppression. Contrefaites à tel point qu'à la fin l'oppression semble être une conséquence de cette « nature » en nous, une nature qui n'est qu'une *idée*.

(Wittig, 1980b, p. 75-76, italiques dans l'original)

Ce chapitre contextualise la distinction théorique entre sexe⁵ et genre afin de comprendre quels enjeux et quelles divergences sont présents dans les conceptions. Cet étalage de conceptions théoriques donne une vision globale des enjeux autour des concepts qui se crispent entre une approche essentialiste et une approche anti-essentialiste. Là où la première estime que le sexe constitue une forme d'essence qui va diriger – partiellement ou complètement – le corps, la sexualité et les comportements, la seconde estime que ces aspects sont construits socialement. Ce chapitre m'offre ainsi la possibilité de positionner adéquatement cette recherche pour aborder les non-binariétés dans leur hétérogénéité. Il sert de base au chapitre suivant qui place historiquement les mouvements trans' et leurs imbrications avec la distinction théorique entre sexe et genre. C'est cette distinction qui a permis, progressivement, de visibiliser des parcours trans' moins binaires pour déboucher sur des identités *genderqueer* dans les années 1990. En effet, les théories féministes et *queer* sont largement reprises par différents milieux militants⁶ et, de ce fait, se retrouvent dans certains discours individuels de personnes qui ont participé à cette recherche aussi bien au travers d'une vision constructiviste du genre que par des références explicites à Judith Butler ou Monique Wittig. Globalement, la conceptualisation du sexe et du genre a des effets tangibles sur les politiques mais aussi sur les individus (Buscatto, 2019).

Le chapitre ne suit pas chronologiquement le développement des différentes conceptions. A *contrario*, il se focalise en premier lieu sur le sexe en tant que concept et ses critiques pour ensuite se tourner vers le genre puis sur l'identité de genre. Il est découpé selon les termes. Concrètement, il se déroule comme suit. La première section débute par l'exposition de la conception du sexe par les biosciences. Ce passage semble approprié puisque la bicatégorisation est « cramponnée aux organes servant la procréation » (Touraille, 2019, p. 115). La première sous-section met ensuite en exergue les critiques provenant des études féministes qui constatent la complexité cachée derrière l'apparente simplicité dichotomique

⁵ Une partie de ce qui est dit sur le sexe (ainsi que la figure 3) est issue d'un travail que j'ai effectué au semestre d'automne 2022-2023 dans le cadre du cours *Introduction aux études genre* dispensé par Dre Sarah Kiani.

⁶ Les mouvements féministes n'échappent pas aux différends théoriques. Historiquement, le « nous, les femmes » a toujours été sujet à controverses (Clair, 2015). Les discussions se cristallisent régulièrement autour des personnes trans' (plus spécifiquement les femmes trans') et non binaires et de leur légitimité à exister en tant que telles. « Combien de féministes ont récemment pris la parole pour considérer que les femmes trans, opérées ou non, étaient encore des hommes ? » (Alessandrin, 2015, p. 49). Deux tendances dans la conception du genre semblent se refléter au sein de mouvements féministes : une dite anti-essentialiste et une dite différentialiste ou essentialiste. En l'occurrence, les premiers ont une vision constructiviste du genre et sont inclusifs des personnes trans' et non binaires (e.g. ExisTransInter). Ils délégitiment les seconds en les qualifiant notamment de TERFs (*Trans-Exclusionary Radical Feminists*). Les seconds estiment que la biologie détermine (en tous cas en partie) les hommes et les femmes qui sont alors des catégories naturelles (e.g. Collectif Némésis ; Féministes radicales). Selon cette conception, les mouvements anti-essentialistes sont discrédités car ils nieraient la réalité biologique et dévoieraient le combat pour les femmes.

du sexe. A partir de là, j'expose le féminisme matérialiste français qui s'est attelé à critiquer la construction sociale des rôles liés aux sexes et à la manière dont les corps des femmes sont naturalisés au travers de leurs fonctions biologiques. Le féminisme matérialiste a une conception du sexe qui se rapproche de celles qui ont été formulées dans le monde anglo-saxon, durant la même période, au travers du concept de genre. Ainsi, dans la deuxième section, je montre comment le terme « genre » [*gender*] a émergé et comment il a été compris par les études genre, par l'interactionnisme puis par Judith Butler. La troisième section retrace l'apparition et les usages de la notion d'« identité de genre » dans les différents champs de la psychologie puisque cette recherche s'y place. La dernière section revient sur ce qui a été mentionné et met en évidence les tensions produites par le fait de distinguer le genre du sexe et comment il est possible d'y pallier. Cela permet de justifier ce qui sera gardé pour la suite du travail.

1. Sexe

En biologie, la reproduction est définie par la production d'un nouvel organisme indépendant et la sexualité est définie par l'implication d'une recombinaison d'informations génétiques de deux organismes distincts (Atlan, 2019). La reproduction peut être différente dans le monde vivant – par exemple, environ 92% des plantes à fleur sont hermaphrodites – mais environ 95% des espèces animales fonctionnent de cette manière (Marais & Käfer, 2019). En ce qui concerne l'être humain, sexualité et reproduction sont concomitantes. Mais qu'est-ce que le sexe plus précisément ? En effet, les « représentations que nous avons sur le sexe, comme sur le genre, peuvent parfois conduire à les définir implicitement selon certains critères que la réalité scientifique tend au contraire à remettre en question » (Prévot, 2019, p. 137).

L'espèce humaine est gonochorique, c'est-à-dire que son mode de reproduction exige deux cellules reproductrices différentes qui ne contiennent qu'un seul chromosome (des gamètes) ; chaque type gamétique est produit par un individu distinct (Atlan, 2019). Un individu ne peut donc créer qu'un seul type gamétique et doit se reproduire avec un individu produisant l'autre type gamétique. Les gamètes sont produits par l'organe sexuel, la gonade. Dans l'espèce humaine, les grands gamètes (appelés femelles) sont les ovules produits par les ovaires et les petits gamètes (mâles) sont les spermatozoïdes produits par les testicules. En biologie, il est admis que cette différence de taille entre types gamétiques entraîne des différences tant en « terme de transmission de l'information génétique que de pressions évolutives, qui peuvent avoir des répercussions sur des traits morphologiques et comportementaux importants » (Atlan, 2019, p. 20).

Selon Marais & Käfer (2019), les biosciences distinguent la détermination du sexe (i.e. un processus qui va conduire un individu à développer un appareil reproducteur mâle ou femelle : caractère sexuel primaire) du dimorphisme sexuel (i.e. l'ensemble des différences entre individus mâle et femelle dans une espèce donnée). Le sexe biologique est donc un concept large qui regroupe : les chromosomes sexuels, les gonades, l'appareil génital, et les caractères sexuels secondaires (Marais & Käfer, 2019). C'est le constat que les deux organes génitaux différents entraînent des caractères sexuels secondaires (taille générale, taille d'un organe particulier, couleur, métabolisme, ornements) différents qui justifie l'appellation « mâle » pour un individu qui produit des gamètes mâles et « femelle » pour un individu qui produit des gamètes femelles (Atlan, 2019). Je schématise le sexe en biosciences comme suit :

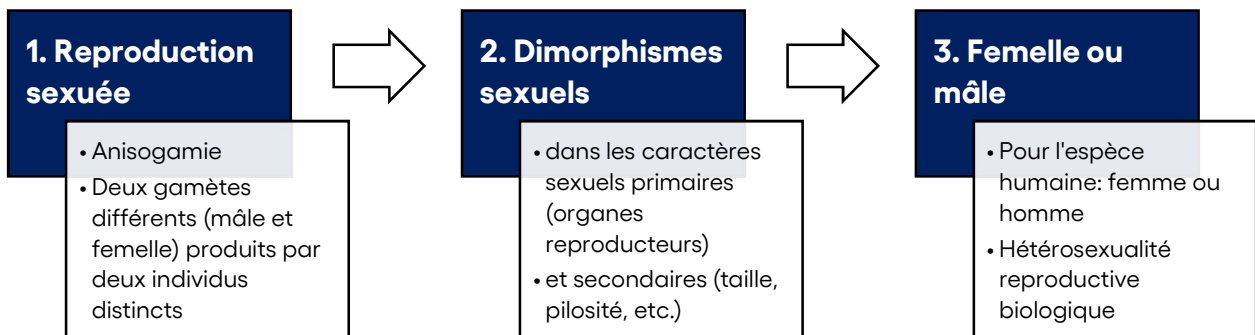


Figure 3 : Gonochorisme (de ma conception)

Cette « nature biologique » reste encore régulièrement considérée comme acquise en sciences naturelles, en sciences sociales, ainsi que dans le sens commun (Fillod, 2019 ; Gardey & Löwy, 2000 ; Tabet, 2018 ; Touraille, 2008). « Le sexe » est alors un ensemble de caractéristiques différentes qui sont variables mais qui semblent produire des différences dichotomiques. Elles forgeraient également des différences comportementales et seraient liées à la sexualité. Selon Foucault (1976), « la notion de “sexe” a permis de regrouper selon une unité artificielle des éléments anatomiques, des fonctions biologiques, des conduites, des sensations, des plaisirs et elle a permis de faire fonctionner cette unité fictive comme principe causal, sens omniprésent, secret à découvrir partout [...] » (p.204). Ainsi, ce serait « l'unité fictive » entre ces différents éléments qui serait problématique. Ce n'est pas nécessairement le fait que les organes génitaux existent *per se* qui est remis en cause, mais le fait que ceux-ci définissent également un ensemble de comportements de manière mécanique et déterministique. Mais est-ce que « le sexe » crée toujours deux réalités différentes ?

1.1 Critiques féministes du sexe biologique

Selon Kraus (2000b), philosophe des sciences, le « sexe nu », c'est-à-dire quelque chose de parfaitement visible et dichotomique, n'existe pas. Un phénomène en particulier a été fréquemment mobilisé pour critiquer le sexe biologique et ses caractéristiques : l'intersexuation. L'intersexuation est définie par le fait que les différentes caractéristiques mentionnées *supra* ne sont pas toutes congruentes ou sont indéterminées. Cette dernière a

été et est toujours fortement invisibilisée. Puisque la conception majoritaire du genre (ou du sexe social) est binaire, il est impossible d'être à la fois un homme et une femme (Löwy, 2003) car seuls deux corps sont acceptés (Stone, 1991). Ainsi, lorsqu'un-e enfant présente une ambiguïté à la naissance concernant son organe génital externe, iel est généralement soumis-e à une opération. Cette opération n'est souvent pas nécessaire pour la santé du bébé sauf dans de rares cas, mais répond davantage à une « urgence sociale » afin de définir si l'enfant est une fille ou un garçon (Kraus et al., 2008). Ce type de réaction répond à un « besoin impératif d'aligner des corps avec des catégories sociales » (Löwy, 2003, p. 82). L'intersexuation chromosomique est caractérisée par un syndrome du caryotype⁷. En observant que les sexes chromosomique, hormonal, phénotypique et génital sont les principales distinctions utilisées en biologie pour le sexe et qu'elles ne sont pas nécessairement dichotomiques ni alignées chez tous les individus, Kraus (2000a) ainsi que Tate et collègues (2020) proposent de parler du sexe en tant que continuum.

De son côté, la biologiste Anne Fausto-Sterling propose, en 1993, de définir cinq sexes afin de considérer l'intersexuation. Dans les cinq, elle garde mâle et femelle et y ajoute le vrai hermaphrodisme (personne qui a des testicules et des ovaires), l'hermaphrodisme avec des ovaires et des parties génitales partiellement masculines, et celui avec des testicules et des parties génitales partiellement féminines (Fausto-Sterling, 1993). Son article était volontairement provocateur, voire ironique, mais elle souhaitait faire la lumière sur l'invisibilisation de l'intersexuation (Fausto-Sterling, 2016). Plus tard, elle proposera de ne plus se focaliser sur le sexe génital pour définir les personnes (Fausto-Sterling, 2000, 2016). Pour ce qui est de la définition du sexe, elle estime que le continuum peut être utile pour les caractères sexuels secondaires mais pas pour les organes génitaux qui ont « une distribution bimodale » même si elle n'est pas absolue (Fausto-Sterling & Touraille, 2014).

Pour Priscille Touraille (2011), anthropologue sociale, le problème du sexe biologique se trouve au niveau du passage de « avoir un sexe » à « être un sexe ». En effet, pour elle, c'est le passage de « produire des gamètes mâles » à « individu mâle » dans son intégralité qui est une erreur (Touraille, 2011, 2021). Ce sont donc « les sexes », en tant qu'individus différents selon leur sexe (au singulier) qui sont critiqués. Pour elle, le sexe est une réalité corporelle, mais en devenant « mâle » et « femelle », les sexes deviennent une obligation linguistique qui forcent les personnes à se définir entièrement au travers du sexe. On ne naît pas femelle, mais on naît avec un sexe femelle.

Ces remarques, en plus de montrer la complexité du sexe anatomique, mettent en lumière un point essentiel. La manière dont la société traite l'intersexuation est symptomatique de la vision binaire du sexe. Alors que les enfants qualifié-e-s d'intersexes⁸ naissent avec leurs

⁷ Le caryotype est l'agencement des chromosomes dans une cellule, qui, pour l'espèce humaine est généralement XX (femelle) ou XY (mâle). Ci-après, les différents syndromes et leurs prévalences respectives dans la population selon Marais et Käfer (2019) : XXX (Klinefelter, 1/650) – considéré comme homme ; XO (Turner, 1/2000) – femme ; XXX (1/1000) – femme ; XYY (1/1000) – homme ; autre (faible proportion). Mais l'intersexuation peut également provenir du développement fœtal ou peut être d'origine hormonale : l'hyperplasie adrénalo-congénitale ou le syndrome d'insensibilité à la testostérone (Löwy, 2003).

⁸ Je dis ici « qualifiés » parce que c'est principalement sur la base de l'apparence de l'organe génital externe que le constat est effectué. Ceci a comme effet qu'un grand nombre de personnes sont intersexuées sans le savoir, rendant ainsi difficile l'estimation de la proportion de personnes intersexuées.

caractéristiques propres, c'est-à-dire, dans une certaine mesure, « naturellement », c'est la société qui estime qu'il est nécessaire de leur attribuer un des « deux sexes » qui sont perçus comme étant naturels. Ce paradoxe – user des sciences médicales pour créer du naturel – démontre que ce n'est pas « la nature » en tant que telle qui est importante mais bien la perception de la nature par la société. S'il n'est pas acceptable de laisser des personnes sans un sexe défini de manière binaire alors qu'elles sont nées ainsi, comment est-ce que les personnes non binaires pourraient être acceptées ? Le féminisme matérialiste entre dans cette tradition qui considère que la compréhension culturelle est prédominante et que les deux sexes, en tant que groupe, sont construits socialement.

1.2 Du sexe aux rôles sociaux de sexe : féminisme matérialiste

Le féminisme matérialiste a pris une position anti-essentialiste en s'opposant directement au différentialisme (le différentialisme estime justement que les différences entre femme et homme sont immuables). Ce courant débute dans les années 70 et est principalement porté en France – même si il a quelques retombées sur le monde anglophone (Delphy, 2011). Il met l'accent sur la dimension sociale de la différence. En s'inspirant du matérialisme historique de Marx, les principales figures de ce courant postulent que les sexes sont des classes sociales – de la même manière que d'autres groupes antagonistes tels que la race et la classe économique – qui sont historiquement constituées et qui ne préexistent pas à leur rapport d'opposition (Guillaumin, 1978). La domination est matériellement motivée dans une lutte de classes. Les féministes matérialistes considèrent que les rapports de classe entre « femme » et « homme » sont différents (bien que relié) aux rapports entre prolétariat et bourgeoisie (Delphy, 1998/2013). Ainsi, la lutte contre le capitalisme n'est pas suffisante pour éradiquer le patriarcat.

Selon Delphy (2011), le féminisme matérialiste français a pu se construire de cette manière grâce aux pionnières Margaret Mead et Simone de Beauvoir⁹. Mead (1928/2004, 1935/2004) est considérée comme la première anthropologue à avoir systématisé l'idée que les comportements et les tempéraments considérés comme étant masculins et féminins variaient fortement d'une culture à une autre. Elle fit ce constat en étudiant des populations d'Océanie au début du XX^e siècle. De son côté, en France, de Beauvoir (1949/1976a) a explicité clairement la possibilité que les catégories homme et femme puissent être socialement construites. En l'occurrence, même si de Beauvoir remet en cause la catégorie femme, elle ne remet pas en question la catégorie femelle : « On ne naît pas femme, on le devient » (1949/1976b, p. 13) ; mais on naît femelle.

A partir de là, le féminisme matérialiste – porté notamment par Christine Delphy (2001/2013), Colette Guillaumin (1992), Nicole-Claude Mathieu (1973), Françoise Héritier (1996) en France et par Paola Tabet (2018) en Italie – va s'intéresser au fait que l'idée *a priori* de l'existence de deux sexes (naturels) qui donnent des individus différents va effectivement produire ces différences

⁹ de Beauvoir fait partie du comité qui a fondé la revue *Questions Féministes* en 1977, devenue *Nouvelles Questions Féministes* en 1981 à la suite de la rupture théorique avec Monique Wittig et Emmanuèle de Lesseps concernant l'hétérosexualité. Cette revue a fortement contribué à la diffusion du féminisme matérialiste.

comme étant significatives. Cette citation de Nicole-Claude Mathieu (1973), ethnologue, exemplifie parfaitement leur manière de réfléchir :

Penser plus ou moins implicitement le sexe en termes de catégories réifiées, closes sur elles-mêmes, refuser de voir qu'elles se définissent à chaque fois dans un système de rapports sociaux, amène d'abord à leur conférer des *attributs* généraux (*articulateness, inarticulateness*), et à parler en termes de *contenu* : modèles, représentations, symbolisme *propres* à chacune ; ensuite à fixer ces attributs et ces contenus comme *différents*, voire opposés, pour chacune, la réification se fondant sur le modèle de la *différence* biologique : les hommes et les femmes auront « naturellement » des comportements, des raisonnements différents, des visions différentes de soi et du monde. (p. 106, italiques dans l'original)

Cette conception théorique se retrouvera chez les autres issues du même courant (e.g. Delphy, 2001/2013) et l'accent sera mis sur les rôles sociaux des sexes. Cela mènera à plusieurs nouveaux termes (dont la « valence différentielle des sexes » de Françoise Héritier (1996) est un exemple). C'est cette idée de nature, de partir du postulat qu'homme et femme sont naturels, qui servirait de justification à « l'appropriation collective et individuelle des femmes » par la classe des hommes (Guillaumin, 1978).

En parallèle, les sexualités non hétérosexuelles se font une place dans les théories féministes. Pour Wittig (1980a), théoricienne lesbienne féministe, un concept tel que « la différence des sexes » universalise sa propre production d'autres concepts comme l'hétérosexualité et forme alors des lois générales. En ayant des concepts d'opposition comme homme/femme, la différence des sexes « constitue ontologiquement les femmes en autres différents », pourtant la « différence n'a rien d'ontologique, elle n'est que l'interprétation que les maîtres font d'une situation historique de domination » (Wittig, 1980a, p. 50). Ainsi, l'hétérosexualité restreint l'ensemble des relations humaines et les concepts qui en découlent. C'est dans le développement de sa pensée autour du langage qu'elle écrit que « les lesbiennes ne sont pas des femmes » (Wittig, 1980a, p. 53) car la catégorie « femme » n'est concevable que dans un système binaire et hétérosexuel. Elle ajoute également que ne sont pas des femmes toutes les personnes assignées femmes qui ne nécessitent pas un homme afin de vivre. Cette position fit fortement débat dans les milieux féministes et ce sont ces deux textes qui ont causé une rupture entre ce qui sera nommé le lesbianisme radical et le reste du féminisme matérialiste (Clair, 2015 ; Delphy, 2011). Cependant, la pensée de Wittig en restera proche.

A partir de la fin des années 1990 et du début des années 2000, le concept de genre va se faire une place dans le féminisme matérialiste (Delphy, 2001/2013). Je vais donc m'attarder maintenant sur la raison de l'apparition du concept de genre pour passer à son développement propre : ses différentes compréhensions ainsi que son évolution au fil du temps.

2. Genre

Le genre est un concept fortement polysémique dans le milieu académique (Bereni et al., 2020 ; Elmiger, 2019 ; Guionnet & Neveu, 2021 ; Lépinard & Lieber, 2020 ; Rutherford, 2021). Il apparaît pour la première fois dans les travaux de John Money et collègues (1955) sur l'hermaphrodisme (appelé plus tard « intersexualité » et aujourd'hui généralement « intersexuation »). Selon lui, le genre représente l'aspect comportemental et social, là où le

sexe représente l'aspect biologique dont il distinguera les rôles de genre qui, eux, sont attribués par la société (Casini et al., 2021). Pour Money, le genre est l'aspect social qui vient se poser sur une page blanche, le nouveau-né est « neutre en genre » (Stewart, 2017). C'est en voulant prouver sa conception théorique que Money s'est largement fait critiquer pour son éthique peu scrupuleuse (pour plus de détails, voir Kraus et al., 2008 ; Löwy, 2006).

À partir de là, la distinction entre sexe et genre va gagner en ampleur. Elle permettra notamment aux sciences sociales de s'intéresser à des sujets qui étaient jusqu'alors réservés aux sciences naturelles. L'histoire de son développement est bien résumée par ce passage d'Alexandre Jaunait (2019) :

La paire sexe/genre est en effet le pivot conceptuel des études sur le genre et permet d'en retracer une genèse désormais classique : dans les années 1950-1960, la clinique étasunienne de la transsexualité et de l'intersexuation produit une distinction conceptuelle entre le sexe biologique et le genre social, distinction reprise dans le champ des études féministes dans les années 1970, et reformulé par les études sur le genre dans les années 1990 pour défaire les représentations du partage nature/culture au moment où les sciences sociales s'aventuraient de façon conquérante dans les domaines de recherches jusque-là réservés aux biologistes. Dans cette dernière période, il ne s'est pas simplement agi d'étendre les domaines d'investigation des sciences sociales (de la construction des rôles de sexe au questionnement sur le dimorphisme sexué lui-même), mais aussi de remettre en cause une frontière épistémologique qui condamnait les sciences sociales à travailler sur ce que la société « fait » d'une réalité préexistante, « vraie », et à cet égard intouchable. (p. 53)

Pour être plus précis, selon Lépinard et Lieber (2020), le concept de « genre » se diffusera véritablement à large échelle dans les sciences sociales grâce à l'ouvrage d'Ann Oakley en 1972 : *Sex, Gender and Society*. On y trouve notamment la définition suivante qui est encore d'actualité dans certains courants académiques et dans les discours publics : le « sexe » se rapporte aux différences biologiques entre mâles et femelles alors que le « genre » est culturel et se rapporte à ce qui est socialement féminin ou masculin. Malgré cela, Oakley (1972/2015) déplore que la société continue à penser la discrimination (à comprendre dans son sens originel : l'action de séparer) des sexes comme naturelle et à se structurer autour desdites différences. Dans sa préface de l'édition de 2015, elle avouera avoir gardé une vision binaire malgré la distinction entre sexe et genre (Oakley, 2015).

En effet, le concept de genre a d'abord été conçu comme le « penchant social du sexe », une construction sociale mise en amont de la réalité biologique qui se base sur une différence objective préexistante (Löwy, 2003 ; Löwy & Rouch, 2003). Ce qui fait que, malgré l'apport conséquent du genre en ce qui concerne l'aspect social, il peut tout de même rester essentialiste en reportant une partie des différences sur des causes naturelles. Est-ce que le genre a été pensé différemment ? Ci-après, quelques conceptions du genre que j'articulerai par la suite. La sociologue Connell et le courant interactionniste qui y sont mentionnés gardent une partie essentialisante des différences qui sont reportées sur le sexe. C'est Judith Butler qui offrira la possibilité de se sortir de cette enclave avec sa notion de performativité du genre.

2.1 Masculinité hégémonique, masculinités et régimes de genre

En tant que discipline, la sociologie s'est davantage occupée de ce qu'elle nomme les rôles sociaux des sexes et les différences de socialisation (Buscatto, 2019 ; Guionnet & Neveu, 2021). Mais une personne en particulier a étudié le genre avec un angle différent : Raewyn Connell.

Elle est une pionnière dans l'étude des masculinités (e.g. Connell, 2000) et est à l'origine du concept de masculinité hégémonique (Connell, 1987). Elle a permis de mettre en exergue les différences qui existent au sein des catégories qui sont considérées comme naturelles et y a apporté de la nuance. Connell s'est intéressée aux individus particuliers assignés homme et au rapport qu'ils entretiennent avec leur propre masculinité. Sa théorisation me paraît particulièrement opportune puisqu'elle expose concrètement comment des individus se positionnent envers leur assignation – sans la remettre en question puisque Connell étudie des hommes et des garçons cisgenres.

Son concept principal est la masculinité hégémonique. Celle-ci n'existe pas en soi, c'est une forme de masculinité qui se retrouve à l'échelle d'une société entière comme une sorte de représentation ultra-simplifiée de ce que sont ou devraient être les hommes (Connell, 1987). A partir de là, chaque individu assigné homme doit se positionner par rapport à cette masculinité hégémonique. La masculinité hégémonique se forme alors par les relations des hommes entre eux et se définit par rapport à la féminité. Il n'y a pas de féminité hégémonique parce que, dans l'ensemble de la société, c'est la masculinité qui domine la féminité.

Selon Connell (2000), la masculinité et la féminité sont des configurations de pratiques genrées. La masculinité se réfère au corps mâle mais n'est pas déterminée biologiquement et le discours sur ce corps mâle, qu'il soit médical, institutionnel ou public, fait précisément partie du « dispositif de pouvoir » foucauldien (Foucault, 1976) qui crée un régime de genre particulier. Il y a donc des masculinités produites au travers des configurations de pratiques par des individus particuliers qui se situent dans un régime de genre spécifique. Les régimes de genre sont alors des formes macrosociales d'agencements des relations entre masculin et féminin dans une temporalité et une société donnée (Connell, 1987, 2000). En effet, « the important thing is the process of configuring practice. Masculinity and femininity must be understood as gender projects. These are dynamic processes of configuring practice through time, which transform their starting points in gender structures » (Connell, 2000, pp. 27-28). D'autres chercheur·e-s se sont intéressé·e-s à ces relations mais en partant non pas des individus mais des interactions. La prochaine sous-section se focalise justement sur le déploiement du genre dans les interactions.

2.2 Faire et performer le genre : de l'interactionnisme à la performativité

En sciences sociales, la conceptualisation du genre dans l'interaction a trois approches fondatrices. Les deux premières sont l'ethnométhodologie puis l'interactionnisme qui mettent en avant le fait que l'ordre social se rejoue en permanence dans les interactions (Lépinard & Lieber, 2020). Elles sont suivies, chronologiquement, par la performativité de Judith Butler. Je vais les passer en revue.

En premier, l'ethnométhodologie de Harold Garfinkel (1967/1984) et son fameux « cas Agnes ». Agnes est une femme trans' qui a été assignée garçon à la naissance mais qui aurait apparemment pris des hormones durant son adolescence – ce que Garfinkel ne savait pas au moment de la rédaction (Lépinard & Lieber, 2020). Garfinkel (1967/1984) met notamment en avant ce qu'il appelle le *passing*, cette manière d'être qui est, dans le cas d'Agnes, apprise et

jouée en permanence afin de « passer » pour une femme, c'est-à-dire d'être intelligible socialement en tant que femme. Il conclut :

It is with respect to that phenomenon that in examining Agnes' passing I have been concerned with the question of how, over the temporal course of their actual engagements, and « knowing » the society only from within, members produce stable, accountable practical activities, i.e., social structures of everyday activities. (Garfinkel, 1967/1984, p. 185)

Ensuite, une figure de l'interactionnisme, Erving Goffman (1977b), parle d'« arrangement entre les sexes ». Il met en avant le fait que les différences biologiques sont minimales par rapport aux différences effectivement observées, ce qui le pousse à théoriser le poids des structures et des normes sociales à l'intérieur des interactions quotidiennes. Dans son étude sur les publicités, il écrit que les publicitaires utilisent « le même corpus de parades, le même idiome rituel que nous tous qui prenons part aux situations sociales, et dans le même but : rendre lisible une action entrevue » (Goffman, 1977a, p. 50).

Plus tard, West et Zimmerman (1987) combinent Harold Garfinkel et Erving Goffman pour écrire leur article qui reste un pilier des études de genre actuelles : *Doing Gender*. L'originalité de leur approche se loge dans la combinaison de « l'identité en tant qu'elle émerge des relations sociales quotidiennes, et la distinction sexe/genre nécessaire à une approche constructiviste de la différence sexuelle » (Vuille et al., 2009, p. 6). West et Zimmerman (1987) estiment que le genre se retrouve à différents moments. Il émerge notamment dans les interactions ordinaires, durant lesquelles nous « faisons » le genre. Si le genre n'est pas effectué de la « bonne » manière (c'est-à-dire comme il se retrouve au niveau plus général), alors la personne est amenée à devoir rendre des comptes. Le genre se retrouve aussi au niveau intraindividuel où il peut alors être conçu comme une routine, des occurrences de gestes et de pensées récurrentes (West & Zimmerman, 1987). Mais cet ensemble d'interactions et d'actions genrées forment ce qu'ils appellent des arrangements institutionnels dans lesquels les catégories de sexe se retrouvent. Ainsi, ils distinguent le genre sur différents plans simultanément.

Je passe maintenant au genre tel que théorisé par Judith Butler. Elle s'inspire de Simone de Beauvoir, de Foucault et de la phénoménologie de Merleau-Ponty (Butler, 1986, 1988, 1989). Butler (1990/2006) nomme « matrice hétérosexuelle » l'apparente cohérence – dont l'apparence crée la substance – entre le genre, le sexe, la sexualité et le désir. Elle (ses pronoms sont *they/them*) rejette le genre en tant que système binaire qui « revient toujours à admettre le rapport mimétique entre le genre et le sexe où le genre est le parfait reflet du sexe, que le sexe en constitue du moins la limite » (Butler, 1990/2006, p.68). Pour elle, l'identité de genre n'est pas une caractéristique essentielle et immuable, elle émerge et est ancrée dans l'expérience qui est vécue, elle est constituée par l'itération d'actions plutôt que par une biologie du sexe. Ces actes sont constitutifs de l'individu (ils sont, précisément, performatifs). Le genre est donc fait et performé en continu, mais l'auteur-riche ne sous-entend pas pour autant que cela soit automatique ou mécanique, au contraire, il est possible de faire son genre différemment (Butler, 2004). Adopter sa position « implique que homme et masculin pourraient tout aussi bien désigner un corps féminin qu'un corps masculin, et femme et féminin un corps masculin ou féminin » (Butler, 1990/2006, p.68).

Bien que Butler (1990/2006) étaye ses réflexions avec Wittig, elle ne la rejoint pas, puisque, selon elle, l'homosexualité se définit par rapport à l'hétérosexualité et ne se place donc pas en dehors de ce qu'elle nomme la matrice hétérosexuelle. Pour elle, il y a des genres « intelligibles » qui articulent de manière cohérente (selon la matrice hétérosexuelle) le genre, le sexe, la sexualité et le désir. La fonction des normes de genres est de maintenir l'illusion de ces articulations et d'écarter toute déviation de genre non intelligible. Ces aspects sont cruciaux pour ce sujet puisque les genres non binaires sont, en tout cas actuellement, en dehors de l'intelligibilité de la matrice hétérosexuelle. Ce qui remet en cause, pour la majorité des personnes, ce qui est considéré comme étant réel :

Lorsque de telles catégories [femme et homme] sont mises en question, la réalité du genre entre aussi en crise : on ne sait plus comment distinguer le réel de l'irréel. Et c'est à cette occasion que l'on comprend que ce que nous tenons pour « réel », ce que nous invoquons comme du savoir naturalisé sur le genre est, en fait, une réalité qui peut être changée et transformée. (Butler, 1990/2006, p. 46)

J'ai établi un large panorama de ce qu'est le sexe et le genre, et j'ai évoqué, dans cette dernière partie sur Butler, l'identité de genre. Effectivement, les non-binariétés sont généralement qualifiées d'identités de genre, mais qu'est-ce que cela signifie ? L'identité de genre est en fait le concept originel qui a généré une distinction entre sexe et genre. Étant donné le sujet de cette recherche, la section suivante est dédiée à l'identité de genre et à ses interprétations en psychologie.

3. Identité de genre

Comme cela a été dit auparavant, le genre en tant que tel est sorti d'approches psychologiques, voire psychiatriques. Les personnes instigatrices de ce champ sont John Money, le premier à parler de genre, puis Robert Stoller (1964). C'est la vision des sciences médicales qui a largement prédominé, historiquement, dans la compréhension grand public du genre. Actuellement, le genre se fait une place dans le débat public – notamment au travers des mouvements sociaux – et est séparé en plusieurs aspects de la manière suivante (Launius & Hassel, 2022) :

- Le sexe assigné à la naissance (sexe anatomique, génétique) : femme, homme, intersexe ;
- L'identité de genre (le ressenti personnel) : femme, homme, autres genres ;
- L'expression de genre (la façon d'extérioriser) : féminin, masculin, autre ;
- La sexualité (depuis peu découpée entre l'attraction physique et l'attraction émotionnelle) : femme, homme, autres genres.

Ce sont les combats des mouvements féministes et trans' qui ont mené à séparer ses différents points afin de légitimer toutes les configurations possibles. Mais comment est-ce abordé par les différents domaines de la psychologie ? Qu'est-ce qui a été développé, conceptuellement, sur ces différents aspects ?

3.1 Identité de genre et disciplines de la psychologie

Comment est-ce que la psychologie aborde les identités de genre ? Les non-binariétés ne peuvent pas être réduites au sexe biologique, il est donc nécessaire de pouvoir prendre en compte des changements temporels. Je vais succinctement présenter quatre champs de la psychologie : la psychologie développementale, la psychanalyse, la psychologie sociale et, pour finir, la psychologie socioculturelle.

Au niveau de la psychologie développementale, Véronique Rouyer (2007) propose le terme d'« identité sexuée ». La construction de l'identité sexuée est « un processus multidimensionnel et complexe qui se situe à l'articulation du biologique, du social et du psychologique » (Rouyer, 2007, p. 141). L'identité sexuée est constituée de « dimensions objectives (sexe biologique et normes socioculturelles liées au genre) et de dimensions plus subjectives (sentiment d'appartenance à un groupe de sexe et sentiment de sa masculinité/féminité) » (Roskam & Rouyer, 2021, p. 54). Cette distinction nette entre des traits objectifs et subjectifs fait qu'il semble difficile de les concilier dans une seule étude. Au-delà de ça, en les considérant comme deux aspects séparés, cela mène nécessairement à des relations d'influence.

Au niveau de la psychanalyse, c'est la récente théorie de Chevalier (2021) qui me semble pertinente pour cette étude. L'autrice reprend des traditions freudiennes et lacaniennes pour élaborer sa conception actuelle de la « sextimité ». Chevalier met en lumière le fait que, même si les agencements entre le corps, sa manière d'être, sa façon de se nommer et sa sexualité sont toujours propres à la personne et n'ont pas de liens qui sont prédéterminés (c'est-à-dire dans un lien où, par exemple, le sexe génital féminin donne nécessairement une identité de femme qui est nécessairement attirée par les hommes). Elle écrit :

Si le corps est sexué par l'Autre, par son regard en tant que vecteur de désir et par sa nomination, il sera le lieu d'une assomption par le sujet qui visera à articuler ensemble le corps jouissant, l'image de ce corps, le semblant et la nomination. À nouer, pour le dire autrement, les trois registres que sont le réel, l'imaginaire et le symbolique, d'une manière qui ne sera jamais qu'inédite, quand bien même suivrait-elle le sillon préétabli creusé par les normes. (Chevalier, 2021, p. 178)

Au niveau de la psychologie sociale, celle-ci s'est régulièrement centrée sur la « différence entre les hommes et les femmes » principalement au travers de l'étude des stéréotypes (voir Guimond, 2010 ; Rudman & Glick, 2021 ; Yzerbit et al., 2021). Quelques approches se démarquent. La conceptualisation la plus aboutie de l'identité de genre me semble être celle proposée par Charlotte Chucky Tate. Selon elle, le genre doit être divisé en cinq dimensions : l'assignation à la naissance ; l'identité de genre actuelle ; la compréhension par la personne des rôles de genre ; la présentation sociale genrée ; et l'évaluation, par la personne, de son genre par rapport aux autres (Tate et al., 2020). Ce modèle, compliqué, tente de rassembler tous les aspects du genre. L'autrice propose de considérer la partie « identité de genre » comme un « processus de personnalité » (Tate, 2014). Elle propose de prendre en considération la physiologie de la personne au travers de sa propre compréhension de celle-ci ainsi que son autocatégorisation.

3.2 Psychologie socioculturelle et identité de genre

La psychologie socioculturelle est l'approche au sein de laquelle cette recherche se positionne. Dans ce champ, on trouve notamment Madureira (2018) qui propose de concevoir le soi et l'identité de genre en tant que système dynamique et contextualisé. Cette proposition est conservée pour la suite de ce travail, mais c'est Martina Cabra qui proposera une alternative à l'identité réellement opérationnalisable avec les patterns psychologiques. Pour sa thèse doctorale, Cabra (2021b) a étudié des enfants avec des méthodes ethnographiques longitudinales. Son objectif était de comprendre comment les enfants produisaient le genre et les différences qui sont véhiculées socialement. Son travail joint de la psychologie développementale, socioculturelle dialogique et sémiotique en intégrant une partie de la théorie des systèmes dynamiques (DST). Selon la définition de Cabra (2021b), les patterns psychologiques sont :

a form of organizer of experience, a mode by which people enter in relationship with another and the world. As they refer to abstracted forms that appear in different forms of action, thought and communication, they can have many modes of concretion: they can be recognized in oral dialogue, written forms, drawings, clothes and house decorations. (pp. 85-86)

Cabra propose également que les patterns psychologiques peuvent se retrouver dans la manière d'assembler une tenue vestimentaire, de faire de la cuisine ou dans la manière de gérer une discussion ou un débat au travail (Cabra, 2021b). Ils sont donc au cœur de notre relation avec le monde extérieur. Cabra estime que l'organisation et les dispositions spatiales sont marquées par les structures sociales existantes et que celles-ci influencent notre développement. Elles sont reconstruites personnellement et guident notre comportement et nos pensées, mais offrent une marge de liberté dans ce qui est internalisé (Cabra, 2020b, 2021a, 2021b, 2021c). Donc, selon elle, les patterns psychologiques ont des formes individuelles qui ont une certaine ressemblance avec les espaces vécus, par une internalisation des arrangements matériels et par une reconfiguration personnelle des dynamiques relationnelles.

Dans ses observations, les patterns psychologiques ont émergé de situations de jeu qui sont fortement ancrées dans le matériel et structurées par ce dernier. Pour Cabra (2021c), la construction d'un pattern relationnel (qu'elle qualifiera ensuite de « psychologique ») sert à naviguer plus facilement dans des situations nouvelles. Les patterns psychologiques ont une certaine constance. Ils tiennent leur fondation dans les situations de tous les jours, dans les différentes actions de l'individu et dans la dynamicité des relations. Ainsi, ils sont davantage présents dans les situations réelles, ils sont liés à l'action [*enacted*] et donc moins abstraits que les philosophies de vies (pour les philosophies de vie, voir Valsiner, 2021 ; Zittoun, 2019). Le fait que les patterns psychologiques soient ancrés dans l'action concrète montre également qu'il n'y a pas nécessairement de réflexion consciente, même si cela peut être le cas. Ces patterns psychologiques font partie de ce qu'est la personne et on peut estimer que cela crée une identité au sens d'unicité de la personne.

4. Distinguer entre sexe et genre, réifier les dualismes ?

Même si la distinction entre sexe et genre a permis de faire entrer les sciences sociales sur un terrain autrefois réservé aux sciences biomédicales, selon Oudshoorn (2000), l'introduction de cette distinction par les féministes a renouvelé cette même division traditionnelle dans le champ scientifique : le sexe pour les sciences biomédicales et le genre pour les sciences sociales. Le manque de clarification entre les deux termes laisse toujours la porte ouverte à deux possibilités : « c'est soit le sexe qui reste naturalisé en arrière-fond du genre (un fond "biologique" mis entre parenthèses), soit le genre qui se charge d'une naturalisation que le sexe ne porte plus (dès qu'il est aussi "social" que le genre) » (Löwy & Rouch, 2003, p. 7). De surcroît, la première conception du genre – qui est la première historiquement et qui reste d'actualité notamment dans la sphère médicale – est de représenter le penchant social du sexe qui vient s'ajouter par-dessus la réalité biologique. Cette conception offre donc un sexe immanent et objectif, biologique et irréfutable ; et un ordre social qui vient se poser en amont. Le sexe précède le genre, c'est une vision appelée essentialiste (Löwy & Rouch, 2003). C'est celle-ci qui est invoquée lorsque l'on parle de dysphorie de genre chez les personnes trans' : « cette personne est née dans le mauvais corps ». Cela pathologise le cas tout en admettant la possibilité d'une réalité trans' binaire. La psyché et le corps physique sont conçus comme deux choses séparées. D'une manière générale, la distinction entre le sexe et le genre pose un certain nombre d'oppositions telles que celles que j'expose ci-dessous.

SEXE	GENRE
Biologique	Social ou psychologique
Naturel	Culturel
Immanent / inné	Construit / acquis
Objectif	Subjectif
Stable et immuable	Stable (découle du sexe) sauf pathologie
Pré-discursif / matériel (incorporé, <i>embodied</i>)	Discursif / immatériel (abstrait, idéal)

Tableau 1 : Implicites de la distinction entre sexe et genre (de ma conception)

Chacune de ces oppositions peut faire l'objet d'une critique, mais cela fait un certain temps que les théoriciennes féministes remettent en cause l'opposition stricte entre sexe et genre. Le genre et le sexe biologique se coconstruisent. Ni le sexe ni le genre ne peuvent exister indépendamment de la culture. Notre « perception des différences sociales et culturelles entre hommes et femmes affecte la perception des corps sexués, tandis que celle des corps sexués modifie la culture » (Löwy, 2003, p. 98). Maihofer (2021) va plus loin, en estimant que puisque les modes de connaissances sont socioculturellement déterminés, alors « non-seulement nous percevons et comprenons les choses de cette manière spécifique, mais aussi nous les ressentons ainsi, nous développons des pratiques corporelles et des modes d'existences en conséquence » (p.154).

Alors, que garder dans ces différentes compréhensions du sexe et du genre afin de comprendre les non-binarités ? En ce qui concerne le sexe, celui-ci est difficilement

dichotomique et est changeant, il ne crée pas deux réalités entièrement distinctes. Le féminisme matérialiste aide à appréhender le caractère socialement construit de la différence. Connell permet de considérer la masculinité comme un positionnement individuel. Par extension, cela peut s'appliquer à la féminité et à la non-binarité. La notion de *passing* est conservée en tant que rôle actif de la personne qui souhaite être lue d'une certaine manière par la société. L'interactionnisme montre, de son côté, que le genre se déroule dans les interactions de tous les jours et comporte simultanément un aspect social et un aspect individuel. Finalement, c'est Butler et l'idée de l'itération qui permet d'englober la complexité de l'identité de genre en la prenant comme quelque chose qui n'est ni inhérent ni uniquement social. En ce qui concerne l'identité de genre, les points conservés seront détaillés dans le chapitre 4. Maintenant que les diverses théories ont été présentées, comment est-ce que les non-binarités se sont développées et comment ont-elles été pensées ? Et quelle est la littérature académique actuelle sur le sujet ? Il s'agit, dans le chapitre suivant, de passer de la théorie au phénomène concret.

Chapitre 2. Sociogenèse des non-binarités et revue de la littérature

Under the binary phallocratic founding myth by which Western bodies and subjects are authorized, only one body per gendered subject is "right". All other bodies are wrong. As clinicians and transsexuals continue to face off across the diagnostic battlefield which this scenario suggests, the transsexuals for whom gender identity is something different from and perhaps irrelevant to physical genitalia are occulted by those for whom the power of the medical/psychological establishments, and their ability to act as gatekeepers for cultural norms, is the final authority for what counts as a culturally intelligible body.

(Stone, 1991, p. 292)

Le chapitre précédent pose les bases théoriques ; celui-ci lie la théorie avec le phénomène en question. Il semble y avoir des imbrications fortes entre la conceptualisation du genre, l'histoire des transidentités et l'émergence des non-binarités (Alessandrin, 2023 ; Bergman & Barker, 2017 ; Cordoba, 2023 ; Stewart, 2017 ; Stryker, 2017 ; Vincent, 2020). Des traces théoriques se retrouvent également dans les communautés trans' et non binaires ainsi que dans le discours des individus. Historiquement, les identités non binaires sont liées aux transidentités même si, aujourd'hui, elles en sont parfois découplées. Apparemment, ce serait le passage de l'utilisation du terme transsexuel à celui de transgenre, qui avait pour but d'accepter davantage de diversité et de s'opposer aux discours médicaux, qui aurait favorisé l'apparition du terme *genderqueer* puis de non binaire. Même si Bergman et Barker (2017) proposent de considérer les non-binarités comme un mouvement entièrement nouveau, il est souhaitable, selon moi, de retracer ses origines sociales et conceptuelles.

Ainsi, la première partie de ce chapitre se focalise sur les mouvements trans' avec un détour sur des « genres différents » dans d'autres cultures ou d'autres périodes avant d'établir un bref historique allant du transvestisme (aussi appelé travestissement) aux non-binarités en passant par le transsexualisme, les identités transgenres et les transitudes (traduction française du terme anglais *transness*). Cette partie se termine sur les conceptions théoriques des non-binarités. Une seconde partie passe en revue la littérature empirique concernant les personnes non binaires afin d'offrir une double compréhension mêlant théorie et empirie. La dernière partie recoupe ce qui a été énoncé dans le chapitre précédent et dans celui-ci pour donner les caractéristiques qui sont essentielles à prendre en compte afin de théoriser le genre de façon à ce qu'il englobe les non-binarités.

1. Histoire sociale et théorique des mouvements trans'

La plupart des textes les plus importants qui théorisent le genre au-delà de la binarité ou qui exposent les non-binarités parlent de la diversité de genre – autre que femme et homme – qui existe ou a existé dans différentes sociétés (voir notamment Butler, 1990/2006 ; Connell, 2021 ; Cordoba, 2020, 2023 ; Espineira & Thomas, 2022 ; Lexie, 2021 ; Monro, 2000, 2019 ; Vincent, 2016, 2020 ; Vincent & Manzano, 2017). Ainsi, j'estime nécessaire un premier détour par cette diversité.

1.1 « Genres différents » dans d'autres cultures ou à d'autres périodes

Un certain nombre d'identités, de rôles sociaux, de fonctions, de pratiques ou de préférences en termes de sexualité sont fréquemment cités afin de dévoiler le fait que le genre strictement binaire est socialement construit et qu'il est propre à la culture occidentale contemporaine (Raz, 2021). En effet, selon Thomas Laqueur (1992), – historien fréquemment cité dans les études sur le genre – le genre a commencé à être considéré comme dichotomique seulement à partir du XVIII^e siècle. Mettre en avant le fait que le genre est une construction occidentale moderne pour légitimer l'existence de genres différents peut s'avérer utile pour les mouvements sociaux, mais en ce qui concerne la théorie, cela fait apparaître un certain nombre d'obstacles. Il semble difficile d'analyser des « genres différents de femme et homme » avec une perspective actuelle sans porter un regard soit anachronique, soit colonial et ethnocentrique (Bergman & Barker, 2017). Ces identités particulières sont précisément spécifiques à leur contexte et à leur temporalité et il me paraît délicat de les en extraire pour les placer dans une vision occidentale¹⁰. Prenons quelques exemples parmi les plus cités aussi bien dans le milieu académique que militant.

En premier, il y a les exemples qui ne sont pas occidentaux. Le cas des *two-spirits* est le plus fréquemment mentionné, mais il est également un des plus problématiques car il recoupe une grande diversité de pratiques : *Winkte* pour le peuple Lakota, *Nàdleehi* pour le peuple Navajo, *Badés* pour le peuple Sioux (Vincent & Manzano, 2017). Les *two-spirits* ne sont donc pas homogènes (iels sont parfois assigné·e·s femme à la naissance, parfois homme) mais désignent un changement dans le rôle qui est traditionnellement affecté à leur assignation à la naissance. Iels ont généralement une fonction spirituelle, iels servent de canal pour les esprits. Mais cette conception est simpliste par rapport à la complexité de cette réalité et l'adoption du terme « *two-spirit* » par les personnes concernées s'est également produite récemment suite à une mise sous pression des personnes natives des régions d'Amérique du Nord (pour une revue complète, voir Jacobs et al., 1997).

Ailleurs, dans le sous-continent indien, se trouvent les *Hijras*, qui sont d'un « troisième genre » et considéré·e·s comme étant ni hommes ni femmes. Iels vivent généralement en communauté et se trouvent surtout au Pakistan, en Inde ou au Bangladesh. En Thaïlande, il existe les *Kathoey* qui, apparemment, seraient parfois des hommes homosexuels et parfois des femmes trans' (Vincent & Manzano, 2017). Similairement, dans l'actuel Mexique, les Zapotèques ont des *Muxe*, qui sont des personnes assignées homme à la naissance.

[Certain·e·s] se sentent et veulent être considérés comme étant "complètement des femmes" : ils s'habillent et se comportent comme telles et ils utilisent des prénoms de femmes – parfois inventés, parfois en féminisant celui qui leur avait été attribué à la naissance. D'autres, au contraire, se considèrent comme étant "complètement hommes" éprouvant une orientation sexuée et émotive envers d'autres hommes (Borruso, 2011, p. 182).

Un·e *Muxe* est considéré·e comme le·a « meilleur fils » de sa famille et doit s'occuper du travail de soin de la famille ainsi que de l'habillement et du style. Dans un autre registre, il y a également le cas des Inuits qui est parfois repris (e.g. Espineira & Thomas, 2022). Ce cas est

¹⁰ Je remercie ici Jérémie Forney, professeur d'anthropologie, pour son apport sur la question. Cependant, les propos rapportés ici n'engagent que moi. Je précise également que je n'ai que peu de connaissance dans ce domaine, cette sous-section est placée ici pour soulever des questionnements mais elle ne doit pas être considérée comme un apport substantiel sur ces diverses réalités.

également spirituel : parfois, l'identité d'une personne décédée est transmise à un nouveau-né qui la portera – y compris son « genre » – jusqu'à la puberté durant laquelle l'enfant pourra soit reprendre son assignation sexuée soit devenir une sorte de « troisième genre » au travers d'un rôle chamanique (d'Anglure, 2005).

Il existe également des cas européens qui ne sont plus actuels. Dans l'Angleterre du XVIII^e siècle, les *mollies* étaient des hommes attirés par les hommes mais qui n'étaient pas considérés socialement comme des hommes (Vincent & Manzano, 2017). Le terme *molly* était alors une insulte. Ces personnes prenaient parfois des noms considérés comme féminin à cette époque. En Italie, et plus précisément dans la région napolitaine, il y a les *femminielli* (de l'italien « efféminé »). Ce sont des personnes assignées homme à la naissance qui prennent des noms typiquement féminins. Aujourd'hui, ces personnes demandent parfois des hormonothérapies. Elles sont généralement bien incluses dans la société même s'il n'y en a presque plus. Traditionnellement, les *femminielli* se voient attribuer les tâches domestiques ainsi que la couture (Borruso, 2011). Les *femminielli* sont « autodéclarées » par la famille – et non pas par la personne elle-même – de la personne concernée et ce statut spécifique est lié à certain nombre d'attentes sociales. On peut encore citer les eunuques (des hommes castrés) ou les vierges sous serment (en albanais : *burrnesha*) des tribus albanaises. Pour ces tribus albanaises, il était important d'avoir un garçon pour perpétuer la famille (notamment les biens matériels), alors, s'il n'y avait pas d'enfant garçon, il était possible de faire passer une enfant assignée fille en vierge sous serment. Il semblerait que quelques-unes de ces personnes soient encore en vie.

S'il me paraît évident que le genre n'est pas une entité stable et que des différences ont toujours existé, en revanche, les comparer avec d'autres entraîne nécessairement des anachronismes ou des visions ethnocentrées voire colonialistes (pour une exception qui montre bien la complexité, voir Lang, 2016). Ces complications sont d'ailleurs particulièrement visibles dans les textes : une difficulté à choisir entre les pronoms « il » et « elle » ; une comparaison constante avec les catégories hommes et femmes telles que comprises actuellement ; une confusion entre les rôles sociaux, la sexualité et le genre. En effet, ces identités particulières sont régulièrement liées à un rôle social ou à une sexualité et occupent une fonction, elles sont ou étaient perçues d'une manière qui est ou était inhérente à leur société propre. Conséquemment, elles sont ou étaient également la cible d'attentes spécifiques, ce qui n'est pas (encore) le cas des non-binarités. La seconde différence réside dans le fait que les non-binarités sont auto-catégorisées. Par ailleurs, la majorité de ces « genres différents » dans d'autres cultures ont été ou sont marginalisés malgré une certaine acceptation. Je prends la position d'estimer que la manière de théoriser et la manière dont une identité est socialement acceptée a une influence réelle sur la compréhension de soi et sur les émotions ressenties. Les identités en dehors de la binarité occidentale ne sont effectivement pas un phénomène nouveau, mais elles ne sont pas comparables non plus. En revanche, elles peuvent être utiles pour légitimer la lutte sociale pour la diversité de genre et l'ancrer dans l'histoire et les sociétés actuelles (Bergman & Barker, 2017).

1.2 Des transidentités aux non-binarités

L'histoire des transidentités n'est pas réductible à celle de la vision médicale de celles-ci même si elle en est largement tributaire (pour une revue complète, voir Stryker, 2017). De plus, il n'y a pas « une » histoire des transidentités comme le montre Habermas (2018) ou Beaubatie (2021a) en montrant les différences pour les personnes racialisées ou selon le type de transition, les femmes trans' étant davantage mises en avant et opprimées que les hommes trans'. En 1950, l'« histoire des transidentités » prend une forme palpable avec Christine Jorgensen qui devient la première représentation publique de la transsexualité (Connell, 2012). Comme cela a été mentionné dans la dernière section de l'introduction, le « transsexualisme » a largement été visibilisé par une vision pathologique et binaire.

Dans une lecture des transidentités très longtemps restées l'apanage de la psychiatrie, les personnes trans se définissaient notamment par deux critères : 1° le sentiment enraciné d'appartenir au sexe opposé, et ce depuis le plus jeune âge et 2° le dégoût de leur sexe. Ces formulations (« sexe opposé », « sentiment enraciné »...) sanctifiaient l'idée d'une identité de genre qui, à défaut d'être fixe dans son appartenance anatomique, restaient indubitablement binaire et, d'une certaine façon, « naturelle » à l'individu concerné. (Alessandrin, 2019, p. 153)

A partir des années 1990, il y a une généralisation de l'utilisation des termes « trans » et « transgenres » pour inclure d'autres identités non normatives comme « *genderqueer* » (Connell, 2012 ; Monro, 2000). Ils apparaissent « en opposition à ce monopole médical de l'identification des personnes » (Bereni et al., 2020, p. 55). Ces identités découlent notamment des mouvements *queer*¹¹ de 1990 (Cervulle & Quemener, 2021), eux-mêmes basés sur des écrits théoriques comme ceux de Sandy Stone (1991), de Kate Bornstein (1994) ou encore de Judith Butler (1990/2006). Kate Bornstein (1994) écrit :

I know I'm not a man—about that much I'm very clear, and I've come to the conclusion that I'm probably not a woman either, at least not according to a lot of people's rules on this sort of thing. The trouble is, we're living in a world that insists we be one or the other—a world that doesn't bother to tell us exactly what one or the other *is*. (p.8, italique dans l'original)

Du côté du grand public, le roman de Leslie Feinberg (1993/2014) a également offert une certaine visibilité. Feinberg est une personne trans', assignée femme à la naissance mais avec un corps considéré comme masculin et qui raconte, dans son livre mi-fiction mi-biographique, sa difficulté émotionnelle à se retrouver dans une vision binaire tout en montrant les oppressions concrètes qu'iel a subies. Dans son roman, iel écrit : « I don't feel like a man trapped in a woman's body. I just feel trapped » (Feinberg, 1993/2014, p. 171) ou encore « I felt my whole life coming full circle. Growing up so different, coming out as a butch, passing as a man, and then back to the same question that had shaped my life: woman or man? » (p.329).

¹¹ « *Queer* » est, historiquement, une insulte qui signifie bizarre ou tordu en anglais. ce terme a été réapproprié par les minorités sexuelles afin de défendre leurs droits (Cervulle & Quemener, 2021). Sa première réappropriation publique est attribuée à un fanzine de *Queer Nation* distribué aux *Gay Prides* de New York et Chicago de 1990 qui débute de cette manière : « Être queer n'a rien à voir avec le droit à la vie privée : c'est une question de liberté de vivre au grand jour, d'être juste ce que nous sommes. C'est donc un combat quotidien contre l'oppression : l'homophobie, le racisme, la misogynie, la bigoterie des Tartuffe, et la haine de soi — nous avons scrupuleusement appris à haïr ce que nous sommes » (*Queer Nation*, 1990/2011, paragr. 3). Aujourd'hui, il est utilisé par toute personne ne souhaitant pas se définir sur le plan de la sexualité ou de son genre. Dès 1990, il a donné lieu à un nouveau champ d'études, les *Queer Studies*, instaurées comme telles notamment par Teresa de Lauretis (1991). L'utilisation du terme « *queer* » a entraîné des conséquences sur les individualités et sur les conceptions théoriques qui sont détaillées dans ce chapitre.

Mais c'est le texte de Sandy Stone (1991), *The Empire Strikes Back: A Posttranssexual Manifesto*, qui est un marqueur de changement de paradigme (Connell, 2012). Stone s'y attaque de manière frontale aux régulations explicites et implicites faites par une vision du transsexualisme en tant que réalité binaire. Elle invite alors les sciences médicales et les personnes responsables des processus de transition à considérer la complexité des personnes en face d'elles et à assumer leur responsabilité dans le renforcement des normes culturelles au travers des parcours médicalisés.

C'est durant cette période – les années 1990 – qu'apparaissent les premières formes identitaires de genre *queer* appelées « *genderqueer* » (Monro, 2019), puis, au début des années 2000, l'appellation « non binaire » [*non-binary* ou *nonbinary*]. Il semblerait que les « non binaires et *genderqueer* » (qui était écrit, au départ, « *gender queer* » en deux mots) ont émergé grâce à la distinction théorique entre sexe et genre et au passage progressif de l'usage langagier du mot « transsexuel » à celui de « transgenre » (Thorne, Yip, et al., 2019 ; Vincent, 2019, 2020). Ces deux termes regroupent toutes les personnes ne s'identifiant pas de manière stricte à « homme » ou « femme ». Au départ, ils étaient conçus afin de définir les personnes trans' qui ne souhaitaient pas ou ne ressentaient pas le besoin de faire une opération.

Dans les mouvements trans' des années 1990 en France, certaines personnes se définissaient déjà comme « ni-ni », c'est-à-dire « ni homme ni femme », mais elles ne disposaient pas du vocabulaire et des communautés liés aux non-binarités (Association Chrysalide, 2015 ; Espineira, 2015 ; Espineira & Thomas, 2022). Ainsi, le fait que des individus particuliers vivent différemment de ce qui est socialement prescrit n'est pas un phénomène nouveau. Cependant, le vocabulaire, l'élaboration théorique et discursive des non-binarités ainsi que la création de communautés et de réseaux non binaires sont, eux, des phénomènes nouveaux (Monro, 2019 ; Poirier, 2020 ; Vincent & Manzano, 2017). En effet, être « capable de se nommer, de comprendre ce que l'on ressent et d'y trouver un sens dépend des catégories accessibles pour se penser dans l'espace social et dans la langue. Il faut qu'un concept existe pour que l'on puisse s'y référer » (Pullen Sansfaçon & Medico, 2021, p. 28). Halberstam (2018) l'exprime clairement dans sa phrase introductive :

Over the course of my lifetime, I have called myself or been called a variety of names: queer, lesbian, dyke, butch, transgender, stone, transgender butch, just for starters. [...] If I had known the term "transgender" when I was a teenager in the 1970s, I'm sure I would have grabbed hold of it like a life jacket on rough seas, but there were no such words in my world. Changing sex for me and many people my age was a fantasy, a dream, and because it had nothing to do with realities, we had to work around this impossibility and create a home for ourselves in bodies that were not comfortable or right in terms of who we understood ourselves to be. (p. 1)

De son côté, en mettant en avant le fait que notre sexe ne détermine pas nos actions, nos comportements et notre structure sociale, mais que c'est la répétition continue de ces actions qui réifie cette dichotomie, Judith Butler (1990/2006) a permis de théoriser ce que certaines personnes comprenaient et appliquaient déjà : d'autres manières d'exister sont possibles. Ainsi, ce texte a fortement impacté – et continue de le faire – les mouvements sociaux et les individus.

Comment est-ce que les transidentités et les non-binarités sont-elles liées aujourd'hui ? Selon Vincent (2016, 2020), les transidentités et les non-binarités peuvent être liées de différentes manières. Des cas de mouvements ont été observés dans les deux sens : des personnes qui se disaient non binaires avant de faire un *coming-out* trans' orienté de manière binaire ; et des personnes trans' orientées de manière binaire qui font un second *coming-out* non binaire. Ainsi, diverses configurations sont possibles : les personnes trans' ne sont pas nécessairement non binaires et les personnes non binaires ne sont pas nécessairement trans'. De plus, des passages de l'une à l'autre sont possibles. Cela peut être schématisé selon la figure 4 ci-après.

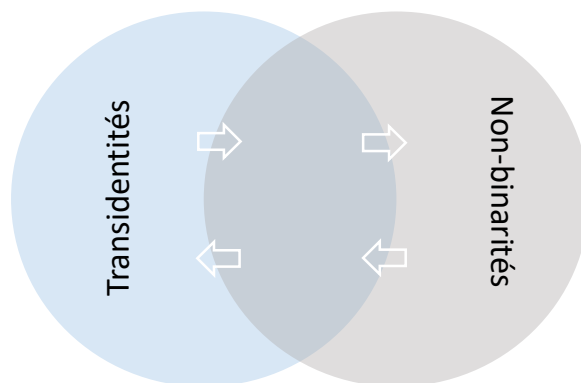


Figure 4 : Transidentités et non-binarités (de ma conception, inspiré par Vincent [2020, p.110])

Afin de pouvoir me positionner correctement au niveau théorique, il me reste encore à comprendre comment les non-binarités sont théorisées dans la recherche académique. La plupart du temps, elles sont théorisées par les *Transgender Studies* et les *Queer Studies* qui prennent leurs racines dans des auteur·rice·s qui ont, pour la plupart, déjà été cité·e·s dans ce travail. Il y a deux « catégories » : ceux qui parlent spécifiquement des personnes trans' ou *queer* (voir Kate Bornstein, 1994 ; Teresa de Lauretis, 1991 ; Sandy Stone, 1991 ; Susan Stryker, 2017) et les autres (voir Judith Butler ; 1990/2006 ; Michel Foucault, 1976 ; Donna Haraway, 1989 ; Monique Wittig, 1980b)¹². Les non-binarités sont donc principalement abordées avec des approches poststructuralistes et postmodernes. De son côté, la recherche plus récente de Cordoba (2023) prend les assemblages théorisés par Deleuze et Guattari afin de considérer les non-binarités dans leur multiplicité et leur contradiction. Ces assemblages rassemblent des éléments corporels et langagiers, leurs négociations est une part intégrante des identités non binaires. Cordoba prend donc une ontologie du « devenir » plutôt que de l'« être ».

Selon moi, ces approches ont de nombreux avantages mais échouent à articuler étroitement l'individuel et le social en mettant trop d'emphasis sur l'agentivité individuelle¹³. L'être humain

¹² Pour une revue plus complète, se référer à Stewart (2017) et à Stryker (2017).

¹³ Paradoxalement, certaines utilisations de « la » *queer theory* donnent lieu à un manque d'agentivité des individus en mettant l'emphasis sur les structures sociales qui forment un binarisme hétéro/homo et, subséquemment, un binarisme de genre. Dans les deux cas, ce sont les interrelations entre social et individuel qui sont difficilement conciliables. La *queer theory* part principalement de l'héritage foucauldien (notamment les volumes de *l'Histoire de la sexualité*) pour prendre la sexualité comme un fait social historiquement et culturellement situé (Seidman, 1994 ; Warner, 1991). Elle remet en cause l'existence d'une identité stable et immuable de l'« homosexuel » – c'est-à-dire l'homme homosexuel, les femmes ayant été régulièrement mises de côté. Il devient

vit dans un monde physique et social qui contient ses rigidités, qui est institutionnalisé et qui entraîne des conséquences réelles et tangibles sur les personnes. Ces remarques vont dans le même sens que celles évoquées par Jay Stewart (2017), iel conclut qu'il est nécessaire de tenir compte du fait que les personnes non binaires vivent dans une société qui n'accepte – actuellement – que deux genres. Ces éléments théoriques sont cruciaux pour placer ma recherche, mais, qu'est-ce qui a été fait au niveau de la recherche académique empirique ? C'est ce à quoi répond la section suivante qui présente un panel d'études empiriques sur les non-binarités, ce qui me sert à placer mes questions de recherche concernant les non-binarités.

2. Revue de la littérature empirique sur les non-binarités

Pour commencer, je donne une vue d'ensemble de la littérature académique concernant les non-binarités. Cette dernière s'élargit depuis une petite dizaine d'années (Motmans et al., 2019 ; Poirier et al., 2019 ; Richards et al., 2017b) mais reste insuffisante (Lemma, 2022). De plus, les personnes non binaires sont régulièrement mises de côté lorsque l'étude en question ne traite pas spécifiquement de cette population¹⁴ (Fiani & Han, 2019 ; Savin-Williams, 2021). La littérature est donc récente même si quelques recherches sporadiques sont effectuées depuis les années 2000 sans compter des études plus anciennes sur ce qui était alors appelé l'androgynie psychologique (Thorne, Yip, et al., 2019). Dans son étude, Surya Monro (2000) disait déjà : « transgender and transsexual people who envisage going beyond the gender binary system to allow for longer-term fluidity, third-sex or androgynous identities form a significant minority within the wider trans communities » (p. 36). La première mention du terme « *non-binary* » dans une recherche serait en 2015 selon Thorne, Yip et collègues (2019 ; voir également pour une revue complète des différents termes utilisés dans la recherche).

Selon Richards et collègues (2017b), la première thèse doctorale rédigée uniquement sur ce sujet semble être celle du/de la sociologue non binaire Ben Vincent (2016). Ensuite, Sebastien Cordoba a soutenu une thèse en psychologie sociale sur l'aspect langagier des non-binarités en 2020. En France, Fanny Poirier (2021) a effectué une thèse en psychanalyse sur les personnes non binaires. A côté de cela, Richards et collègues (2017a) ont dirigé la publication d'un ouvrage considéré comme le premier livre académique sur le sujet. En 2019, la revue *International Journal of Transgenderism* a dédié un volume spécial aux non-binarités. En outre, il existe quelques revues de la littérature (voir Matsuno & Budge, 2017 ; Monro, 2019 ; Poirier et al., 2019 ; Thorne, Yip, et al., 2019).

ainsi nécessaire de comprendre le « régime de sexualité » occidental composé de discours, de significations et de pratiques qui structure la connaissance notamment au travers du binarisme hétéro/homo-sexuel. Avec des termes actuels, ce serait la compréhension de la mise en œuvre de la cishétéronormativité. Pour comprendre les relations de la *queer theory* avec les mouvements sociaux, voir Cohen (1997) et Bourcier (2002).

¹⁴ Les non-binarités ne sont pas systématiquement incluses dans des ouvrages de références sur le(s) genre(s). Par exemple, Connell (2021) évoque les non-binarités une seule fois dans cette phrase, qui confine les non-binarités dans un simple mouvement « de jeune » : « The movement among young people who declares themselves 'non-binary' is a personal strategy intended to escape the gender domain » (p. 49). De leur côté, Bereni et collègues (2021) évoquent les non-binarités parce que certaines personnes trans' s'y opposent car celles-ci les délégitimeraient. Alessandrin (2023) dédie une unique page aux non-binarités. Le sujet est souvent évoqué, de manière vague, sans approfondissement.

Les personnes non binaires sont souvent considérées comme trans' dans la littérature académique bien qu'elles ne s'identifient pas nécessairement à cette catégorie (Murjan & Bouman, 2017 ; Vincent, 2016, 2020). L'émergence de recherches sur les non-binarités a entraîné une distinction entre les personnes trans' non binaires et les autres personnes trans' qui sont alors généralement appelées personnes trans' binaires¹⁵ (ou « orientées de manière binaire »). Malgré cette distinction, les personnes trans' binaires et non binaires sont régulièrement étudiées ensemble, mais, selon Bradford et Catalpa (2019) ainsi que Poirier et collègues (2019), elles devraient être séparées car les deux ont certaines spécificités propres. En effet, les discriminations subies par les personnes non binaires seraient plus persistantes dans le temps pour deux raisons : une impossibilité à être immédiatement reconnues et genrées correctement ; et pour les personnes non binaires qui demandent un pronom différent, une obligation de faire un « *coming-out* » dans chaque nouvelle interaction afin d'éviter d'être mégenrées (Bergman & Barker, 2017 ; Matsuno & Budge, 2017 ; Poirier, 2020). En outre, les personnes non binaires sont parfois exclues des communautés trans' et LGBT (voir Cordoba, 2023).

2.1 Personnes non binaires en tant que population

Dans la plupart des recherches, les personnes non binaires sont étudiées comme une population relativement homogène. Ci-dessous, un bref tour des chiffres issus de recherches principalement quantitatives. Globalement, le nombre de personnes non binaires est en augmentation (Motmans et al., 2019 ; Thorne, Witcomb, et al., 2019) et ce plus particulièrement chez les jeunes (Monro, 2019). Selon White et collègues (2018), avec un échantillon représentatif de 7'479 personnes, les personnes ne s'identifiant pas strictement comme homme ou femme constitueraient environ 7,75% de la population australienne. Selon la méta-analyse de Zhang et collègues (2020), les personnes qui s'identifient à des genres différents de femme ou homme représentent entre 0,5 et 4,5% de la population adulte et entre 2,5 et 8,4% des enfants et adolescent·e·s.

Environ 20 à 30% des personnes trans' se disent non binaires (Matsuno & Budge, 2017 ; Poirier, 2020). Apparemment, il y aurait plus de personnes assignées femme à la naissance qui sont non binaires (Burgwal et al., 2019 ; Rimes et al., 2019). En effet, il y aurait entre 20 et 30% des personnes non binaires qui ont été assignées homme (Koehler et al., 2018), cependant, d'autres études estiment qu'il y a seulement un peu plus de personnes assignées femmes à la naissance (Poirier et al., 2019). Au-delà de cette observation, il est nécessaire de prendre en considération le fait que la population non binaire augmente constamment et que le recensement n'est pas fiable puisque la plupart des études statistiques de grande envergure n'offre que les catégories femme ou homme comme possibilités (Richards et al., 2017b). Par conséquent, la proportion effective de personnes ne s'identifiant pas strictement à homme ou femme ne peut pas être estimée fidèlement.

¹⁵ Cela donne lieu à un certain nombre d'acronymes : TNB (*Trans Non-Binary*) et TNBY (*Trans and Non-Binary Youth*) ; TGNC (*Transgender and Gender Non-Conforming*) ; TBNB (*Trans Binary and Non-Binary*) ; GQNB (*Genderqueer and Non-Binary Genders*).

En ce qui concerne les facteurs démographiques, peu d'études sont disponibles mais il semblerait que les non-binarités soient plus répandues chez les jeunes et dans la communauté estudiantine ; elles seraient aussi davantage urbaines et notamment dans les grandes villes (Koehler et al., 2018). Au niveau de la santé, les personnes non binaires présenteraient un plus haut risque de suicide, de détresse sociale, de dépression et d'anxiété par rapport aux personnes cisgenres (Jones et al., 2019a ; Matsuno & Budge, 2017). Le bien-être général est plus bas que pour les personnes trans' binaires (Burgwal et al., 2019). Cependant, ce sont les personnes assignées femmes à la naissance, qu'elles soient trans' binaires ou non binaires, qui souffrent davantage (Rimes et al., 2019). Ces diverses considérations viendraient du décalage social lié aux non-binarités, d'un manque de compréhension de l'entourage (Bradford et al., 2019) et d'un manque de ressources et de sources d'identification (Fiani & Han, 2019 ; Nicholas, 2019) plutôt qu'à des problèmes mentaux préexistants (Medico, 2021 ; Poirier, 2020). En outre, la stigmatisation des personnes non binaires par la société est très forte (Bowling et al., 2019) et les institutions, qu'elles soient administratives (Clucas & Whittle, 2017 ; Pullen Sansfaçon & Medico, 2021) ou médicales (Poirier et al., 2019 ; Taylor et al., 2019), ne les prennent pas – ou peu – en considération.

Par ailleurs, les personnes non binaires font moins appel à des traitements médicaux que les personnes trans' orientées binaires, ce qui serait peut-être dû à un manque de considération de la part du milieu médical couplé à une peur du rejet des personnes elles-mêmes (Koehler et al., 2018 ; Poirier, 2020 ; Pullen Sansfaçon et al., 2023) même si la congruence de genre et la satisfaction corporelle sont plus élevées que chez les personnes trans' binaires (Jones et al., 2019b). Les personnes non binaires ont tendance à souhaiter un corps plus androgyne – ou en tout cas différent des standards cishétéronormatifs – notamment afin d'éviter d'être mégenrées et de pouvoir être en alignement avec leur genre ressenti (Galupo et al., 2021).

Dans leur quotidien, les personnes non binaires se heurtent fortement aux normes sociales et leur intégrité ainsi que leur légitimité sont fréquemment ignorées (Bower-Brown & Zadeh, 2021 ; Cordoba, 2023 ; Matsuno & Budge, 2017 ; Motmans et al., 2019 ; Poirier, 2020 ; Poirier et al., 2019 ; Pullen Sansfaçon & Medico, 2021). En effet, pour la plupart des personnes, être un homme ou une femme relève de l'évidence (Connell, 2021) et cela pousse à nier, sans même nécessairement le vouloir, l'existence des personnes non binaires. Ainsi, les personnes non binaires sont régulièrement perçues comme illégitimes et sont contraintes de se justifier, suite à quoi les personnes avec lesquelles elles interagissent ne feront pas nécessairement l'effort de les genrer correctement (Swenson et al., 2022). Pour éviter des situations qui pourraient les mettre en position défavorable, voire en danger, une grande majorité des personnes non binaires se définissent comme telles uniquement dans des endroits spécifiques où elles se sentent en sécurité (Cordoba, 2020, 2023 ; McCarthy et al., 2022 ; Monro, 2019 ; Swenson et al., 2022 ; Vincent, 2016, 2020). Bien entendu, cela dépend des personnes : « some will conceal their non-binary gender from everybody. Others will exclude themselves from situations where they fear it will not be respected. Others will negotiate outness across situations. Others will be open publicly, or across all situations in their lives » (Barker & Iantaffi, 2017, p. 116-117). Et cet extrait qui va dans le même sens dans Bower-Brown et collègues (2023, p. 87) : « I am still questioning [my gender] and it is really difficult in school especially as I go to an all-girls school,

I still don't know what gender identity I am but I know that I will know, and one day I will be in a safe environment where I can come out and be accepted» (fille incertaine/en questionnement, 17 ans).

2.2 Recherches qualitatives sur les non-binarités

Concernant les études qualitatives, celles-ci restent rares (Bradford et al., 2019 ; Thorne, Yip, et al., 2019). Pour Medico (2019), dans la sphère thérapeutique, même lorsque les personnes non binaires sont prises en considération, elles ne sont pas suffisamment écoutées. La plupart des recherches effectuées avec des méthodes qualitatives restent dans une logique quantitativiste avec des analyses thématiques et comparatives. Seules quelques études se plongent plus profondément dans les réalités individuelles. Je vais en décrire brièvement deux d'entre elles.

En premier, Bradford et collègues (2019) ont effectué des entretiens semi-structurés pour comprendre la construction langagière des genres *genderqueer*. Ils effectuent une analyse thématique des manières de se raconter de vingt-cinq personnes. Ils mettent en avant, dans leurs analyses, l'effet positif que peuvent avoir ces définitions sur les personnes concernées ainsi que la diversité de significations du terme « *genderqueer* ». Selon la plupart des personnes participantes, cette catégorie est suffisamment large pour recouvrir leurs diverses expériences.

Une deuxième exception est l'étude de Swenson et collègues (2022) qui propose un suivi sur une année de cinq personnes trans' (dont quatre non binaires) avec des entretiens semi-directifs ainsi que des entretiens en marchant côte-à-côte afin de comprendre le rôle des différents espaces et des situations sociales dans les ressentis des personnes trans'. Leurs résultats soulignent l'hétérogénéité des ressentis en termes d'authenticité et d'« être soi-même » selon les espaces et les situations. La situation peut ainsi être inhibitrice ou libératrice. L'étude met aussi en avant le fait que la créativité vestimentaire peut soutenir positivement les personnes non binaires dans leur reconnaissance et leur appartenance – c'est-à-dire leur sentiment d'être reconnues et d'avoir le droit d'être comme elles sont. Ces deux études exemplifient à quel point les affects et les émotions peuvent être tributaires du contexte.

Pour synthétiser, les études portant sur les personnes non binaires se focalisent généralement sur les aspects problématiques et ce de deux manières : soit sur les individus qui sont non binaires, avec un accent mis sur la santé mentale et sur les transformations corporelles qui demandent un accompagnement médical ; soit sur les pressions extérieures, les difficultés institutionnelles et les difficultés pour les proches et les parents¹⁶. Pour les personnes non binaires, il est nécessaire de concilier des normes et des attentes avec leur propre vécu, ce qui demande généralement beaucoup d'énergie et de réflexion. Cependant, les aspects positifs sont rarement entendus, comme les sentiments d'alignement, d'authenticité et de bien être que procurent l'acceptation de soi et la reconnaissance par les autres (Bergman & Barker,

¹⁶ La littérature est principalement publiée dans des revues de médecine et de santé, notamment : *International Journal of Transgender Health* (e.g. Bower-Brown & Zadeh, 2021 ; Zhang et al., 2020) ; et *International Journal of Transgenderism* (e.g. Bowling et al., 2019 ; Bradford et al., 2019 ; Burgwal et al., 2019 ; Fiani & Han, 2019 ; Jones et al., 2019a ; etc.).

2017). Pour une exception dans la recherche, Galupo et collègues (2019) ont effectué une étude montrant les bénéfices de gestes simples de soutien par les partenaires romantiques de personnes non binaires et l'effet positif qui en résulte. Au-delà de ce point, des termes émergent dans les communautés trans' comme « euphorie de genre » pour contrer la pathologisation de la « dysphorie de genre » (Robinson, 2022). Les personnes non binaires soulignent également la résonance qu'a pu avoir chez elles les discours d'autres personnes non binaires et comment cela a pu les guider vers une certaine acceptation.

La plupart des études sont quantitatives ou de penchant quantitativiste. Elles ont ainsi tendance à considérer les personnes non binaires comme une population *a priori* spécifique dont il devient nécessaire de comprendre les caractéristiques. Les études sur les personnes jeunes sont également plus nombreuses, et, lorsqu'elles portent sur des personnes adultes, elles sont centrées sur un thème spécifique, notamment sur les relations romantiques ou les parentalités. Ce qui semble manquer dans la littérature est donc une approche qui considère les réalités individuelles de manière plus fine. Selon Thorne, Yip et collègues (2019), il manque des recherches sur les chemins empruntés par les personnes non binaires pour s'identifier comme tel. Il y a donc un défaut d'approches développementales capables de réunir les aspects sociaux et individuels des non-binarités.

Un certain nombre de questions demeurent. Comment est-ce que les personnes stabilisent leur non-binarité dans leurs interactions sociales quotidiennes ? Comment vivent-elles leur non-binarité selon les diverses situations sociales et matérielles ? Comment se perçoivent-elles dans ces situations ? Comment est-ce que les personnes stabilisent leur non-binarité au niveau individuel ? Comment définissent-elles leur genre ? Et comment est-ce qu'elles racontent leur vie par rapport à leur genre ?

3. Quel genre pour les non-binarités ?

Le système sexe-genre pose toujours le problème d'une distinction nature-culture, peu importe comment on l'utilise. L'un doit nécessairement précéder l'autre. Il part toujours du principe qu'il y a une réalité objective (la nature) – ou un substrat, quelque chose de pré-discursif – sur laquelle nous agissons par la culture (Butler, 1990/2006 ; Haraway, 1991). Il laisse deux possibilités : soit on approche la connaissance par le genre et on reste au niveau discursif, on prend le corps comme une feuille blanche, soit on approche la connaissance par le sexe et on observe des déterminations biologiques comme des relations causales. Or, selon Haraway (1991), il n'y a pas une nature inerte qui serait sujette à nos transformations au travers de la culture. La nature est mouvante et surtout nous y sommes imbriqués-e-s. Il est nécessaire de considérer le fait que la matière est également dynamique et qu'elle n'est pas stable.

Les différentes perspectives sur les concepts de sexe et de genre semblent se rigidifier autour de la causalité. Dans une relation de cause à effet, un doit agir sur l'autre, en estimant qu'il y en a un qui est actif et qui transforme le second qui est, lui, passif. Ceci est vrai aussi bien pour le sexe que pour le genre. Une vision issue des biosciences et du néo-comportementalisme est d'estimer que tous les comportements animaux (humains ou non-humains) sont déterminés biologiquement. A l'inverse, une vision constructiviste estime que c'est par la culture que la

nature atteint une forme de réalité. Dans les deux cas, il y a une primauté de la causalité de l'une sur l'autre (la nature détermine le social ou le social détermine la nature).

Selon Lynda Birke, biologiste, il faut que les sciences humaines et les sciences du vivant réussissent à créer des ponts (Åsberg & Birke, 2010). Il faut réussir à faire concorder le fait que les observations empiriques sont construites socialement mais qu'il existe quand même une réalité tangible. Fausto-Sterling rejoint cet avis, et il faut garder en mémoire que les conditions environnementales d'un organisme, lorsque celui-ci est humain, sont toujours également sociales : un ADN n'a aucun effet sans environnement dont le monde social fait partie (Fausto-Sterling & Touraille, 2014). En revanche, elle pense que les deux approches sont en tensions mais qu'elles ne sont pas intrinsèquement contradictoires. Le sexe et le genre sont deux faces d'une même médaille (Fausto-Sterling & Touraille, 2014). Cependant, les deux sont en accord pour dire qu'il faut trouver de nouveaux moyens et que la théorie des systèmes (DST) semble être une approche prometteuse (pour des applications concrètes, voir Cabra, 2021b ; Fausto-Sterling et al., 2012).

Du côté des non-binarités, un certain nombre d'éléments doit être pris en compte. Pour comprendre les non-binarités, il est crucial de pouvoir envisager le genre comme quelque chose de dynamique, simplement parce qu'aucune personne – en tout cas actuellement – ne naît non binaire¹⁷. Il semble difficile de considérer les non-binarités comme étant quelque chose d'intrinsèque, cela paraît cohérent de l'aborder comme une manière de se comprendre et de se faire comprendre.

Au travers du concept de non-binarité, c'est tout un débat autour des possibilités d'être qui se posent, du ressenti intime versus ce que l'on donne à voir et de l'aliénation du sujet par le groupe social jusqu'au positionnement politique qu'un sujet peut affirmer à travers le choix d'une identité non conventionnelle. (Poirier et al., 2019, p. 271)

La psychologie développementale, avec des traditions piagétienne et vygotskiennes, me permet de dépasser différents dualismes : inné/acquis, naturel/culturel, individuel/social et objectif/subjectif. À côté de ça, des influences sémiotiques et dialogiques me permettent de considérer la relation entre soi et les autres comme complémentaire. Le social peut alors être vu comme une guidance ou une pression qui dirige et contraint la compréhension de soi sans la déterminer. La sémiotique et le dialogisme me permettront donc de lier le social et l'individuel. Les réflexions de Judith Butler¹⁸ me portent à réfléchir sur la relation entre matière et langage. En effet, je vais tenter de dépasser ces différents dualismes en les comprenant non pas comme des dichotomies mais comme des relations de complémentarités (voir Marková, 1997, 2021). C'est-à-dire qu'ils émergent simultanément et sont définis l'un par rapport à l'autre.

L'ensemble de cette recherche se focalisera sur la signification qui se trouve à l'interface entre l'individuel et le social, qui n'est ni totalement interne ni externe. Vygotsky (1934/2019) estime que la compréhension sociale du monde, des concepts et les significations ont un effet sur la

¹⁷ Quelques exceptions commencent à apparaître, voir par exemple l'ouvrage *Raising Them* d'un-e sociologue non binaire qui élève son enfant sans genre.

¹⁸ Notamment ce passage : « Hence, it is not that one cannot get outside of language in order to grasp materiality in and of itself; rather, every effort to refer to materiality takes place through a signifying process which, in its phenomenality, is always already material. In this sense, then, language and materiality are not opposed, for language both is and refers to that which is material, and what is material never fully escapes from the process by which it is signified » (Butler, 1993/2011, p.38).

conscience qui elle-même a un effet sur le vécu immédiat. La conscience transforme le vécu. Je m'appuie également sur une vision bakhtinienne afin de considérer la centralité du langage dans la pensée et des mots en tant que signes idéologiques purs (Bakhtine, 1929/1977). Le langage sera considéré de deux manières : comme performatifs (un effet sur le monde extérieur) et transformatif (un effet sur soi-même).

Ces différentes considérations permettent de montrer la relation au monde des individus spécifiques en dépassant les acceptations classiques qui divisent identité de genre, genre et sexe. Elles permettent de ne pas suivre une analyse biologique (en relation avec le sexe) qui prendrait pour naturel uniquement deux sexes, ni une analyse sociale (en relation avec le genre) qui nierait la réalité biologique du corps humain. Le chapitre suivant s'attèle à préciser davantage le positionnement théorique de cette recherche.

Chapitre 3. Positionnement théorique : aborder les non-binarités avec une perspective socioculturelle et développementale

Human beings are a passionate species for whom affect is in the centre of developing psyche. We focus on inventing terms that reference meaningful affect. On that primacy of the affective life by the notion of *affectivating*—relating to everything we do, think, or imagine. We not only understand the World—we *relate* to it with the flow of our feelings extended into it—and then attempt to change it.

(Valsiner, 2021, p. ix, italiques dans l'original)

Ce chapitre est dédié à l'approche théorique mobilisée en considérant ce qui a été dépeint précédemment. Comme cela a été montré jusqu'ici, la principale difficulté est d'articuler harmonieusement, au niveau théorique, les aspects corporels, émotionnels et matériels dans leur double dimension subjective et sociale. La psychologie socioculturelle peut y remédier en étudiant la signification qui lie ces différents aspects. En prenant en compte le dynamisme et la double nature subjective et sociale des non-binarités, il est nécessaire d'employer une approche développementale et socioculturelle. Celle-ci est capable d'appréhender l'émergence des phénomènes à l'interface entre soi et l'autre et de conserver le développement unique de la personne dans son contexte social et culturel. Elle part du postulat que la personne est « activement engagée dans un travail de construction de sens de la réalité avec d'autres, pour pouvoir communiquer, ou seule, pour pouvoir soutenir son action » et que ces actions et interactions « participent au changement de la personne, de son environnement, et donc de leurs rapports toujours revus » (Zittoun, 2012a, p. 265). De ce fait, j'expose, dans ce chapitre, un cadre théorique d'influences sémiotique et dialogique – qui sont coutumières en psychologie socioculturelle – avec un apport de la pensée butlérienne pour pouvoir aborder le genre.

Le chapitre se fragmente en trois sections. Pour débiter, je propose de situer la psychologie socioculturelle et la posture épistémologique qui en découle avec les études de cas dialogiques. Dans la deuxième section, j'entame l'épineuse question des relations duales – l'individuel et le social, le matériel et l'idéal, le corps et la psyché – à l'aune d'une approche sémiotique et dialogique. Cette section est elle-même composée de quatre sous-sections qui traitent respectivement de la relation entre le langage et la pensée, du corps, des affects et finalement de ce qu'est une interaction selon mon approche. Le chapitre se termine avec une section sur les conséquences de ce positionnement sur la conception du genre et y pallie en présentant le genre comme un système sémiotique dynamique.

1. Approche issue de la psychologie socioculturelle

Pour ce travail, j'utilise un courant issu de la psychologie socioculturelle influencé par la sémiotique et le dialogisme bakhtinien. La psychologie socioculturelle est née des études post-piagétienne et s'inspire fortement de Vygotsky. C'est un domaine de la psychologie qui tente de conserver la relation mutuelle entre le social et l'individuel, en partant du postulat que l'un ne peut pas être conçu sans l'autre (Marková, 1997 ; Zittoun, 2022 ; Zittoun et al., 2013). C'est

une science idiographique développementale qui considère que la personne se développe tout au long de la vie [*lifespan*] de manière unique et dans un contexte donné selon une nature culturelle de l'être humain (Zittoun, 2018). Ce courant de la psychologie socioculturelle que je mobilise distingue généralement trois niveaux :

- Le niveau sociogénétique qui représente la genèse sociale, c'est le développement social, culturel, politique et historique de l'idéologie et des modes de vie (Marková et al., 2020 ; Zittoun & Gillespie, 2016). Il englobe les transformations socio-historiques et le contexte socioculturel (Zittoun et al., 2023).
- Le niveau ontogénétique, l'ontogénie est le développement d'un individu particulier au long de sa vie (Marková et al., 2020). Il permet de considérer la personne dans son unicité tout en conservant ses changements temporels avec une approche développementale (Zittoun et al., 2023).
- Le niveau microgénétique, l'ici-et-maintenant, c'est l'interaction qui se déroule actuellement. C'est à partir de ce niveau-là que se déploient et se rejouent simultanément la sociogenèse et l'ontogenèse (Marková et al., 2020). Par définition, les situations ne se répètent jamais deux fois de la même manière, mais certaines situations sont vécues comme si elles étaient similaires à d'autres.

Conséquemment, l'observation des personnes se fait en les situant dans leur environnement social et culturel (Zittoun & Glăveanu, 2018). Les individus rendent leur réalité signifiante en construisant, de manière continue, du sens sur ce qu'ils vivent, sur le monde et sur leurs propres actions (Bruner, 1990 ; Zittoun & Gillespie, 2016). La psychologie socioculturelle intègre une vision dialectique de la relation entre culture et personne, c'est-à-dire que la culture sert de médiation aux expériences, mais que la personne – en internalisant ses expériences culturelles – les modifie selon ses propres valeurs (elles-mêmes déjà construites socialement en amont) et ses propres affects, et, par ce processus, en acquiert un sens personnel (Valsiner, 2021 ; Zittoun & Gillespie, 2015). Une fois ce sens personnel ancré, celui-ci va guider les actions de cette personne et produira ainsi de nouvelles expériences culturelles pour les autres personnes en relations avec cette dernière.

1.1 Posture épistémologique : étude de cas dialogique

La psychologie socioculturelle part du constat suivant : les phénomènes psychologiques sont doubles, c'est-à-dire qu'ils sont simultanément uniques et généraux (Schraube & Højholt, 2019). En effet, les individus grandissent socialement mais d'une manière unique, qui leur est propre. Dans une tradition latourienne couplée avec l'apport des savoirs situés¹⁹ de Donna Haraway (1988), mon approche prend le contrepied de l'isolation et de la généralisation d'une

¹⁹ Haraway (1988) reprend la « théorie du point de vue » [*standpoint theory*] dont l'idée fondamentale est que la marginalisation d'une population dans la société lui offre une position spécifique – un point de vue – qui éclaire la connaissance différemment. Elle y ajoute que la position des dominé-e-s étant également située socialement, le point de vue qui en découle n'est pas innocent. Elle parle alors de « savoirs situés » [*situated knowledges*] puisque toutes les positions sont socialement situées. Si la connaissance est simultanément formée et contrainte par notre position, il devient inconcevable d'obtenir un savoir « de nulle part » qui serait neutre, objectif et universel (Haraway, 1988 ; Putignano, 2020). Ainsi, c'est en croisant différents points de vue (y compris celui des dominant-e-s) que la construction du savoir sera la plus complète (Flores Espínola, 2012 ; Harding, 1997 ; Putignano, 2020).

connaissance qui est statique et universelle (Schraube & Højholt, 2019). En effet, en découplant l'objet d'une recherche de sa connexion au monde, le phénomène observé est isolé et perd sa profondeur (Valsiner, 2019). C'est également ce mouvement qui crée une dichotomisation entre subjectivité et objectivité, la seconde étant considérée comme la seule ayant une valeur scientifique. Selon Searle (2002), c'est une confusion entre le savoir qui est créé et l'ontologie du phénomène à observer.

We resist accepting subjectivity as a ground floor, irreducible phenomenon of nature because, since the seventeenth century, we have come to believe that science must be objective. But this involves a pun on the notion of objectivity. We are confusing the epistemic objectivity of scientific investigation with the ontological objectivity of the typical subject matter in science in disciplines such as physics and chemistry. (Searle, 2002, p. 11)

Les phénomènes subjectifs étant ici acceptés comme des objets pertinents, l'étude de cas unique dialogique est une tentative de les intégrer. Elle considère l'expérience individuelle dans sa corporalité, son émotivité et son affectivité. La subjectivité se trouve dans la personne mais elle émerge à l'interface avec l'extérieur dans la vie quotidienne. L'étude de cas dialogique propose d'étudier les phénomènes subjectifs en les circonstantialisant et en définissant l'objet de l'étude comme étant dynamique plutôt que stable. C'est donc la vie de tous les jours qui doit être étudiée et la généralité se trouve alors dans la singularité (Marková et al., 2020 ; Schraube & Højholt, 2019). Mais que sont précisément ces études de cas uniques dialogiques ? Ce ne sont pas simplement des études sur une seule personne. En revanche, elles abordent la conscience de soi et la conscience de l'autre – l'*Ego* et l'*Alter* – en tant qu'unité ontologique, et chaque paire d'opposition se définit l'une par rapport à l'autre en formant de ce fait une unité incassable (Marková, 1997, 2011, 2016 ; Marková et al., 2020). Il est également nécessaire de montrer les interrelations entre les différents niveaux susmentionnés : la micro-, l'onto- et la sociogenèse (Cabra et al., sous presse ; Zittoun et al., 2023). Ainsi, l'interrelation *Ego-Alter* est l'unité ontologique et l'interrelation *Ego-Alter-Objet* est l'unité épistémologique (Marková, 2016).

En outre, les cas uniques dialogiques doivent respecter un certain nombre de caractéristiques que j'expose ici en me basant sur Marková et Novaes (2020). L'étude doit considérer l'interdépendance éthique et dynamique entre l'*Ego* et l'*Alter*. Elle doit prendre la situation dans son ensemble plutôt que de la fragmenter et appréhender les événements comme des systèmes ouverts dans leur environnement « naturel » (par opposition aux situations dites « de laboratoire »). Il est nécessaire d'étudier les relations complexes et multidimensionnelles entre les différents éléments et d'établir leurs liaisons. Pour ce faire, l'utilisation de diverses méthodes est prônée afin de produire des « schémas analytiques » cohérents.

2. *Ego et Alter*

Concrètement, comment traiter la relation individu-société ? Cette question a toujours été au cœur des sciences sociales. De son côté, la psychologie socioculturelle a débattu notamment entre deux concepts : l'appropriation et l'internalisation (pour une revue, e.g. Zittoun & Gillespie, 2015). L'appropriation met l'accent sur le caractère non intentionnel et sur l'aspect externe de ce qui nous constitue. Ainsi, l'appropriation remédie au débat externe/interne en ne laissant la place plus qu'à l'externe, ce qui renverrait à une non-existence de processus

mentaux internes (Zittoun & Gillespie, 2015). Pour cette recherche, il m'est indispensable de considérer les processus mentaux internes, je vais donc conserver l'internalisation.

L'internalisation est un héritage vygotkien, pour qui les capacités intellectuelles sont interpsychiques avant d'être intrapsychiques (Vygotsky, 1934/1985). D'après Valsiner (2021), ce qui vient de l'extérieur de la personne ne sont pas des choses en soi, ce sont des significations qui sont activement reconstruites par celle-ci. Ce n'est pas un mouvement de l'externe vers l'interne, mais ce qui est externe guide et structure l'expérience humaine (Zittoun & Gillespie, 2015). L'expérience est tout de même dénommée « interne » puisqu'elle est unique à la personne en particulier et à sa propre compréhension de ce monde externe. L'internalisation devient ainsi un processus guidé socialement, et un processus psychologique qui est rendu possible par la culture. Ce qui est internalisé n'est alors pas exactement la même chose que ce qui est extérieur. Le processus symétrique est l'externalisation, qui est, cette fois-ci, guidé par la compréhension personnelle de ce qui était auparavant collectif. Ainsi, l'individu se meut au travers de la culture aussi bien physiquement que psychologiquement (Zittoun & Gillespie, 2015). Les éléments culturels forment notre expérience culturelle et ne font pas simplement un mouvement entre intérieur et extérieur.

Dans une approche sémiotique, ce qui circulent entre l'individu et le monde/les autres sont des signes. Un signe est considéré, selon la définition de Charles S. Peirce (1894/1986 in Cabra, 2021b), comme une chose qui en désigne une autre pour un esprit donné. La spécificité humaine est le fait de pouvoir médiatiser son expérience par les signes, ce qui permet de s'écarter partiellement de l'expérience immédiate (Valsiner, 1997 ; Vygotski, 1925/2017, 1932/2017 ; Zittoun, 2021b). La distanciation sémiotique se fait, comme son nom l'indique, grâce aux signes. Ainsi, les signes nous permettent de généraliser et de s'abstraire de la réalité immédiate. Ils changent l'expérience et sont ancrés dans la réalité (Bakhtine, 1929/1977). Ce processus de substitution sert à l'organisation de l'expérience : les impressions sont substituées par des signes qui regroupent davantage d'informations (Cabra, 2021b). Cela nous permet de sortir du présent et d'une simple réaction stimulus-réflexe, nous pouvons ainsi envisager un avenir et ressasser le passé (Valsiner, 2021). D'après Valsiner (1997), c'est « l'irréversibilité de l'expérience personnelle qui requiert l'émergence d'un système sémiotique apte à transcender le monde du "ici-maintenant" et à anticiper, au-delà de la construction constante du signe en usage, de futures expériences » (p. 45).

Au travers du signe, c'est la possibilité future qui est prise au sérieux dans le présent, même si l'événement X n'existe pas encore (Valsiner, 2023). C'est-à-dire que le signe permet d'anticiper ce qui n'est pas encore-là en le traitant de la même manière que si c'était déjà réel. En faisant ainsi, la personne va également concevoir ce qu'elle devrait faire sur la base de ce qui n'est pas encore réel. Cette possibilité de réflexion à propos de ce qui peut ou ne peut pas arriver est une condition de l'existence de la psyché. Les signes régulent de fait notre présent en nous permettant de définir, de manière incomplète, ce que le futur va apporter. Ainsi, « the borders of the range of possibilities are dynamic and changeable by human constructive efforts – yet the constraints on the possible exists at any time » (Valsiner, 2023, p. 227).

Un autre aspect de la relation entre individu et monde social est apporté cette fois-ci par le dialogisme : la compréhension de soi-même et du monde au travers des autres. Une approche dialogique repose sur une certaine ontologie de l'être humain susmentionnée avec une interdépendance entre l'*Ego* et l'*Alter* (Marková, 2006, 2016). La relation est liée par des considérations éthiques : des jugements mutuels entre soi et l'autre qui se jouent et se rejouent constamment (Marková et al., 2020). En effet, les personnes agissent généralement en fonction de ce qu'elles considèrent comme étant bon et juste. Ces jugements normatifs évaluent moralement les actions (aussi bien ses propres actions que celles d'autrui). Ainsi, la constitution même de notre subjectivité se fait en *dia*[au travers de]/*logue*[le discours, la parole] avec autrui (Grossen, 2021a). La personne, en tant que sujet, se construit de manière continue par des rencontres entre soi, l'autre, et l'environnement ; mais également entre le passé et les diverses possibilités pour le futur (Muller Mirza & dos Santos Mamed, 2021). La personne, en tant que sujet, émerge dans les interactions qui sont à l'intersection entre les autres (réel-le-s ou imaginaires), les normes sociales, les discours partagés et les artefacts culturels. Le sujet émerge au « point de rencontre des courants sémiotiques » au travers de la distanciation, de l'apprentissage issu de l'expérience, de la réflexivité et de l'imagination (Zittoun et al., 2013). En considérant ce qui a été dit, la subjectivité émerge au sein de l'intersubjectivité (Valsiner, 1997).

Malgré notre perpétuel changement et notre indivisibilité avec le social, quelque chose en nous semble rester unique, que ça soit pour nous-même ou pour les autres. En effet, l'être humain est autopoïétique, c'est-à-dire qu'il a la capacité de garder une certaine cohérence dans le temps et à se structurer lui-même malgré les informations contradictoires et les expériences multiples qu'il endure (Kawamoto, 2011). Si la culture et les autres nous façonnent – ou nous offrent une guidance culturelle et sociale – nous internalisons et externalisons d'une certaine manière qui nous est propre. Ces récurrences peuvent être guidées de certaines manières par des passions personnelles ou par des éléments matériels extérieurs (Zittoun & Cabra, 2024). Il semble que l'humain-e se stabilise dans le temps dans ses manières d'agir : il est simultanément opportuniste et conservateur (Valsiner, 2021). Par ailleurs, cette continuité de l'être trouve également sa place avec le corps (Bakhtine, 1929/1977), il ne faut pas omettre la nature incorporée de la vie psychique et de l'expérience (Stam, 1998). Afin de poursuivre cette conceptualisation de l'être humain et des phénomènes subjectifs, je propose de parler du rôle du langage, du corps, puis des émotions et de la dimension affective de l'expérience.

2.1 Langage et mots

Le langage est une dimension centrale des non-binarités (Cordoba, 2020, 2023 ; Hansen & Žóttak, 2022). Les personnes non binaires essaient de capter au mieux leur réalité individuelle, leurs ressentis, au travers de l'usage de mots spécifiques qui n'ont pas une signification fixe. Ceci vaut pour ce qui est de la manière de se définir soi-même, mais le langage en tant que moyen de communication y joue également un rôle. Par exemple, essayer et « trouver une manière neutre de s'exprimer reste complexe pour tout le monde, y compris pour les personnes non-binaires elles-mêmes. » (Alzetta-Tatone, 2022, p. 26). Les personnes non binaires se retrouvent alors à tâtonner avant de pouvoir stabiliser, en tout cas partiellement, leur manière de se décrire et de s'exprimer avec le langage. En effet, le langage permet simultanément de créer, de maintenir et de transformer notre vision du monde social : « representations are

formed, maintained and changed in and through language and communication and equally, the use of words and attributes attached to meanings transforms social representations » (Marková, 2017, p. 362).

La langue, au travers de son histoire, retrace les différentes visions du monde, les tendances et les compréhensions des locuteur·ice·s tout en fournissant à ceux-ci un réseau de significations qui a été culturellement forgé au fil du temps (Bakhtine, 1929/1977). Pour Vygotsky (1934/2019), la signification du mot se trouve dans le fait qu'elle est simultanément un phénomène verbal et intellectuel. Pour Bakhtine (1929/1977), le mot est toujours interindividuel et il doit acquérir une valeur sociale. Selon lui, le mot est un signe « pur » et « sera toujours l'indicateur le plus sensible de toutes les transformations sociales, même là où elles ne font encore que poindre, où elles n'ont pas encore pris forme, là où elles n'ont pas encore ouvert la voie à des systèmes idéologiques²⁰ structurés et formés » (Bakhtine, 1929/1977, p. 38). Il va plus loin en affirmant que l'« être, reflété dans le signe, ne fait pas que s'y refléter, il s'y réfracte également. » (Bakhtine, 1929/1977, p. 43). Le langage et les signes ne sont alors pas de simples médiateurs, ils transforment activement la subjectivité.

2.2 Corps

Le corps est – au même titre que le langage – une dimension centrale des non-binarités (Galupo et al., 2021 ; Thomas & Espineira, 2020 ; Vincent, 2020), mais pourquoi l'est-il ? « The body is the primary site of inscription and meaning arising from external forces as well as internal, unconscious ones. We are born a body and we have to become one. [...] It is the site of contest over identity, over what it means to be a subject » (Lemma, 2022, p. 107). Selon Lemma (2022), les transidentités et les non-binarités seraient avant tout une exploration idiosyncratique de l'expérience corporelle.

Mais la psychologie cognitive a tendance à prendre en considération une forme de cognition désincorporée (Stam, 1998), ou, selon Blackman (2005, 2021), un corps non cognitif. En effet, la psychologie cognitive et les neurosciences ont tendance à concevoir uniquement des causalités linéaires, en estimant que l'extérieur crée une réaction qui impacte le corps. Cette conception, proche du comportementalisme, abroge toute vie psychique interne (Schraube & Sørensen, 2013). Le corps est certainement l'un des aspects les plus compliqué à considérer au niveau théorique. Il doit, lui aussi, être appréhendé dans sa double réalité : individuelle et sociale (Butler, 2004, 1993/2011 ; Lemma, 2022 ; Stam, 1998).

Je vais commencer par le côté social en m'appuyant sur ce que la sociologie bourdieusienne et le féminisme matérialiste peuvent apporter²¹. L'aspect social est parfois difficile à appréhender puisque « la naturalité même du corps, son identification à l'être ne facilite pas la conscience permanente de ce qu'il fonctionne comme support de classements, opérateur

²⁰ Dans les écrits de Bakhtine, le terme « idéologie » est à concevoir sans la connotation politique qu'elle revêt en français ; elle désigne ici un système de pensée sans y mettre de jugement moral ou politique.

²¹ Une question qui reste ici en suspens est celle de la compatibilité ontologique entre une vision constructiviste du féminisme matérialiste, une vision constructiviste-structuraliste bourdieusienne et une vision dialogique et sémiotique de la psychologie socioculturelle. Je ne propose pas de réponse, les auteur·rice·s que je mentionne servent à appuyer la dimension sociale du corps plutôt qu'à adopter leur présupposé ontologique concernant ce dernier.

symbolique, puisque ces schèmes de classement sont invisibles, “incorporés” » (Guionnet & Neveu, 2021, p. 9). Comme l’indique Colette Guillaumin (1992) :

Il va de soi, et il est pourtant nécessaire de le rappeler, le corps est l’indicateur premier du sexe. C’est l’une de ses fonctions sociales que d’actualiser, de rendre visible ce qui est considéré comme la division fondamentale de l’espèce humaine : le sexe ; division fondatrice du système social et supposée implicitement devoir l’être de toute société possible. (p. 117)

Pour Guillaumin (1992), les différences dans la manière d’être élevé-e change la motricité mais également la conscience. Cela crée une forme particulière de conscience de soi et de ses possibilités. Le corps n’est pas simplement façonné par des idées, il l’est aussi par des aspects matériels, par exemple, la manière de jouer qui modifie les motricités et qui, à long terme, change l’occupation de l’espace entre homme et femme. Selon elle, ces « différences dans l’emploi du corps que pratique chaque sexe ne relèvent pas de la volition, ni de la conscience claire, mais par contre elles ne sont pas sans effet sur cette conscience : restreindre son corps ou au contraire l’étendre, l’amplifier sont un rapport au monde en acte, une vision des choses agie » (Guillaumin, 1992, p. 127).

Cette imprégnation corporelle des différences de pratique, Bourdieu l’appelle l’*hexis* corporelle. Pour lui, l’*hexis* corporelle est la somatisation des rapports de domination, elle est l’« histoire faite corps » (Bourdieu, 1990). Il écrit : « porteur de signes, le corps est aussi producteur de signes qui sont marqués dans leur substance perceptible par le rapport au corps : c’est ainsi que la valorisation de la virilité peut, à travers la manière de tenir la bouche en parlant ou de poser la voix, déterminer toute la prononciation des classes populaires » (Bourdieu, 1979, p. 214). C’est au travers du social que se construisent une image du – ou des – corps légitime(s), c’est-à-dire des corps qui sont socialement construits comme des références et qui participent à la différenciation et à la hiérarchisation entre groupes sociaux (Boni-Le Goff, 2021 ; Bourdieu, 1977). Par exemple, le corps masculin est un attribut de légitimité même s’il existe une hiérarchie au sein des corps masculins.

Donc, le corps a un aspect profondément social (Butler, 2004). Les corps subissent des « opérations normatives multiples dont ils peuvent être à la fois supports et objets, pour construire une bicatégorisation sexuée et hiérarchisée du social » (Boni-Le Goff, 2021, p. 184). Le corps nous appartient et ne nous appartient pas simultanément : « the body has its invariably public; constituted as a social phenomenon in the public sphere, my body is and is not mine » (Butler, 2004, p. 21). Notre corps a une certaine intelligibilité sociale, il est plus ou moins lisible pour les personnes qui le perçoivent (Butler, 2012). Cette lisibilité dépendra également de la situation.

Au niveau individuel, le corps genré est le résultat de performances itératives telles que présentées à la sous-section 2.2 du chapitre 1. Si le corps performé est le résultat d’une itération, alors son changement possède une forme d’inertie due précisément à la force de l’itération qui résulte en une difficulté à changer radicalement d’un moment à l’autre. Cette distinction évite une essentialisation tout en considérant le fait que la répétition itérative contraint en partie le corps tel qu’il est performé dans les situations immédiates. Cela est également le cas pour le corps physique.

Mais le corps est également ce avec quoi nous percevons, nos sens sont corporels. Comme proposé par Valsiner (2023), je reprends la distinction faite par Leibniz entre la perception et l'aperception. La première est l'état intérieur de ce qui provient de l'extérieur et la seconde est la prise de conscience ou la connaissance réflexive de cet état intérieur. L'aperception est alors une « perception distincte et aperçue par la conscience » (Russ & Badal-Leguill, 2004, p. 486). Le corps a donc un état biologique, mais la psyché apporte une signification à son état. Toutes ces considérations mènent la psychologie socioculturelle à se focaliser sur la signification et peuvent être synthétisées dans cette citation qui provient des notes de travail de Vygotsky (1933/2018) sur ses lectures de Spinoza : « Of course, the cell's development depends upon the organism. Meaning depends upon consciousness, consciousness upon life. But meaning changes consciousness, consciousness changes life » (p. 355).

2.3 Émotions et affects

Les émotions sont une part intégrante de nos individualités et de nos potentialités de développement (Muller Mirza, 2016). Selon la lecture de Vygotsky par Clot (2017), l'affect peut être considéré comme une impression générale constituée à la fois des émotions et du retour réflexif sur l'état physique et émotionnel. Ainsi, les émotions sont des états qui agissent de manière « automatique » sur le moment (excitation, joie, tristesse) et les affects représentent la manière de se représenter soi-même l'ensemble de l'expérience (Clot, 2017). Le plaisir peut alors être une émotion immédiate (je suis excité-e, joyeux-se) et un affect (j'apprécie cette situation, je me sens bien).

En effet, Vygotsky cherchait déjà à rendre compte de l'unité des processus cognitifs (intellectuels) et affectifs (Fleer et al., 2017 ; Vygotski, 1934/2019). Selon lui, la pensée a simultanément des aspects intellectuel, affectif et volitif. Il estime que « toute idée contient le rapport affectif de l'homme avec la réalité qu'elle représente » (Vygotski, 1934/2019, p. 71). Pour Vygotsky (1932/2017), les émotions sont un moteur essentiel pour l'action. Ce qui différencie l'humain est la réversibilité des réflexes (Vygotski, 1925/2017). C'est-à-dire qu'un excitant – par exemple, une émotion qui nous pousse à faire une action – peut être ensuite créé par la personne elle-même. De plus, la conscience (le fait de penser) permet d'avoir une « expérience vécue²² des expériences vécues » (Vygotski, 1925/2017, p. 78). C'est ce double mouvement qui est le propre de l'humain. L'expérience précédente et le vécu de cette dernière peuvent ainsi influencer l'état émotionnel anticipant une action similaire ou considérée comme similaire.

Ainsi, l'activité sémiotique permet de rendre notre expérience et le monde intelligibles et signifiants. Les affects s'étendent en parallèle dans notre pensée, dans notre manière de penser, dans notre manière de vivre et dans notre manière de comprendre le monde. En effet, pour Vygotsky, aucune réalité empirique n'est perçue en soi, elle est perçue par les sens mais également par le langage et par les concepts qui affectent notre vision du monde et notre rapport à celui-ci (Schraube & Højholt, 2019). Selon sa conception, « l'ancrage physique et la médiation culturelle des émotions sont donc mutuellement dépendantes. Toujours est-il que la

²² « Expérience vécue » est ici la traduction faite par Clot du mot russe « *perezhivanie* » (parfois traduit « expérience émotionnelle »), un concept central chez Vygotsky qui recoupe différentes facettes (Mok 2017 ; Muller Mirza, 2016). La *perezhivanie* peut être conceptualisée comme un prisme individuel imbriqué d'affects et de perceptions qui médie notre vécu immédiat.

conscience des affects n'est donnée que par la mise en relation de signes permettant de réfléchir un état du corps » (Zittoun, 2014, p. 239). Avec ce qui a été exposé, il est déjà possible de saisir la complexité qui peut émerger de ce qui peut être appelé « le genre », qui est constitué d'éléments externes et sociaux ainsi qu'une compréhension affective, cognitive et expérientielle qui est subjective. Mais comment est-ce que cette multitude d'éléments prend forme ? En reprenant la conception interactionniste et butlérienne, le genre émerge au sein même des interactions. Cela demande une définition de l'interaction selon la psychologie socioculturelle – la microgenèse –, ce qui est esquissé dans la sous-section suivante.

2.4 Interactions et microgenèse

Comme mentionné plus haut, la psychologie socioculturelle considère trois niveaux. La microgenèse correspond à l'ici-et-maintenant et aux interactions qui s'y déroulent. Mais qu'est-ce qui fait partie d'une interaction ? Selon les approches classiques en philosophie et en sciences du langage, c'est la matérialité de la situation qui prime, c'est-à-dire les personnes qui sont présentes et l'environnement immédiat (Grossen, 2018 ; Marková, 1997). Une approche dialogique étend ce cadre en sortant du *hic et nunc* (dos Santos Mamed & Gastaldi, sous presse ; Grossen, 2018). Selon Bakhtine (1934–1935/1981), tout énoncé fait suite à d'autres énoncés prononcés avant et ailleurs. Il ajoute ainsi la dimension temporelle et historique de l'interaction. Dans l'interaction se constitue un espace dialogique tissé par les dialogues en présence et ceux en absence.

Avec le dialogisme, l'interaction n'est alors plus considérée comme une addition entre différentes actions qui sont portées par des individus distincts mais bien comme un phénomène essentiellement nouveau qui émerge. Cette conception dialogique postule que les actions n'appartiennent pas entièrement à un individu spécifique. En outre, la notion d'espace dialogique avancée par Grossen (2018), d'inspiration bakhtinienne et latourienne, permet de dépasser le cadre de l'interaction *hic et nunc* en la liant à l'ailleurs et au passé. Par ailleurs, les dialogues peuvent être externes, avec une autre personne, ou internes, avec soi-même. En réalité, même les dialogues externes sont traversés par des dialogues internes. En effet, nos discours invoquent des personnes absentes, des personnes imaginaires ou encore des discours institutionnels. Ces différentes voix peuvent apparaître dans un seul discours (Aveling & Gillespie, 2008). Cette plurivocalité est le reflet de discours externes à soi-même qui ont été intériorisés pour faire partie intégrante de la subjectivité, ce que Grossen (2021b) nomme l'autodialogisme. Cela prend également en considération le fait que, parfois, nous avons en nous-mêmes des positions personnelles, des « positions du je » (Hermans, 2002), qui peuvent être contradictoires et qui nécessitent ainsi d'être renégociées à chaque situation présentant un conflit.

3. Comprendre le genre à l'aune de la psychologie socioculturelle : à l'interface entre l'individuel et le social

Comme cela a été discuté dans le premier chapitre, le genre, au niveau sociogénétique, propose une certaine vision de la relation entre féminité et masculinité. Cette vision ne laisse pas de place à des options supplémentaires et sont quasiment exclusives. Malgré cela, le

système binaire peut être sujet à des transformations comme cela a été appuyé par les « genres différents » d'autres cultures ou par les masculinités étudiées par Connell (2000). Mais comment est-ce que ce niveau sociogénétique interagit avec le niveau ontogénétique, c'est-à-dire, comment se retrouve-t-il dans le développement des personnes ? Marková (1997) propose le concept d'interaction complémentaire qu'elle oppose à l'interaction entre deux entités. Ici, ce ne sont pas nécessairement les interactions entre deux personnes mais plutôt les interactions entre l'ontogenèse et la sociogenèse. Dans la notion de complémentarité avancée par Marková, l'interaction se déroule en une seule entité qui va progressivement se différencier de la même manière qu'une figure-fond. Selon elle, les différents composants d'une interaction se constituent dans un système complémentaire qui se définit par et au travers des relations entre ses composants. Par exemple, un homme ne deviendra un père qu'à l'instant où son enfant naît même s'il avait déjà d'autres relations auparavant (e.g. mari-femme ; patron-employé). Il n'était pas père avant, il l'est devenu au travers de la relation avec l'enfant qui est un système complet père-fils. Il y a donc la naissance d'un système (père-fils) qui vit dans la complémentarité des deux composants. Dans cette vision, les individus sont eux aussi des systèmes dynamiques ouverts mais qui sont porteurs de leur propre stabilité (leur autopoïèse). Cela dépasse donc les interactions immédiates pour offrir davantage de complexité.

3.1 Genre en tant que système sémiotique dynamique

Mon approche considère les dualismes nature-culture et individu-collectif comme des systèmes relationnels, dans le sens où nos expériences et notre compréhension du monde est toujours déjà sociale et culturelle. Le genre est alors un système sémiotique dynamique (Cabra, 2021a, 2021b ; Zadeh & Cabra, 2019). C'est-à-dire que le genre est un ensemble de signes qui n'ont pas de significations indépendantes *per se*, mais ils acquièrent une signification dans leur relation et leur interaction avec les autres signes à l'intérieur du système (Fogel, 2006). De plus, ce système est ouvert, des signes peuvent en sortir ou y entrer, ce qui évite de l'enfermer dans des causes « naturelles ». Le fait qu'il soit ouvert permet également à d'autres éléments extérieurs d'avoir un effet. Selon Cabra (2021b), la différence qui est produite par ce que font ou ne font pas les enfants en relation avec le genre ne trouve pas sa source dans une déviation par rapport à une réalité qui serait naturelle, mais, en revanche, elle est signifiante dans la constitution de ce qu'« est » le genre. Cette conception du genre permet de ne pas essentialiser les catégories femme et homme.

En ne séparant pas strictement le social du biologique, mais en estimant que le corps ne peut être compris et vécu seulement au travers du social, l'analyse qui en découle peut s'avérer plus fine et éviter d'essentialiser ou de s'abstraire de la réalité matérielle. Les différents traits sexuels d'une personne (poitrine, pilosité, etc.) ont un impact très fort sur leurs relations au monde. Le corps peut alors être vu comme simultanément dynamique et contraignant (de la même manière que la psyché dialogique). Cela permet également de comprendre la construction de sens et de considérer les émotions et les affects des personnes non binaires tout en intégrant le corps. Cette compréhension de la réalité permet d'éviter d'utiliser la notion d'identité de genre qui est généralement seulement individuelle et statique (Haraway, 1991). L'intelligibilité sociale de son genre est également importante : ce n'est pas un processus purement

individuel, mais la manière de le vivre est individuelle. En revanche, il me semble que le terme « identité de genre » a une valeur discursive qui est utile pour la vie de tous les jours, il permet aux personnes de facilement se faire comprendre et de plus facilement élaborer du sens sur leur propre expérience.

Ce chapitre positionne conceptuellement ce travail en intégrant les deux premiers chapitres et en permettant de surmonter les difficultés théoriques grâce à l'apport de la psychologie socioculturelle. Le chapitre suivant est consacré aux axes de cette recherche, aux questions auxquelles je tente de répondre et également à l'opérationnalisation concrète de ce qui a été élaboré dans ce chapitre. Il servira donc de pont entre cette partie théorique, le sujet de la recherche et l'application de la théorie au matériel empirique.

Chapitre 4. Problématique : axes de recherche et opérationnalisation

World-making research should start by observing how people think, feel, and act within their sociocultural and historical contexts; what are the problems of living? How can lives be enriched? And researchers should reflect on how thoughts, feelings, and actions occur in relation to others, and how these interactions are acts of imagination and capable of world-making.

(Power et al., 2023, p. 12)

Ce chapitre s'appuie sur les chapitres 1 et 2 pour formuler des questions de recherche pertinentes et opérationnalise le chapitre 3 afin d'appliquer la théorie directement aux non-binarités. Il se compose de deux sections. La première formule les questions auxquelles cette recherche aspire à répondre sur la base de l'état des lieux de la littérature académique concernant les personnes non binaires. Les deux axes qui guident l'analyse y sont décrits. La seconde section s'appuie sur la théorie pour la rendre opérationnelle, c'est-à-dire qu'elle articule des concepts cohérents avec les questions ainsi qu'avec le positionnement théorique. Ces concepts opératoires sont alors directement applicables au matériel empirique.

1. Axes de recherche

Comme démontré dans la section 2 du chapitre 2, les personnes non binaires sont peu incluses à la fois dans la société et dans la recherche. En considérant les objectifs des études de cas dialogiques et l'aspect subjectif et développemental du genre, j'ai proposé, pour élaborer mon matériel empirique, de laisser directement les personnes non binaires s'exprimer sur leur ressenti et sur leur compréhension de leur non-binarité tout en leur demandant comment cela a évolué au cours du temps.

Je ne considère pas les non-binarités comme un groupe homogène qui attend d'être défini. Comme le disait déjà Kurt Lewin (1947), un groupe n'est pas lié au niveau descriptif par des éléments communs à chaque individu, mais bien par les relations entre les différents éléments. Ce qui fait que les personnes non binaires ne constituent pas, *a priori*, un groupe. Les non-binarités n'auront alors pas de description globale avec des résultats du type : « les personnes non binaires sont comme ceci » ou « une personne non binaire va agir de cette manière avec telle probabilité ». Il n'y aura pas de caractéristique unique ni de similarités absolues dans leurs propriétés individuelles, mais leur lien au reste de la société est, en soi, unique. C'est par le fait que ces personnes sont non binaires dans une société cishétéronormative que cette population se définit. De fait, ma recherche va essayer de comprendre comment les personnes non binaires vivent quotidiennement.

En effet, les non-binarités troublent les idées « traditionnelles » concernant le sexe et le genre (voir chapitre 1) et révèlent, par la même occasion, les moyens par lesquels les significations du sexe et du genre sont conceptualisées (Stewart, 2017). Il est ainsi nécessaire de concevoir simultanément la manière dont les personnes non binaires se définissent au cours du temps tout en prenant en considération le contexte et les autres éléments plutôt que simplement « le genre » de la personne en tant que principe causal (Iantaffi, 2017). Il semble opportun

d'aborder le sujet des non-binarités en essayant de demander aux personnes comment elles se comprennent et comment elles comprennent le monde. Il semble aussi évident que le monde social dans son ensemble – aussi bien les discours publics que les personnes proches – joue un rôle crucial. Je formule donc mes deux questions de recherche et mes sept sous-questions de cette manière :

- 1) Comment est-ce que les personnes non binaires racontent-elles leur trajectoire ontogénique en fonction du genre ?
 - a) Quel est leur positionnement locutoire et comment a-t-il évolué ?
 - b) Quels sont les ruptures, les moments significatifs et les points de bifurcation dans leurs trajectoires ?
 - c) Quel est le sens qui lie leur non-binarité avec leur manière d'être, de vivre et de se penser – c'est-à-dire, qui lie le positionnement avec les expériences concrètes ?
- 2) En prenant les non-binarités dans leur rapport à une société cisnormative, existe-t-il des aspects récurrents dans les genres non binaires ?
 - a) Quel est le rôle des situations ?
 - b) Quel est le rôle du langage ?
 - c) Quel est le rôle du corps ?
 - d) Existe-t-il des situations liminales qui jouent un rôle ?

Ma recherche a donc deux axes principaux selon la question 1) et la question 2). Le premier s'attache à comprendre les personnes non binaires dans leur singularité. Il retrace les trajectoires ontogéniques des personnes participantes en mettant en avant les points clés et il propose de relever le positionnement locutoire. Cet axe analyse la signification qui est attribuée à la non-binarité par la personne, c'est-à-dire l'aspect réflexif de la non-binarité. Il participe à un processus de singularisation des non-binarités.

Le second axe, à l'inverse, envisage transversalement les non-binarités. Ce sont les éléments cruciaux des différents entretiens qui sont ressortis afin de concevoir comment les non-binarités sont vécues dans la vie quotidienne. Pour ce faire, cet axe décrit les diverses situations rencontrées par les personnes non binaires et la manière dont elles sont vécues selon l'espace, les autres personnes présentes et les normes de genre qui en découlent. Cet axe participe alors à un processus de généralisation au travers de la relation entre le fait d'être non binaire en société.

2. Outils théoriques et concepts opératoires

Pratiquement, je pense articuler l'approche théorique avec ces questionnements au travers des différents concepts qui sont développés dans les six sous-sections suivantes. Les deux premières esquissent l'ontogenèse avec les différents points des trajectoires ontogéniques et les patterns psychologiques. La troisième utilise un schéma qui a été créé conjointement entre la théorie et le matériel empirique (voir chapitre 5) pour analyser le niveau microgénétiq, l'émergence et la saillance du genre dans les situations en considérant les différents éléments qui ont été discutés dans le chapitre 3. Les trois sous-sections suivantes sont dédiées respectivement au positionnement locutoire, à l'intelligibilité sémiotique du genre et à la liminalité.

2.1 Trajectoire ontogénique

Au cours de leurs vies, les personnes traversent de nombreuses situations différentes. Mais celles-ci peuvent parfois être suffisamment similaires et récurrentes pour former des sphères d'expériences. Le concept de « sphère d'expérience », élaboré par Tania Zittoun, est utilisé pour définir théoriquement les différents contextes et cadres sociaux tels qu'ils sont vécus par les personnes. En partant du point de vue de l'individu, les sphères d'expériences représentent des activités habituelles, des expériences et des ressentis qui sont liés à un type de situation spécifique (Zittoun, 2012b ; Zittoun et al., 2021 ; Zittoun & Gillespie, 2016). Les sphères d'expériences sont ainsi profondément individuelles, elles peuvent être liées à un lieu (par exemple à l'école, je suis écolier) ou non (par exemple, je suis électricien même si je vais sur différents chantiers) ; elles représentent des contextes que l'individu conçoit et vit de manière distincte.

Cette notion est utile pour représenter le fait que certaines situations changent nos manières d'être et nos ressentis (je ne suis pas pareil à l'école et à la maison, et je vis les choses différemment). En outre, les sphères d'expériences peuvent être proximales (ici et maintenant) ou distales (ailleurs, dans le temps et/ou l'espace). Les personnes ont l'habitude de voyager entre différentes sphères d'expériences quotidiennement, mais, parfois, certaines situations provoquent des changements chez la personne. Je présente ici ce concept à des fins de clarification, mais les sphères d'expérience ne seront pas mobilisées dans les analyses. Afin d'appréhender ces situations ou ces moments spécifiques qui provoquent des changements (et donc, qui ne constituent pas des sphères d'expérience), je propose de les classer comme exposé ci-après.

En premier, les points de bifurcations. Ceux-ci peuvent apparaître suite à une rupture nette ou, à l'inverse, après une longue période de réflexion et d'exploration. Il est caractérisé par un choix volitif lié à des caractéristiques expérientielles des situations sociales. Le point de bifurcation fait apparaître une nouvelle possibilité de vivre ou de se vivre : il peut donner lieu à l'acceptation de certaines manières d'être individuelles ou, au contraire, à des changements de ses dernières afin d'être en adéquation avec le ressenti individuel. Le concept de point de bifurcation permet de considérer l'irréversibilité du temps ainsi que la manière dont l'anticipation joue un rôle dans nos décisions (Sato, 2016 ; Zittoun & Valsiner, 2016).

En second, l'événement significatif. Ce dernier ressemble au point de bifurcation dans le sens où il révèle un point essentiel à la personne ou lui fait découvrir quelque chose de nouveau. Il s'en différencie par son caractère non-intentionnel et par le fait qu'il est extérieur, c'est l'expérience d'un certain événement qui le rend significatif. Il est caractérisé par le fait qu'il devient un point de repère affectif – c'est-à-dire un souvenir particulièrement saillant – dans le cours de la vie de la personne.

En dernier, la rupture. Elle ressemble à l'événement significatif mais n'a pas nécessairement une continuité dans le temps au travers du souvenir. Surtout, elle n'est pas caractérisée par la nécessité de provenir d'un événement extérieur. Par exemple, tomber amoureux est une rupture et non pas un événement significatif. Elle coupe l'allant de soi (ce qui n'est pas nécessairement le cas d'un événement significatif même si ça peut l'être) dans l'expérience quotidienne de la personne.

Je pars du postulat que les différentes situations peuvent former des sphères d'expériences mais que les instants qui ressortent particulièrement dans les données s'en détachent pour les transformer. Ceux-ci peuvent être des événements significatifs, des points de bifurcations et/ou des ruptures dans le cours de la vie de la personne en question. Donc, ces trois moments spécifiques se distinguent des sphères d'expérience parce qu'ils ne sont pas routiniers. Ainsi, en couplant différentes situations telles qu'elles sont vécues par les personnes (le niveau microgénétiq) et en mettant en exergue ces moments cruciaux, je souhaite obtenir des trajectoires ontogéniques. Ce concept de trajectoire est repris du modèle de l'équifinalité des trajectoire (TEM ; voir Sato & Tanimura, 2016) et de Zittoun (2020). Cependant, malgré ces changements dans la trajectoire, certaines choses peuvent rester stables dans la vie d'une personne ; je propose ainsi le concept de pattern psychologique dans la sous-section suivante.

2.2 Pattern psychologique

Bien que le genre soit simultanément social et individuel, il est vécu de manière individuelle et j'ai besoin de pouvoir considérer cela pour inclure l'hétérogénéité des non-binarités. L'être humain trouve, aux travers de ses diverses expériences, une forme de stabilisation individuelle des manières de vivre et de réagir (Cabra, 2021b ; Valsiner, 2021 ; Zittoun, 2019). Pour opérationnaliser cette réalité sur le plan théorique, je mobilise le concept de pattern psychologique développé par Cabra. Les patterns psychologiques sont une ou des manières individuelles d'externaliser ce qui a été internalisé, des organisateurs de l'expérience qui offrent des manières privilégiées d'entrer en relation avec le monde (Cabra, 2021a, 2021b).

En effet, les expériences que nous rencontrons tout au long de la vie ne sont jamais homogènes, elles sont toujours différentes et ces différences potentielles sont sources de tension. Pourtant, nous sommes capables de garder un sentiment de continuité au fil du temps. Le fait de considérer le genre, au niveau social, comme un système sémiotique dynamique qui est organisé individuellement au travers de patterns psychologiques permet de prendre en compte la production de nouveaux signes, que ces derniers soient physiques, matériels ou discursifs. Cela permet de lier de manière cohérente les individus et le collectif ainsi que le genre et le sexe. Le social peut être vu comme une guidance (ou une pression) qui

contraint et dirige la compréhension de soi sans la déterminer totalement. Les patterns psychologiques proviennent du monde social mais sont uniques à la personne en question. Cet aspect évite d'utiliser la notion d'identité de genre qui est généralement seulement individuelle et statique. L'intelligibilité sociale de son apparence (corporelle, gestuelle et vestimentaire) est également importante : ça n'est pas un processus purement individuel, mais la manière de le vivre est individuelle. Je l'ai exposé en amont, ces deux processus (intelligibilité et vécu du genre) émergent dans les interactions. Ainsi, la sous-section 2.3 s'attarde sur l'opérationnalisation de cette conception. En revanche, le concept de pattern psychologique est utilisé de manière exploratoire dans mes analyses et n'en constitue pas un point central. Ce concept est donc davantage utilisé comme une ressource théorique que comme une ressource analytique.

2.3 Microgenèse du genre : émergence et saillance dans les interactions

Je l'ai mentionnée dans la sous-section 2.2 du chapitre 1, c'est la vision interactionniste et butlérienne qui propose de conceptualiser le genre comme émergent à l'intérieur des situations immédiates de la vie quotidienne. Le genre se joue et se rejoue en continu au sein des interactions. Cette approche est constructiviste, par exemple, Judith Butler écrit :

Il ne faudrait pas concevoir le genre comme une identité stable ou un lieu de la capacité d'agir à l'origine des différents actes ; le genre consiste davantage en une identité tissée avec le temps par des fils ténus, posée dans un espace extérieur par une *répétition stylisée d'actes*. L'effet du genre est produit par la stylisation du corps et doit donc être compris comme la façon banale dont toutes sortes de gestes, de mouvement et de styles corporels donnent l'illusion d'un soi genré durable. Cette façon de formuler les choses extrait la conception du genre d'un modèle substantiel de l'identité au profit d'une conception qui le voit comme une *temporalité sociale* constituée. (Butler, 1990/2006, p. 265)

Dans ce passage, Butler nous parle de la formation d'un genre conçu de manière binaire entre féminité et masculinité au sein de la matrice hétérosexuelle. Mais, selon moi, la perspective interactionniste et butlérienne peine à appréhender pleinement le vécu psychique (les émotions et la signification) en le réduisant à un rôle de personnage de scène de théâtre pour la première et à une illusion pour la seconde. De son côté, la psychologie socioculturelle permet de prendre en compte la signification et les processus internes.

Les non-binarités offrent une alternative à ces itérations binaires du genre. Plus précisément, les non-binarités offrent une alternative parce qu'actuellement personne n'est assigné-e non binaire à la naissance ; il y a donc toujours une partie de la vie de la personne qui a été vécue en étant perçue et en se vivant soit dans le féminin soit dans le masculin. Il y a donc nécessairement un moment où l'on « devient » non binaire. Ce moment est caractérisé par une catégorisation qui peut rester interne ou par des énonciations langagières externes explicitement non binaires (par un positionnement locutoire, voir sous-section 2.4 ci-après).

Afin de capter au mieux ce qu'un « genre non binaire » signifie, je vais analyser des situations sociales spécifiques telles qu'elles sont vécues par les personnes non binaires afin de comprendre les significations, les émotions et ce qu'elles engendrent concrètement. Le genre est ainsi considéré comme émergeant en situation et il sera ainsi plus ou moins saillant. En considérant ce qui est dit *supra*, il est également nécessaire de comprendre les itérations dans le temps afin de comprendre la trajectoire genrée de la personne. De fait, mon analyse

comportera un certain nombre de situations spécifiques et se focalisera sur la façon dont elles ont été vécues par la personne afin de comprendre comment elle a élaboré son genre et la signification affective et idéelle de son genre non binaire au cours du temps. Pour ce faire, je propose ce schéma (cf. figure 5).

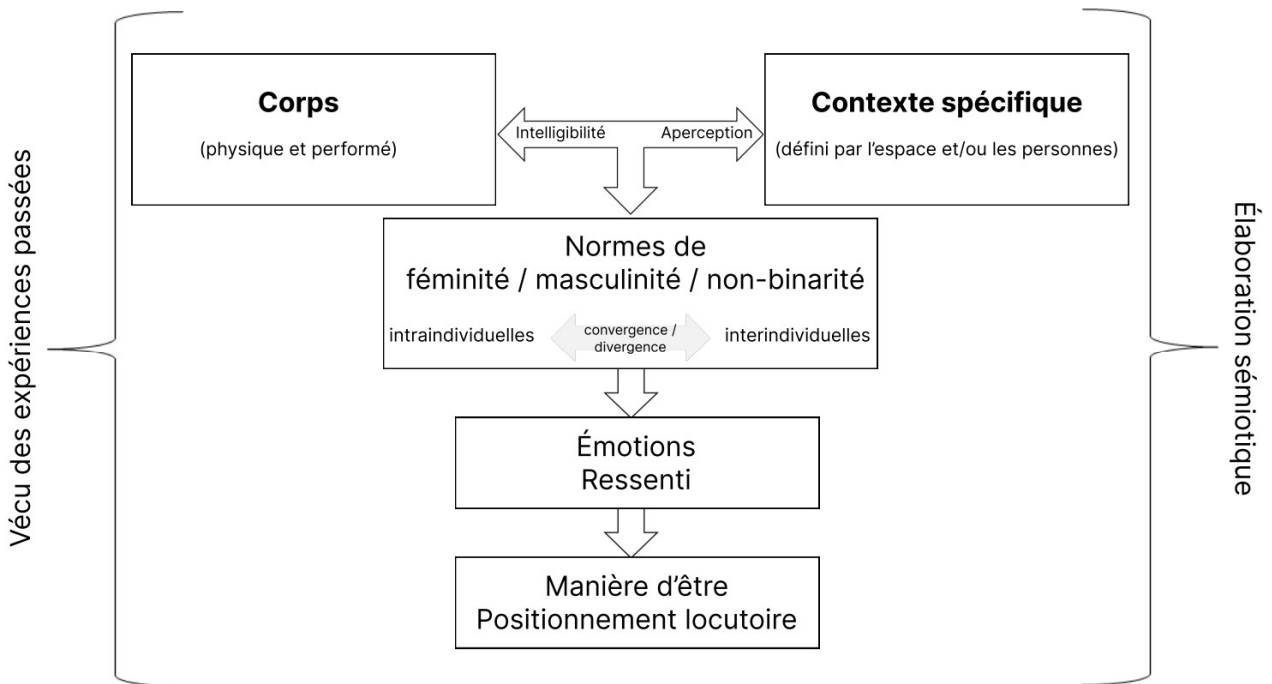


Figure 5 : *Microgenèse du genre (de ma conception)*

Ce schéma représente les différents points sur lesquels je me focalise dans mes analyses. Il considère l'émergence du genre au niveau microgénétique au travers de la personne non binaire et de son interaction avec le monde social. Ce schéma analytique permet de montrer ce que je cherche à mettre en avant dans des interactions réelles telles qu'elles sont vécues par la personne. Les personnes non binaires doivent décider (consciemment ou non), selon le contexte, comment s'exprimer et ce qu'elles décident de dévoiler selon ce qu'elles perçoivent des possibilités en tant que personne non binaire.

Maintenant, je vais détailler les différentes parties du schéma. En premier lieu, à l'extérieur gauche de l'accolade, il y a le passé de la personne qui vient colorer la situation en question. Le vécu des expériences passées de la personne vient en arrière-fond, il constitue une forme d'état psychique de la personne – une précompréhension et une appréhension du contexte spécifique dans lequel la personne se situe (voir sous-section 2.3 du chapitre 3). Ceci est également valable pour la manière dont la personne se perçoit elle-même dans cette situation.

Ainsi, nous avons une personne avec son corps tel qu'il est sur le moment et qui se situe dans un contexte spécifique (en haut à gauche sur le schéma). Ce corps est physique, l'individu vit par et dans son corps, ce qui lie l'individu au monde. C'est au travers de nos perceptions que nous sommes capables d'interagir avec l'environnement social et matériel mais c'est avec l'aperception que nous avons une conscience de notre état immédiat. C'est pour cette raison qu'est inscrit « aperception » dans la flèche qui part sur la droite en direction du contexte.

Au niveau individuel, le corps est le résultat de performances itératives telles que présentées ci-dessus. En outre, notre corps a une certaine intelligibilité sociale, il est plus ou moins lisible pour les personnes qui le perçoivent (Butler, 2012). Cette lisibilité dépendra également de la situation, c'est pour cette raison que l'« intelligibilité » (voir sous-section 2.5 ci-après pour davantage de détails) est indiquée dans la flèche qui part du contexte vers le corps de la personne.

Ensuite, il y a le contexte spécifique. Cette personne se positionne dans un contexte qui comprend un espace et/ou des personnes, selon la saillance des normes de genre de celui-ci. La personne vit dans ce contexte au travers de ces perceptions corporelles et son corps est perçu par les personnes présentes ou non au travers de son intelligibilité. En effet, les personnes n'ont pas nécessairement besoin d'être présentes pour peser sur la situation, comme le montreront, par exemple, les différentes mentions des toilettes.

Selon Valsiner (2021), la normativité est inhérente à la réalité humaine. Les normes ont, une fois de plus, une double existence individuelle et sociale. Socialement, elles prennent diverses formes concrètes, individuellement, elles prennent la forme de limites à ce qui est pensable, autorisé et souhaitable. Au niveau collectif et sociétal, elles passent notamment différentes formes de contrôle social allant de la violence physique aux pressions informelles (regards, moqueries, exclusion explicite ou implicite) en passant par des lourdeurs ou des impossibilités administratives et des agencements matériels (Berger, 1963/2014). Mais elles ont également la forme de chose précisément « normales », qui « vont de soi » et qui sont rencontrées de nombreuses fois tout au long de notre vie. Elles sont ainsi des « generalizations from the repeated encounters with such constraints and can be defined as emerging configurations or sets of relations. But norms are not simply there : they are constructed through experience » (Cabra, 2020b, p. 7). La normativité au niveau psychologique établit des liens de causalité en fonction de la matérialité rencontrée (Cabra, 2020b). En se construisant au fur et à mesure, elle impacte ce que l'on a le droit de ressentir ou non. De cette rencontre entre la personne et le contexte émergent donc des normes interindividuelles, c'est-à-dire qui proviennent de ce contexte telles qu'elles sont comprises par la personne. Ces dernières peuvent entrer en conflit ou non avec les normes déjà intériorisées par la personne. De cette congruence ou divergence entre les normes intra- et interindividuelles découle des émotions et un ressenti.

La personne va se positionner par rapport à tout ce qui a été susmentionné avec sa propre extériorisation qui est définie selon deux points : la manière d'être (postures, langage corporel) et le positionnement locutoire (se présenter comme non binaire et/ou exprimer ses pronoms d'usages ou non). Mais la personne va également réguler sa manière d'être au fur et à mesure. Ici, je distingue la « manière d'être » du « corps performé » selon ce qui a été discuté dans la sous-section 2.2 du chapitre 3.

A l'extérieur droit de l'accolade, il y a l'élaboration sémiotique, c'est-à-dire la manière dont la personne va élaborer sémiotiquement et affectivement la situation vécue après coup avec des formes de généralisations du type « je me suis senti-e bien à ce moment-là ». C'est cette généralisation qui va devenir la partie « vécu des expériences passées » dans les situations

futures. Donc, de l'ensemble du vécu de cette situation découlera après-coup une élaboration sémiotique qui viendra colorer les situations sociales suivantes.

Finalement, ces différentes parties du schéma définissent principalement des processus internes et la manière dont la personne va externaliser son genre dans la situation en question. Le schéma ne définit pas ni ne peut prédire la finalité des interactions qui sont en cours. De manière pratique, cela veut dire que je vais analyser les différentes situations qui sont évoquées par les participant-e-s et me focaliser sur les points évoqués. L'analyse de l'ensemble des situations rencontrées (l'ensemble de celles racontées, pas l'ensemble dans l'absolu) par une seule personne me donnera deux éléments : les évolutions au cours du temps et ce que la non-binarité vécue par la personne représente dans son quotidien en termes de rapport à soi et de rapport à l'extérieur. En joignant cela avec la signification sémantique donnée aux questions de la partie focussée de l'entretien, je peux obtenir une signification sémantique et pragmatique de la non-binarité telle qu'elle est vécue par la personne.

2.4 Positionnement locutoire

Comme mentionné dans la sous-section 2.1 du chapitre 3, le langage est un élément clé pour les personnes non binaires. Il est opportun de différencier les mots utilisés pour s'autodéfinir des actes locutoires, c'est-à-dire des mots qui sont prononcés oralement pour communiquer avec d'autres personnes. Les premiers serviront à mettre en mot, à rendre signifiant un ensemble d'expérience qui sont considérées comme genrées afin de se comprendre. Les mots utilisés pour soi-même ont ainsi un aspect affectif et, potentiellement, transformatif de l'expérience. Les « identités de genre », c'est-à-dire les termes spécifiques utilisés comme non binaire, aggenre, biggenre ou autre, servent à la compréhension de soi et de son expérience.

En ce qui concerne ce qui est énoncé, cela a été notamment en tant que pratique psychodiscursive par les chercheur-e-s Wetherell et Edley (1999) qui reprennent la notion de masculinité hégémonique évoquée au chapitre 1, à la sous-section 2.1. Dans leur étude, iels montrent comment certaines pratiques langagières permettent de se créer une position spécifique – en l'occurrence, au sein des masculinités – tout en étant ontoformative. L'« identification is a matter of the procedures in action through which men live/talk/do masculinity and as we have tried to demonstrate these procedures are intensely local (situationally realized) and global (dependent on broader conditions of intelligibility) » (Wetherell & Edley, 1999, p. 353). La dépendance à des conditions plus large d'intelligibilité est particulièrement saillante dans les non-binarités puisque ces dernières sont – généralement – inintelligibles.

Donc, cette manière de se définir peut changer la manière de gérer les interactions sociales au travers d'actes locutoires spécifiques. Ceux-ci peuvent être explicites en énonçant « je suis non binaire » par exemple, ou implicites en formulant le souhait d'être adressé-e par des néopronoms (« iel », « ielle », « al », etc.). Je décide de nommer « positionnement locutoire » ces différents actes locutoires concrets qui modifient le déroulement de l'interaction immédiate en « dévoilant » la non-binarité de la personne qui les énonce (qui est un acte

illocutoire et perlocutoire²³). Il est utile de s'y intéresser puisque toutes les personnes non binaires n'ont pas un positionnement locutoire qui est non binaire.

Le « positionnement » fait généralement référence, dans les analyses discursives, à « la façon dont, dans et au travers le discours, un sujet/locuteur se construit comme sujet social, construit son identité et/ou sa place, dessine d'où il parle et/ou donne à voir une image de soi » (Salazar Orvig, 2021, p. 94). Dans le cas qui m'intéresse, je ne prends que l'aspect énonciatif, c'est pourquoi je le nomme positionnement locutoire. En effet, le positionnement locutoire, que Chetcuti (2012) appelle la nomination de soi dans son étude sur les lesbiennes, va avoir un effet. Le questionnement pour les personnes non binaires ressemble à celui que Chetcuti (2012, p.118) avait énoncé pour les femmes lesbiennes : « entre dire et laisser voir, quelles sont les marges de manœuvre d'un groupe minoritaire ? ». L'analogie continue, car elle dit également que selon « le contexte dans lequel est parlé le lesbianisme, le dire ou le laisser voir dépend d'un ensemble de pratiques, de normes, de règles et de savoirs sociaux qui ont des conséquences réelles et bien concrètes sur les individus touchés » (Chetcuti, 2012, p.118). En considérant ce qui a été évoqué, les positionnements locutoires non binaires (ou volontairement binaires) sont donc des actes de langage volitifs et performatifs.

2.5 Intelligibilité sémiotique

Judith Butler (1990/2006, 1993/2011) parle déjà d'intelligibilité, mais à l'aune de ce qui a été dit sur les signes, je considère cela comme étant une intelligibilité sémiotique. Cette intelligibilité a comme point de départ le corps (Bourdieu, 1979). En effet, les signes sont ancrés dans la matérialité (Bakhtine, 1929/1977). Donc, l'intelligibilité genrée du corps est composée de différents signes qui possèdent une hiérarchie, par exemple, le fait d'avoir une poitrine est exclusivement considéré comme féminin alors que le port de boucles d'oreilles peut être accepté sur un corps considéré comme masculin même si elles restent typiquement liées à la féminité. C'est pour cette raison que le genre est un système sémiotique : les différents signes qui sont présents sur un seul et unique corps sont considérés dans leur relation entre eux. Là où les cheveux longs sont, généralement, considérés comme étant féminins, ils peuvent devenir intégralement masculins selon la façon dont ils sont coiffés mais également selon le corps dans lequel ils s'inscrivent.

2.6 Liminalité

La liminalité est un concept qui provient de l'anthropologie, plus précisément de l'étude des rituels, et il a été fortement mobilisé dans les sciences sociales. C'est Van Gennep (1909/1981) qui a introduit le terme « liminaire » pour qualifier les situations de « rites de passage ». À la base, ce concept définissait ce moment de flottement où la personne, au travers du rituel, ne possède plus son ancien statut mais n'a pas encore acquis son nouveau statut : elle se situe dans un entre-deux. Étymologiquement, il signifie « seuil », l'espace entre l'intérieur et l'extérieur. Paul Stenner (2021) a contribué à la reprise du concept dans le cadre de la

²³ Ces distinctions proviennent des sciences du langage. Dans une tradition austinienne (Austin, 1975), les actes de langage sont analysés selon trois niveaux : 1) l'acte locutoire, la prononciation du mot en tant que telle ; 2) l'acte illocutoire, l'intention de la personne et ce qui est accompli au travers de l'acte locutoire ; 3) l'acte perlocutoire, l'effet réel qu'a eu l'acte locutoire si l'acte illocutoire s'est réalisé (Oswald, 2020).

psychologie culturelle en définissant qu'une expérience liminale « involves a temporary suspension of limits that permits a transition to a new set of limits. For this reason, liminality concerns the emergence of novelty just at the moment in which 'something' is in process of becoming » (p.3).

Pour ce travail, je propose de prendre la définition de la liminalité telle que proposée par Cabra (2021c). Cabra propose de remettre au centre de ce concept l'importance des arrangements matériels et de la manière d'entrer en relation avec les autres. Chaque personne a des manières de vivre et de traverser ses expériences qui lui est propre (Cabra, 2021c ; Zittoun & Gillespie, 2015). Mais certaines expériences, qui sont liminales, font une coupure nette avec l'ordinaire, ce qui va de soi pour la personne (Cabra, 2021c). Elles remettent alors en cause la manière de vivre dans la vie de tous les jours alors même qu'elles ne constituent qu'un instant précis. Ainsi, elles sont capables d'engendrer des changements à plus long termes. La liminalité est caractérisée par la présence d'anciens éléments qui sont relativement stables et par l'apparition de nouveaux éléments qui viennent déranger cet équilibre sans pour autant avoir déjà acquis une signification propre. Il y a donc un état de dissonance qui est plus ou moins temporaire qui va mener à une restructuration des éléments et de leur signification.

Ce chapitre trace les lignes directrices – les questions et les axes de recherche – pour la suite de ce travail. Je suis deux axes principaux : un axe longitudinal qui particularise les non-binarités et un axe transversal qui joint les éléments qui se recoupent dans les non-binarités. Ainsi, je m'intéresse d'un côté aux trajectoires ontogéniques et aux significations et, de l'autre, aux situations spécifiques, au langage et au corps. Maintenant que ces questionnements ont été mis en lien avec les concepts appliqués, le chapitre suivant s'attarde sur l'approche méthodologique et analytique.

Chapitre 5. Approche méthodologique et méthodes appliquées

C'est d'une crise méthodologique de cet ordre, du besoin d'une orientation guidée dont ont pris conscience les représentants des diverses disciplines, de la nécessité – à un niveau donné de connaissance – d'articuler de façon critique des données hétérogènes, d'organiser en un système des lois disparates, d'interpréter et de vérifier les résultats, d'épurer les méthodes et les concepts de base, de poser les principes fondamentaux, en un mot d'embrasser la connaissance dans toute son étendue, – c'est de tous ces éléments que naît une science générale.

(Vygotski, 1927/2010, p. 66)

Comme cela a été exposé en amont, cette recherche ne se place pas dans une logique d'accumulation d'éléments qui iraient dans un sens unique comme le proposent les approches quantitatives ou les approches qualitatives qui utilisent l'analyse thématique de contenu (Flick, 2023). En effet, ces approches tendent à réduire la complexité en faisant abstraction du contexte et, en ce qui concerne l'analyse thématique du contenu, du reste de l'entretien. A l'inverse, l'objectif ici est d'élaborer des éléments théoriques en s'appuyant simultanément sur du matériel empirique et sur des lectures conceptuelles.

Dans ce chapitre, j'expose la démarche de ma recherche au niveau théorique – l'approche méthodologique et les méthodes utilisées – et au niveau pratique – comment les différents choix ont été effectués ainsi que le déroulement concret et appliqué des méthodes. Dans la première section, j'explique ma méthodologie et ma démarche de recherche. Les sous-sections 1.1 à 1.4 commentent mes méthodes qualitatives de leur élaboration à leur concrétisation avec le déroulement des entretiens et la présentation des personnes participantes. La deuxième section décrit mon approche analytique afin de montrer comment les données ont été abordées. La dernière section apporte des réflexions sur les enjeux éthiques et déontologiques inhérents à cette recherche.

Ainsi, je donne une vue d'ensemble sur l'élaboration du matériel empirique, sur son analyse et donc sur le type de connaissance qui peut en découler. En effet, les méthodes et l'approche analytique répondent à des questions de recherches et s'adressent à des données. Elles doivent également être congruentes avec la théorie. Cette partie constitue *de facto* l'articulation centrale de la cohérence et de la cohésion de ce travail.

1. Méthodologie abductive et itérative

En considérant la vision ontologique de l'être humain issue de la psychologie socioculturelle comme étant constamment en construction de sens et en prenant le genre comme un système sémiotique dynamique, il me paraît adéquat d'adopter une méthodologie et des méthodes souples et itératives. Ce type d'approche est effectivement prôné par la psychologie socioculturelle et sa conception des phénomènes à observer (Cabra, 2020a ; Tanggaard & Brinkmann, 2018 ; Valsiner, 2019 ; Zittoun, 2017 ; Zittoun et al., 2023).

En ce qui concerne la méthodologie, une approche abductive semble adaptée. Dans sa réflexion, Valsiner (2014, 2019) part du constat que les approches purement déductives ou inductives faillissent à la tâche de rendre compte des phénomènes sociaux. Il propose alors de prendre une approche abductive qui consiste à effectuer des aller-retours entre la théorie et les données et à alterner inductions et déductions – tout en considérant que l’induction ou la déduction ne sont jamais des absolus. L’abduction tente alors de lier de manière innovante des aspects qui ne semblaient pas liés entre eux de manière apparente ou immédiate (Zittoun, 2017). Valsiner (2014, 2019) propose également d’utiliser une démarche de recherche cyclique. Ainsi, j’ai établi un cadre conceptuel préliminaire qui a été guidé et revu au fur et à mesure de la récolte de données. Cela signifie que la séquentialité de ce travail sous sa forme écrite ne reflète aucunement le déroulement chronologique de ma recherche. Cette approche garantit une rigueur tout en laissant une liberté de réflexion nécessaire à l’émergence d’idées nouvelles sur le fonctionnement du monde social (Tanggaard & Brinkmann, 2018). Cette liberté est particulièrement utile pour un objet peu étudié et qui n’entre pas aisément dans un cadre déjà construit, ce qui me paraît être le cas pour cette recherche (voir chapitres 1 et 2). En me basant sur le schéma de Valsiner (2014, p. 11), ma démarche de recherche peut être représentée comme sur la figure 6.

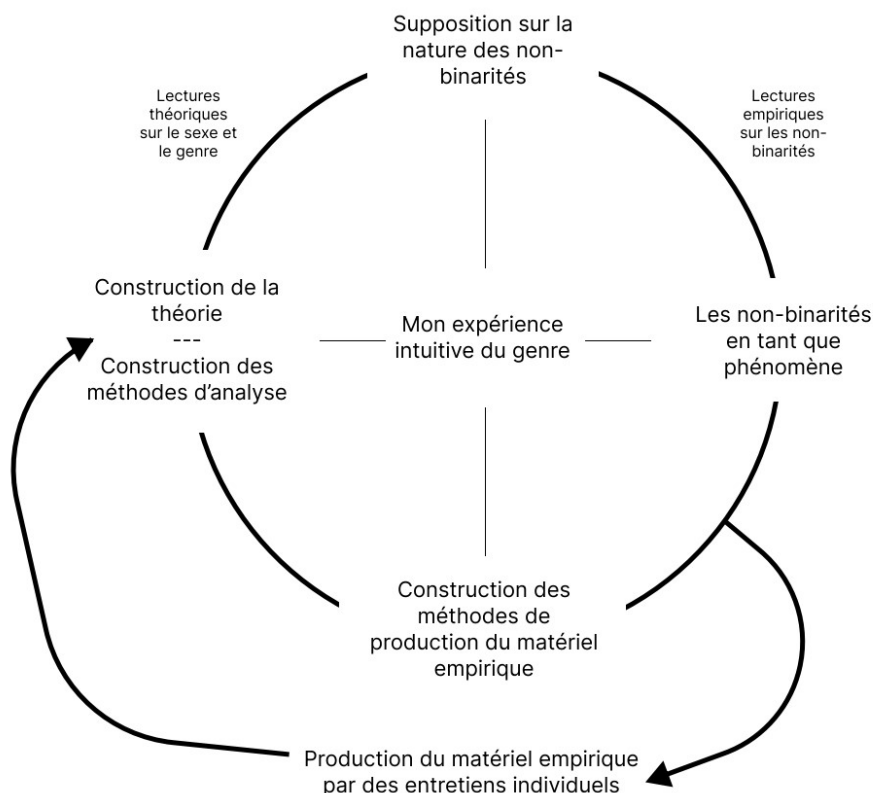


Figure 6 : Démarche de recherche cyclique (de ma conception, largement inspiré par Valsiner [2014, p. 11])

Puisque cette version rédigée de ma recherche ne reflète pas la chronologie effective, voici comment se sont déroulées les différentes phases. Les lectures théoriques ont commencé il y a trois ans (en 2020) lors de différents cours (notamment *Introduction aux études genre*) et les

lectures concernant les non-binarités se sont étalées tout au long de ma recherche (de février 2022 à août 2023). Dans le cadre du cours de l'Institut de Psychologie et Éducation *Studio*, j'ai dû rendre une esquisse du sujet de mémoire (juin 2022), un projet de quelques pages (février 2023) et les présenter oralement (mai 2023). J'ai également effectué le cours *Séminaire MAPS transversal : L'interdisciplinarité en acte* qui m'a permis de travailler sur le sujet de mon mémoire au travers du concept de pattern psychologique (de septembre 2022 à mai 2023). Ces différents cours, présentations et dossiers m'ont permis d'obtenir des retours sur l'avancement et sur la cohérence de mon travail. La grille d'entretien a été effectuée en août 2022 et a ensuite été discutée et validée par la directrice de ce travail. Au niveau pratique, les entretiens se sont déroulés entre septembre 2022 et fin février 2023 (voir le tableau 3 pour les dates exactes). Le premier entretien a été fait bien avant les suivants, il m'a permis de réviser ma grille d'entretien, la pertinence des questions posées et de nourrir empiriquement ma problématique. Finalement, la phase d'analyse en parallèle avec l'écriture du travail a duré de mars à août 2023.

1.1 Méthodes qualitatives et élaboration du matériel empirique

Afin de répondre à mes questions de recherche, je m'appuie sur des méthodes qualitatives. Les méthodes qualitatives se placent en opposition aux méthodes quantitatives et se distinguent notamment par la nature des données qu'elles produisent, par la manière dont elles sont analysées (même si des analyses quantitatives de données qualitatives existent et inversement) et par le type de connaissance qui peut en ressortir (pour une revue, voir Santiago Delefosse & del Rio Carral, 2017a). En effet, elles « participent d'une forme spécifique de recueil de "données" (à travers la parole, les images, l'observations, etc.), mais ces dernières ont la particularité d'être liées à la conscience qui les produit » (Santiago Delefosse & del Rio Carral, 2017b, p. 2). Elles sont considérées, en psychologie socioculturelle, comme un matériel empirique valable pour une étude de cas dialogique (voir chapitre 3, sous-section 1.1) et sont également prônées par les études féministes actuelles (Mies, 2019) avec une demande de réflexivité sur la position du/de la chercheur-e (Connell, 2019a, 2019b ; Viveros Vigoya, 2019). Pour Mies (2019), « l'objet de la recherche n'est pas quelque chose de statique et d'homogène mais une entité historique, dynamique et contradictoire » (p. 139). Cette conception de l'objet d'étude tirée des études féministes est congruente avec celle du dialogisme et de la psychologie socioculturelle. Les méthodes qualitatives y sont adéquates puisqu'elles permettent d'observer des processus et non pas des réalités statiques (Charmaz & Thornberg, 2021 ; Flick, 2023). La tentative du travail n'est pas de décrire une réalité exacte, objective (Aveling et al., 2015), mais de « déployer la richesse dialogique des situations » (Zittoun, 2021a, p. 55). D'une manière générale, les postulats qui fondent les méthodes qualitatives ont été parfaitement décrits par ces chercheuses :

la primauté de la psychologie concrète ; la prise en compte du langage en tant que médiateur de l'expérience humaine ; l'analyse phénoménologique de l'expérience vécue modélisée dans un cadre systémique ; le refus de réduire l'espace psychosocial humain à un sujet solipsiste coupé de son histoire et de son contexte, ainsi que l'analyse de la place du chercheur dans le travail de recherche. (Santiago Delefosse & del Rio Carral, 2017b, p. 2)

L'utilisation des entretiens comme matériel empirique de base est fréquente en sciences sociales. L'entretien permet d'ouvrir un espace de dialogue mais il ne doit pas être considéré

comme un reflet immédiat de l'expérience et des réflexions de la personne interrogée (Brinkmann, 2014). La situation d'entretien est asymétrique à plusieurs niveaux (Kvale & Brinkmann, 2009). Premièrement, le dialogue est unilatéral, dans le sens où c'est la personne interrogée qui parle même s'il y a une relation de pouvoir puisque le·a chercheur·e établit le cadre et pose les questions. Étant donné qu'une personne « dirige » et une autre « répond », les partenaires ne sont pas égaux·les. Les conséquences de ces différents points et la manière dont j'y réponds se trouvent dans la sous-section 2.2 ci-après.

1.2 Recrutement

En ce qui concerne la recherche des personnes participantes, j'ai utilisé en premier lieu la méthode de proche en proche qui consiste simplement à demander à des personnes si elles connaissent de potentiel·le·s participant·e·s (Blanchet & Gotman, 2015). Grâce à cela, j'ai pu interroger une personne qui a ensuite relayé une demande de participation écrite (sous forme de lettre numérique) dans des groupes de personnes non binaires par le biais de *Whatsapp*TM.

Au niveau du nombre de personnes, je souhaitais initialement utiliser un échantillonnage théorique qui s'arrête à saturation, c'est-à-dire au moment où il me semble personnellement que les entretiens n'amènent plus suffisamment de substance théorique à mon étude pour les justifier (Charmaz & Belgrave, 2012 ; Louvel & Bozonnet, 2011). Je pensais donc suspendre la récolte de données lorsque celles-ci devenaient redondantes et n'apportaient plus de modification dans l'analyse et la théorie. Dans la réalité, j'ai été davantage contraint par le temps et les neuf entretiens dont je dispose sont extrêmement variés et ne semblent pas réellement atteindre une saturation de l'apport théorique, ce qui est régulièrement le cas dans les recherches (Louvel & Bozonnet, 2011). Le plus important est donc plutôt la diversité des personnes interrogées que le nombre d'entretiens effectués (Louvel & Bozonnet, 2011). Cependant, les considérations évoquées *supra* concernant les études de cas uniques dialogiques me poussent à ne pas considérer l'échantillonnage de la même manière (ces apports sont parvenus à ma connaissance après ma récolte de données ; voir chapitre 3, sous-section 1.1). L'idée n'est pas d'accumuler des données afin de les corroborer dans une logique quantitative ou de les saturer dans une logique de la théorie ancrée, mais de les situer dans leur contexte et les considérer dans leur complexité (Cabra et al., sous presse ; Marková et al., 2020 ; Marková & Novaes, 2020 ; Zittoun et al., 2023).

1.3 Entretiens

Concrètement, j'ai mené des entretiens mixtes – c'est-à-dire qui combinent plusieurs types d'entretien en un seul – en face-à-face. Ces derniers se sont déroulés dans un lieu trouvé en accord avec la personne afin qu'elle se sente le plus à l'aise possible. Le matériel était réduit au strict minimum (une feuille de note A5 afin de me souvenir des points clés et un dictaphone afin d'enregistrer l'entretien). Ils ont duré entre une et deux heures.

Les entretiens étaient structurés en trois parties distinctes. Dans la première partie de l'entretien, je demandais à la personne de me décrire un objet qu'elle a amené. En effet, j'ai suggéré, en amont, d'apporter, s'il était transportable, un objet quel qu'il soit qui symbolise un aspect de la non-binarité pour cette personne (un objet à choix : un livre, un texte, une photo,

un film ou autre). Se centrer sur un objet permet deux choses : faciliter l'entrée dans la discussion pour la personne interrogée en parlant immédiatement de quelque chose qu'elle connaît bien et exemplifier le rôle de la matérialité dans le quotidien ainsi que les ressources mobilisables en termes d'imagination. Ce type de dispositif m'a été inspiré notamment par Zittoun et collègues (2021) qui demandent à des personnes en maison de retraite médicalisée de décrire leur chambre et les objets qui sont significatifs pour elles.

La deuxième partie était focussée et se centrait sur l'autodéfinition de la personne, notamment en ce qui concerne le genre et comment celle-ci envisage la notion de genre. Cela permet de comprendre la signification personnelle du terme « non binaire » et de ce que recouvre le genre. Je posais notamment les questions suivantes : « Comment vous positionnez-vous au niveau de votre genre (identité de genre, expression de genre) et/ou de votre sexe ? » et « Qu'est-ce qui est important pour vous en lien avec votre identité de genre ? ». Le but était d'avoir un premier aperçu des usages langagiers de la personne et de son autocatégorisation. La dernière question de cette partie m'a posé quelques soucis sur le moment : elle demandait de définir (selon la personne) le concept de genre. Selon moi, cette question trouvait sa pertinence dans le fait qu'elle pouvait m'ouvrir la compréhension générale de la personne sur ces questions.

La dernière partie s'inspire des entretiens narratifs (ainsi que de l'héritage brunérien sur la mise en récit du Moi ; voir Bruner, 2010) et propose à la personne de raconter son vécu en mettant en avant les points qui lui semblent pertinents. La partie autobiographique sert à ce que la personne puisse sortir les éléments qui lui semblent essentiels. Je posais ainsi une seule question, volontairement longue dans sa formulation afin d'être clair et de laisser à la personne un temps de réflexion. La question était formulée de cette manière :

Racontez-moi votre vie et ce qui a changé ou pas – en général, ou par rapport à comment vous vous identifiez – en lien avec le genre. Vous pouvez mentionner le niveau de détail que vous souhaitez, inclure ou non la famille et les ami-e-s, l'entourage social (collègues, professeur-e-s). L'essentiel est que vous puissiez me dire les moments qui ont été les plus significatifs et votre état émotionnel et mental à ce moment-là. Tout ce qui vous semble pertinent l'est. Je vous laisse du temps pour réfléchir tranquillement.

En faisant cela, ce sont effectivement les souvenirs qui sont utiles à la compréhension actuelle de soi qui ressortent. La mémoire, d'après la tradition wundtienne, ne contient pas des souvenirs fixes et immuables. Ainsi, le récit autobiographique reflète la manière dont les expériences passées de la personne colorent son vécu actuel. De surcroît, le retour sur l'expérience impacte le vécu immédiat de l'expérience (voir chapitre 3).

A la fin de l'entretien, je remercie et je rappelle à la personne qu'elle peut me recontacter si elle le souhaite pour deux raisons : ajouter une information qui lui semble pertinente ou demander une modification sur un point évoqué soit pour l'anonymiser soit pour le supprimer. De plus, j'ai fait un retour individuel à chaque personne qui a participé afin que celle-ci puisse encore vérifier, me donner son avis et complexifier ce qui a été dit. Les retours concernaient uniquement ce qui est énoncé dans mon travail sur la personne spécifique et pas sur les autres personnes participantes.

1.4 Personnes participantes

Avant d'entamer l'analyse du matériel empirique à proprement parler, je présente les différentes personnes qui ont accepté de participer à cette recherche. Dans le tableau ci-dessous, vous trouverez les prénoms anonymisés (qui seront donc utilisés dans l'analyse), les pronoms d'usages préférentiels, le genre tel que défini par la personne, l'âge (approximatif pour des raisons d'anonymat), l'assignation à la naissance et la date de l'entretien. L'assignation à la naissance est précisée non pas pour en déduire un lien de causalité, mais pour comprendre comment la personne a été perçue – et s'est perçue – durant une partie non négligeable de sa vie. L'assignation à la naissance, qui continue en réalité dans la vie quotidienne, n'est alors pas un facteur explicatif mais une caractéristique qui a un impact sur la vie sociale et intime de la personne – il est donc nécessaire de la prendre en considération. Les présentations des personnes ne sont pas uniformes en termes de contenu, cela est dû à des complications éthiques qui concernent le respect de l'anonymat (voir section 3 ci-après pour plus de précisions).

Prénom anonymisé	Pronoms d'usage	Genre	Âge	Assignation à la naissance	Date d'entretien
Alex	Iel/ellui	Non binaire	~30	F	19.09.2022
Billie	Al/al	Agenre ; non binaire	~20	F	31.01.2023
Ashley	Elle/elle	Transféminine ; non binaire ; troisième genre	~45	H	01.02.2023
Ben	Il/lui	Trans' non binaire	~45	F	03.02.2023
Camille	Elle/elle	Transféminine ; non binaire	~20	H	03.02.2023
Aba	Iel/ellui	Agenre ; non binaire	~25	F	07.02.2023
Lin	Il/lui	Homme trans' non binaire ; agendre, genre fluide	~25	F	10.02.2023
Kévin	Il/lui (iel à l'écrit)	Transmasculin ; non binaire	~40	F	23.02.2023
Loé	Iel/ellui (il/lui)	Non binaire	~35	F	24.02.2023

Tableau 2 : Les personnes participantes (de ma conception)

Alex (pronoms d'usages « iel/ellui », accords mixtes) est une personne non binaire qui débute sa trentaine. Iel travaille dans le monde artistique. Iel exprime son genre d'une manière qu'iel définit comme neutre en restreignant principalement les éléments communément considérés comme féminins (en l'occurrence : boucles d'oreilles, maquillage, robes). Iel estime qu'iel a de

la chance d'avoir un corps assez androgyne. Iel considère les différentes situations et effectue des choix dans son expression de genre et comment iel se présente en évaluant l'énergie qui est demandée pour être compris-e en tant que personne non binaire et le potentiel d'acceptation des personnes présentes.

Billie (pronoms d'usages « al/al », accords au masculin) est une jeune personne agendre et non binaire qui est en étude tout en travaillant à côté. Sa non-binarité résulte en un positionnement locutoire fort : al demande régulièrement aux institutions de le-a considérer en tant que personne non binaire et fait des *outings* officiels. Al lie sa non-binarité avec une neurodiversité autodiagnostiquée.

Ashley (pronoms d'usages « elle/elle », accords au féminin) est une personne transféminine d'environ 40 ans. Elle est afro-descendante et a grandi aux États-Unis. La majeure partie de sa vie a été vécue en tant qu'homme gay. Elle lie notamment sa non-binarité avec sa spiritualité et des divinités androgynes. Son hormonothérapie est vécue comme une complétion, elle dit par exemple qu'elle a toujours senti que quelques choses se passaient au niveau de sa poitrine et que l'hormonothérapie n'a fait que parachever son corps.

Ben (pronoms d'usages « il/lui », accords masculins) est une personne trans' non binaire qui est au milieu de la quarantaine. Il lie sa non-binarité à sa spiritualité : il considère que notre esprit est de toute manière au-delà de la binarité. Il a transitionné, selon ses propres termes, assez tardivement notamment parce qu'il ne se retrouvait pas nécessairement dans les parcours trans' tels qu'ils sont médiatisés. Au niveau de l'apparence, il essaie plutôt d'être neutre ou un peu masculin, ce qui se traduit surtout, dans son cas, par le fait d'éviter de mettre des éléments considérés comme étant féminins.

Camille (pronoms d'usage « elle/elle » et accords au féminin en alternance avec ou sans « x ») est une personne transféminine non binaire qui a la vingtaine. Elle a commencé par se dire non binaire avant de progressivement se diriger vers une apparence qu'elle qualifie de féminine. Sa non-binarité est principalement vécue comme un rejet de la masculinité. Elle est une personne transféminine, c'est-à-dire qu'elle est très proche de la féminité sans pour autant se définir comme une femme.

Aba (pronoms d'usages « iel/ellui », accords au masculin) est une personne non binaire agendre d'environ 25 ans. Iel a été assigné femme à la naissance et est africain (originaire d'Afrique de l'Ouest, pas plus de précision pour des questions d'anonymat) où iel a grandi jusqu'à ces quinze ans avant de partir en France. Iel est étudiant en lettres. Iel s'est posé beaucoup de questions pour savoir s'iel était un homme trans'. Actuellement, iel se définit comme une personne non binaire, essaie de présenter corporellement de manière masculine en gardant volontairement un visage féminin. Cette « volonté » est davantage subie que choisie, car Aba a très peur de devoir justifier son identité et préfère ainsi ne pas paraître publiquement en tant que personne trans'.

Lin (pronoms d'usages « il/lui », accords au masculin) est un homme trans' non binaire d'environ 25 ans. Il a été assigné femme à la naissance et a vécu comme tel avant de commencer à se questionner vers ses 20 ans. Il a les cheveux courts et une barbe. Il porte des

boucles d'oreilles clous discrètes en argent. Il se définit publiquement comme homme trans' par simplification en termes d'interactions sociales mais se définit comme non binaire au niveau personnel et envers son cercle de proches. Pour être plus précis, il oscille entre agenre (ne ressent pas de genre) et genre fluide (un genre qui change au cours du temps, il se sent parfois plus homme masculin et parfois se sent davantage féminin, il ne se sent jamais femme).

Kévin (pronoms d'usages « il/lui » à l'oral, « iel/ellui » à l'écrit, accords au masculin) est transmasculin non binaire et a la quarantaine. Iel dit s'être toujours senti en décalage par rapport aux autres et iel lie notamment sa neurodiversité (haut-potentiel) et sa non-binarité. Actuellement, iel préfère arborer une apparence masculine mais espère prochainement pouvoir mêler des éléments culturellement considérés comme masculins et comme féminins en même temps.

Loé (pronoms d'usages « iel/ellui », accords mixtes avec un « x ») est une personne trans' non binaire. Iel lie sa difficulté à vivre dans son corps, son anorexie et sa non-binarité. C'est-à-dire qu'iel a eu un rapport à son corps conflictuel. Iel explique également que le passage de se vivre en tant que femme hétérosexuelle à lesbienne (puis bisexuelle) a été significatif. Iel est encore en phase exploratoire, notamment au niveau des pronoms, car iel préfère « iel », mais iel entend trop « elle » dans ce néo-pronom.

2. Approche analytique, production et traitement du matériel empirique

Une fois que mes différents entretiens ont été effectués, la production des données devait encore continuer au travers des transcriptions. En effet, la transcription n'est pas un simple outil neutre qui fait passer des données orales à des données écrites, c'est également une méthode qui enlève certains détails et qui contribue matériellement à créer les données (Py & Grossen, 1997). Et, puisque je les ai effectuées moi-même, les transcriptions peuvent déjà être considérées comme une sorte de préanalyse.

En considérant que l'ensemble de l'analyse est informé par le travail conceptuel, c'est-à-dire les lectures et les réflexions sur la nature du phénomène, l'approche analytique à proprement parler avec les trois premiers entretiens peut être découpée comme dans le tableau ci-après.

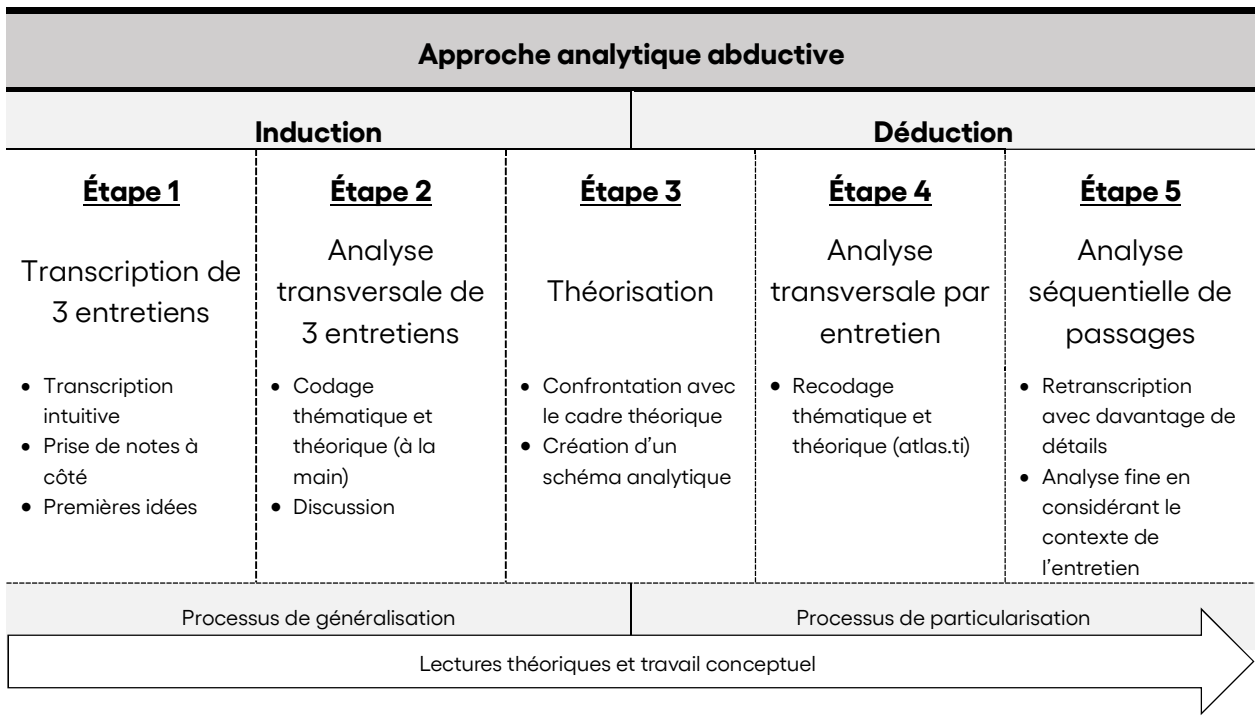


Tableau 3 : Démarche d'analyse (de ma conception)

Les deux premières étapes de mon approche ont principalement été inductives, c'est-à-dire que j'ai essayé de faire émerger la théorie directement au travers de mon matériel empirique. J'ai débuté avec une transcription simple (sans normes spécifiques) des trois entretiens en prenant des notes à côté. Ces transcriptions sont intuitives puisqu'il ne s'agit pas de faire une analyse conversationnelle de la forme de ce qui est énoncé mais bien de se centrer sur le contenu. Bien que, dans mes transcriptions, j'ai inclus mes énoncés – en tant que chercheur – de type régulateur qui encouragent la personne à continuer tels que « mhm » ou « oui » qui sont prononcés à intervalles réguliers lors des entretiens, je les omis volontairement dans les extraits de l'analyse ci-après afin d'optimiser le confort à la lecture.

La deuxième étape a été un codage transversal aux trois entretiens de deux types différents : des codages théoriques (Charmaz & Belgrave, 2012 ; Charmaz & Thornberg, 2021)²⁴ et des codages thématiques (Flick, 2023). Les codes théoriques servent à alimenter la compréhension des processus, ils ont donc pour objectif d'aider la conceptualisation. Ces codes m'ont permis de mettre en avant la nature dynamique du genre. Par exemple, j'ai nommé certains codes « penser son genre », « ressentir son genre », « se percevoir comme masculin, féminin ou non binaire », « vivre son genre » ou « se sentir en décalage ». Ces codes ont fondé les prémices du schéma de la figure 5 (*Microgenèse du genre*) de la sous-section 2.3 du chapitre 4. C'est également ce codage qui a éclairé les points clés des différentes trajectoires – en étant confronté à des lectures théoriques – et qui ont donc donné lieu aux codes « point de

²⁴ J'ai également effectué une analyse détaillée avec un codage théorique – en me basant sur la théorie ancrée – de l'entretien de Lin dans le cadre du cours de *Méthodes qualitatives en sciences sociales* dispensé par Dre Camille Alberti, Dre Faten Khazaei et Prof. Janine Dahinden (travail rendu en juillet 2023).

bifurcation », « événement significatif » et « rupture ». Ces codes-ci ont été féconds pour la conceptualisation des trajectoires ontogéniques.

Ensuite, les codages thématiques ont servi à pointer les récurrences entre les différentes personnes non binaires dans leur manière de négocier leur propre non-binarité ou dans leur relation au monde. Ces codes se focalisent sur le thème qui est énoncé par la personne, il y a donc de nombreux codes qui définissent des moments spécifique (qui ensuite sont répartis dans un des éléments ontogéniques ci-dessus) ou des lieux. Les différents lieux et les différentes situations ont été recodées dans un code plus large : « contexte ». L'aspiration de ces codes est de dévoiler les éléments récurrents non pas des personnes non binaires elles-mêmes mais dans leur relation au monde et dans leur compréhension de leurs non-binarités. La troisième étape a été de confronter les processus émergeant du matériel empirique avec le cadre théorique qui était pressenti (il n'était pas fixe à ce moment-là et n'a été fixé définitivement qu'à la fin des analyses). De cela a découlé le schéma présent au chapitre 4 à la sous-section 2.3.

La seconde partie de mon approche était à penchant déductif, j'ai alors repris mon matériel empirique afin de l'éclairer avec la théorie elle-même issue de la confrontation entre l'induction et la revue théorique préétablie. J'ai donc à nouveau codé les trois entretiens, cette fois-ci à l'aide du logiciel atlas.ti™. Cette quatrième étape a permis la création des trajectoires ontogéniques des personnes participantes. Bien que l'analyse soit transversale, la séquentialité est respectée et les passages qui entrent en conflit avec d'autre passage du même entretien ont été analysés ensemble.

La dernière étape a été une analyse séquentielle de passages précis avec une retranscription plus fine. Ces différentes étapes ont été répétées pour les trois entretiens suivant afin d'obtenir une démarche itérative. L'étape 3 a directement été la confrontation avec le schéma créé auparavant. Par manque de temps, les trois derniers entretiens ont simplement fait l'objet de codages mais ne sont pas passés par la cinquième étape.

En revanche, tout au long du processus analytique, aucune partie d'entretiens n'a été omise ou volontairement mise de côté. Tous les éléments potentiellement conflictuels avec le schéma ou avec mon positionnement théorique ont été pris en compte. Mon approche analytique étant établie, je vais m'intéresser aux différents enjeux éthiques qui traversent ma recherche.

3. Éthique et déontologie

La psychologie socioculturelle, avec l'idée de la microgenèse, le dialogisme et les études féministes prônent une certaine réflexivité du/de la chercheur-e car iel coconstruit l'entretien et ce qui s'y passe (Grossen, 2018). C'est-à-dire que la discussion en direct crée quelque chose de nouveau. Cette conception demande aux chercheur-e-s d'entrer dans un engagement éthique envers la personne interrogée afin de la respecter elle ainsi que sa perception du monde (Cornish, 2020 ; Marková, 2016 ; Marková et al., 2020). La responsabilité éthique envers les personnes est essentielle, elle est irrécusable et incessible (Levinas, 1991). Au vu de la population ciblée, cette dernière est déjà constamment sollicitée par son entourage et par la

société pour expliquer, justifier, prouver sa non-binarité. Il est donc nécessaire, pour que les personnes se sentent en confiance, que j'exprime une volonté de libre-expression et d'analyse qui ne sera ni un jugement moral ni une approche pathologisante. En revanche, même si le sujet des non-binarités peut être controversé au niveau sociétal, j'estime que cette population n'est pas spécifiquement délicate à aborder avec une approche compréhensive.

En ce qui concerne les personnes interrogées, leur anonymat a été préservé au mieux. Notamment, les prénoms ont été changés et les signes trop distinctifs ont été omis ou légèrement modifiés afin de ne pas modifier le sens. Aucun lieu spécifique n'est mentionné. Cette anonymisation a été mise en place en trois phases : j'ai annoncé aux personnes qu'elles pouvaient immédiatement m'informer si elles avaient énoncé quelque chose qui était trop reconnaissable (1) ; l'anonymat a été effectué dès la retranscription (2) ; j'ai fait un retour sur ce qui allait être dit à chaque participant·e de manière individuelle (3). Ce dernier point est venu à l'aune des réflexions apportées par Kloetzer (2023) sur l'éthique induite par le dialogisme ainsi qu'en prenant en considération les éthiques féministes. En discutant une seconde fois avec les personnes participantes et en leur demandant leur avis, je les inclus davantage dans la recherche et je minimise également les risques de mauvaise compréhension ou de surinterprétation.

Dans ma réflexion éthique s'inscrit l'impact que peut avoir ce travail de recherche sur la communauté considérée au niveau du groupe lui-même ou de la compréhension de ce groupe par le reste de la population. En restituant les préanalyses aux personnes concernées, je prends en considération le fait que ce que j'écris n'est pas nécessairement ce qui voulait être exprimé par celles-ci. Malgré tout, un risque majeur de la recherche en sciences sociales est la production et la réification des groupes (Gillespie et al., 2012 ; Müller, 2015). En l'occurrence, ma population de recherche est autodéfinie, ce qui contourne ce problème en termes de production mais pas en termes d'homogénéisation. En effet, cela permet de ne pas catégoriser extérieurement les personnes, ce sont elles qui s'auto-définissent de cette manière. Les catégories sociales sont toujours perspectives et performatives (Dahinden et al., 2021 ; Gillespie et al., 2012). En ce qui concerne l'homogénéisation, l'ensemble de mon travail tente d'y prêter attention en distinguant les régularités et les singularités.

En amont, lors de la recherche de personnes participantes, j'ai introduit la demande comme suit afin de laisser un sens individuel au terme « non binaire » :

Aux personnes non binaires intéressé·x-es,

Dans le cadre de mes études, j'effectue un travail sur le vécu et les expériences des personnes non binaires, en incluant toutes les formes de non-binarité : en dehors de la binarité féminin/masculin-femme/homme ou à l'intérieur mais sous des formes différentes. Je m'intéresse particulièrement aux ressentis, aux émotions et à la façon dont les personnes s'identifient au cours du temps. Ma recherche tente notamment de pallier un manque dans la littérature académique. Cette littérature laisse peu de place aux personnes non binaires et, lorsqu'elle en parle, elle a tendance à considérer principalement les aspects négatifs liés à la santé ou aux violences. Je m'intéresse à ce que vous avez à dire sur votre non-binarité et sur votre rapport au monde et à vous-même. Je n'ai pas d'attente spécifique par rapport à cet entretien, à l'inverse, je souhaite prendre votre point de vue comme base de réflexion. Ainsi, lors de cette discussion, il n'y a ni préjugé ni jugement sur ce qui est dit.

J'ai besoin de votre aide pour cette recherche. La discussion peut avoir lieu dans un endroit à convenir avec vous dans les limites de mes possibilités. [...] (issu de mes documents)

En faisant cela, je n'impose pas de significations *a priori* sur les non-binarités. A l'inverse, je laisse dans l'entretien l'espace nécessaire pour essayer de capter la signification individuelle du terme « non binaire » et ses conséquences dans la vie de la personne en question. Ces différentes considérations permettent notamment de ne pas homogénéiser et essentialiser une certaine catégorie sociale. En revanche, comme déjà mentionné, les personnes trans' et non binaires ont régulièrement été – et sont encore – pathologisées dans la littérature (Espineira & Thomas, 2019). Ceci fait qu'une attention particulière doit être apportée par moi-même en tant que chercheur cisgenre. Je propose d'approfondir un peu ce thème.

3.1 Réflexions sur le sujet de la recherche

Il me semble opportun de faire une brève partie auto-ethnographique pour exposer ma position personnelle par rapport à ce sujet afin de montrer le rôle que peut avoir mon vécu personnel. En effet, depuis quelques années en recherches qualitatives, une certaine réflexivité est demandée (Flick, 2023). Par exemple, le fait que je sois cisgenre et que je ne sois pas mégenré dans mon quotidien doit être considéré (Robinson, 2022). Brandon Andrew Robinson (2022), un-e chercheur-e non binaire, écrit :

That is, a lifetime of embodying gender expansiveness, being queer and non-binary, and regularly experiencing misgendering acts shape how I see and experience the world, and hence, these gendered experiences and misgendering processes shape the questions I ask, the research I conduct, the data I can gather, how I understand my research and data, and the knowledge I produce. (p.426)

Je suis donc un homme cisgenre dont les pronoms d'usage sont « il » et « lui ». Comme susmentionné, l'expérience subjective du/de la chercheur-e avec le phénomène en question est à prendre en compte. Mon rapport à ce qui pourrait être considéré comme mon identité d'homme s'est fortement modifié avec les années sans remettre en cause mon assignation. Ce rapport s'est également appuyé sur mes diverses lectures féministes – qu'elles soient théoriques, militantes ou récréatives. Ce rapport s'est modifié petit à petit. Alors qu'il m'était impossible, à la fin de ma dizaine, d'arborer un quelconque signe qui pouvait être considéré culturellement comme féminin, c'est aujourd'hui un lien plus détendu que j'entretiens avec « ma masculinité » en portant régulièrement du rose, des boucles d'oreilles, des cheveux plus longs, mais également des attitudes différentes avec une plus forte empathie. Ainsi, c'est à la fois ma manière de me concevoir en tant qu'homme et ma manière de l'extérioriser qui se sont transformées au cours du temps en se réglant au fur et à mesure des retours de l'extérieur que je ressentais. Ce sont bel et bien ces changements – qui n'étaient effectivement pas ressentis comme une identité intrinsèque mais comme un mode d'entrée en relation avec soi et le monde – qui m'ont offert une sensibilité particulière au sujet de ce mémoire.

L'alignement entre mon assignation à la naissance et la manière dont les personnes me genrent me donne un certain nombre de privilèges, notamment celui de ne pas m'inquiéter de mon *passing* ni de ressentir une dysphorie selon le contexte. Cette situation fait que je ne peux qu'essayer de comprendre ce que vivent les personnes non binaires dans leur singularité. En effet, mon corps ou ma manière de présenter ne risquent pas de me trahir. Il s'agit alors de reconnaître sa partialité et de donner de l'espace pour que la personne décrive la catégorie et comment elle se positionne. Afin d'avoir un avis issu d'une personne non binaire sur les questions posées lors des entretiens, j'ai sollicité la première personne participante (Alex) avec

qui j'ai discuté à la fin de l'entretien sur ce qui avait été dit. Cette discussion m'a permis d'effectuer quelques modifications pertinentes dans mes questions. Je remercie également Loé qui a pris le temps de me faire un retour détaillé.

Mon identité cisgenre n'a pas été systématiquement évoquée dès le départ de l'entretien (je donnais simplement mes pronoms d'usage) mais a tout de même été discutée dans chacun des entretiens sans exception. Le fait de se positionner en tant que personne cisgenre était important, car les personnes trans' et non binaires sont encore largement marginalisées. J'ai également tenu à ce que la personne me donne ses pronoms d'usages et ses accords d'adjectifs à l'écrit afin que je puisse la genrer correctement dans mon travail.

Pourquoi étudier les personnes non binaires spécifiquement ? Si j'ai déjà répondu partiellement au point 1 du chapitre 4, je vais y revenir elliptiquement. Le genre et les identités de genre sont un sujet extrêmement mobilisateur et les non-binariétés figurent comme un point de crispation aussi bien au niveau sociétal que théorique. En effet, selon la conception utilisée du sexe et du genre, les non-binariétés sont tout simplement inconcevables en tant que telles et sont traitées comme une « dérive » ou un sujet marginal qui ne mérite pas d'attention. Dans les cas les plus extrêmes, les non-binariétés sont même considérées comme moralement dangereuses pour l'ensemble de la société. Si j'ai choisi ce sujet, c'est précisément parce qu'elles mobilisent les différentes tensions et représentent un mode d'identification récent.

3.2 Réflexions sur le déroulement des entretiens

Je vais maintenant faire quelques réflexions sur la manière dont j'ai conçu les entretiens en amont et la manière dont ils se sont effectivement déroulés. Comme susmentionné, les situations d'entretiens sont institutionnalisées et ne sont pas des interactions ordinaires. Elles donnent lieu à certaines attentes et appréhension de la part des personnes qui y participent. Ainsi, il y a une tension qui apparaît entre le cadre institutionnel qui asymétrise en ma faveur et mon cadre théorique qui conçoit l'asymétrie en faveur de la personne qui participe. Il devient alors nécessaire de réduire au maximum les barrières répressives. Cette tentative de réduction en négociant le cadre de l'interaction a pris les différents aspects suivants. En premier lieu, j'ai demandé à la personne si elle avait déjà participé à un entretien et, si oui, comment cela s'était passé. Ensuite, je réitérais l'objectif de ma recherche en insistant sur le fait que la personne est détentrice de son savoir sur son expérience subjective. De plus, je rappelais que je n'avais pas d'attente particulière par rapport à ses réponses afin d'éviter d'entrer dans une interaction de type scolaire dans laquelle la personne craint de « faire faux » dans ses réponses. Je dis à la personne qu'elle est libre de répondre ou non, qu'elle a le droit de me poser des questions et qu'elle dispose du temps qu'elle souhaite. J'ai donc essayé d'explicitement la distribution épistémique souhaitée à la personne. Ces différents points sont abordés pour laisser à la personne la possibilité d'entrer dans une mise en récit de soi.

Durant les entretiens, l'empathie et la neutralité sont de mise. Comme le dit Bréchon (2011, p. 21) : « je n'ai pas à juger si vous avez raison ou pas, ce qui est important, c'est de comprendre votre positionnement, votre manière d'être, votre identité ». Si la neutralité demande de ne pas porter de jugement moral, l'empathie permet d'essayer de comprendre d'une manière

sincère ce que la personne vit. Cependant, il serait naïf de penser que cela me rend réellement neutre aux yeux de la personne interrogée. Dans la réalité, j'ai cassé une ou deux fois ce contrat tacite en parlant de moi-même et de mon avis sur le sujet, tout en restant bienveillant. D'une manière générale²⁵, j'ai surtout essayé d'acquiescer sans donner mon avis, mais il m'est arrivé de raconter une anecdote personnelle, aussi pour que la personne se sente plus à l'aise. Je gardais en tête mon rôle de chercheur tout en restant une personne qui parle à une autre.

Le dernier point à prendre en compte est la co-construction des données. Ainsi, les analyses ont toujours été contextualisées et mises en perspective selon ma question. Mes interventions ont été analysées au même titre que celles de la personne interrogée. Selon Deshayes (sous presse), il ne s'agit pas de regretter ce que l'on a dit en tant que chercheur·e, mais de s'intégrer directement dans l'analyse. Ceci afin d'éviter « la neutralisation nette et artificielle de toute subjectivité du chercheur » (Iannaccone & Cattaruzza, 2015, p. 80).

Ces réflexions closent cette partie méthodologique. Les bases théoriques, les questionnements, la construction du matériel empirique et l'approche utilisée pour l'aborder ont été posées durant ces cinq chapitres. Il est désormais possible de passer, dans les deux chapitres suivants, à l'analyse à proprement parler afin de lier l'empirie à la théorie et surtout de tenter de répondre aux différentes questions qui traversent ce travail.

²⁵ J'ai effectué une analyse séquentielle issue d'un cadre d'analyse conversationnelle et dialogique sur un passage de l'entretien de Lin afin d'observer la construction conjointe au fur et à mesure de l'interaction pour le cours d'*Analyse de données verbales en psychologie : inférences, interprétations et dialogues* dispensé par Dr Marcelo dos Santos Mamed (semestre de printemps 2023). Il en ressort notamment mon rôle actif, en tant que chercheur, dans les réponses données par la personne qui participe.

Chapitre 6. Analyse ontogénique des non-binarités

As a transfemme genderqueer/non-binary person who was assigned male at birth, there are many barriers to publicly expressing myself in ways that feels most authentic.

[...]

I'll be considering the balancing act between levels of self-expression versus physical and emotional safety and wellbeing. My perspectives and experiences are informed by my non-binary genderqueer identity as well as my general disinterest in being read as a cis woman.

(Jas, 2020, p. 53)

Ce chapitre constitue la première partie de l'analyse du matériel empirique et répond à la question 1) et aux sous-questions a), b) et c) formulées dans la première section du chapitre 4 : Comment est-ce que les personnes non binaires racontent-elles leur trajectoire ontogénique en fonction du genre ? Quel est leur positionnement locutoire et comment a-t-il évolué ? Quels sont les ruptures, les moments significatifs et les points de bifurcation dans leurs trajectoires ? Quel est le sens qui lie leur non-binarité avec leur manière d'être, de vivre et de se penser – c'est-à-dire, qui lie le positionnement avec les expériences concrètes ?

Ce chapitre résulte notamment d'analyses et des codes théoriques tout en s'appuyant sur le positionnement théorique du chapitre 3 et sur les concepts opératoires présentés dans la deuxième section du chapitre 4. Il s'attèle à décrire et analyser l'ontogénie des genres non binaires. La trajectoire ontogénique appréhende l'individu dans son unité et son unicité tout en gardant les changements temporels, chaque personne ayant un rapport unique à soi et au monde. Ainsi, cette partie expose ce que la non-binarité signifie pour chaque participant-e et la manière dont elle est vécue. Ce chapitre montre notamment le rôle des répétitions des interactions et des normes inter- et intraindividuelles qui émergent. Ces différentes interactions ont un aspect émotionnel qui deviendra affectif au cours de l'élaboration sémiotique *a posteriori*. Ces ressentis mènent parfois à des choix actifs de la part de la personne – ce qui représente l'aspect volitif de l'ontogénèse des genres non binaires. Cette ontogénèse se crée alors au cours des expériences de la vie englobant des dimensions affective, cognitive et corporelle.

Dans les sections 1 à 4, j'expose en détail les différents moments cardinaux – points de bifurcation, événements significatifs et ruptures – de Lin, Aba, Camille et Loé. Le retraçage des différents points me permet de créer des trajectoires ontogéniques qui offrent une vision des aspects stables et changeants en ce qui concerne les genres non binaires. Pour chaque personne, je montre, dans la deuxième sous-section respective, les manières individuelles actuelles de se penser et d'entrer en interaction. Par soucis de concision, ce ne sont que ces quatre personnes qui font l'objet d'une analyse extensive. Dans la section 5, j'offre un aperçu d'autres trajectoires avant de mettre en avant les points pertinents de ce chapitre dans la dernière section.

1. Trajectoire de Lin

Le premier cas que je présente est celui de Lin (pronoms d'usage « il/lui » et accords au masculin). Pour rappel, Lin est un homme trans' non binaire d'environ 25 ans. La première sous-section raconte son histoire avant de passer à une partie plus analytique. La deuxième sous-section revient sur le vécu actuel de sa non-binarité et sur les conséquences concrètes que celle-ci a sur sa compréhension de lui-même et sur ses interactions quotidiennes.

1.1 Sortir de l'hétérosexualité puis du cisgenrisme

Lin est né en Angleterre et a été assigné fille à la naissance. Selon lui, son éducation a été peu dirigée par des attentes genrées au niveau de la famille nucléaire, sauf en ce qui concerne sa grand-mère italienne. Durant son enfance, il a toujours été heureux de ne pas devoir se confronter à la virilité des garçons et, avec son regard actuel, de ne pas devoir faire le service militaire. Comme il le dit : jusqu'à vingt ans, il était « content d'être une femme ».

La première rupture de ce qui allait de soi survient lorsqu'il tombe amoureux de sa meilleure amie. Cet événement le fait sortir des attentes hétérosexuelles. Jusque-là, il s'était toujours perçu comme une fille hétérosexuelle. Cette rupture, qui rompt la manière dont il se pensait, crée alors un décalage qui fait émerger un point de bifurcation : vivre ou ne pas vivre son lesbianisme. À ce moment, il disait en plaisantant qu'il était « féminine mais lesbienne ». Avec le recul actuel, il estime que c'est la première fois qu'il s'est réellement détaché d'une certaine forme de féminité hétérosexuelle et donc qu'il remettait en cause son identification à ce que devraient être les femmes (c'est-à-dire un changement dans ses normes intraindividuelles : sa propre conception de ce qu'il devrait ou pourrait être en tant que femme). En effet, la féminité étant formée autour d'une relation de complémentarité dans la matrice hétérosexuelle, la norme interindividuelle est précisément d'être hétérosexuelle.

En parallèle, il déménage pour suivre une école d'art et donc il ne vit plus chez ses parents, ce qui lui laisse une liberté nouvelle. Cela modifie les normes interindividuelles quotidiennes du cercle familial immédiat. Il dira notamment que sa mère veut continuellement contrôler les personnes autour d'elle. Elle souhaite que les choses soient ordonnées d'un point de vue extérieur, ce qui inclut le fait de ne pas faire trop de remous et ainsi de rester dans un cadre classique – en l'occurrence, un cadre hétérosexuel. C'est en s'éloignant d'elle qu'il pourra se sentir plus libre de ses actes.

Aux alentours de la vingtaine, il est confronté à une nouvelle injonction spécifiquement envers les personnes assignées femmes : la maternité²⁶. Cette confrontation ne lui convient pas, il ne se reconnaît pas dans ce rôle. Cela crée déjà une tension entre le vécu de sa féminité et celle

²⁶ Les personnes assignées femmes ont, de longue date, été confinées dans un rôle de procréation (Bourdieu, 1998 ; Tabet, 2018). Malgré certaines variations culturelles, la pression à la maternité reste omniprésente (Lips, 2021) ; et la constitution de couples hétérosexuels est encore majoritairement portée par la parentalité (Buscatto, 2019). L'idée du « corps maternel » comme potentialité de procréation demeure un élément central des représentations de ce que « sont » ou « devraient être » les femmes (Cardi & Quagliariello, 2021 ; Zinn et al., 2021).

qui est attendue. Cette tension apparaît au travers de la modification des normes de la féminité selon son âge : la féminité prépubère ne fait peser qu'implicitement la maternité.

En revanche, dans son travail, il se sent valorisé d'être une femme dans le milieu de l'informatique, c'est-à-dire un milieu à forte dominance d'hommes cisgenres. Aujourd'hui, il lie ça à une forme de valorisation puérile : puisqu'il ne répond pas aux stéréotypes, il est spécial. Dans son quotidien hors-travail, il aime le *Cosplay* et rencontre régulièrement, dans des conventions, des personnes qui sont en dehors des normes habituelles qu'il décrit comme suit : « des femmes vachement masculines, des hommes un peu plus fragiles ». Il lie son habitude de cosplayeur et ses rencontres à une première forme de changement identitaire, c'est-à-dire qu'il peut se déguiser et devenir momentanément quelqu'un d'autre.

Vers 2016-2017, il se renseigne beaucoup et soutient les personnes trans'. Il rencontre notamment une personne via internet qui transitionne de femme à homme. C'est la première fois que Lin entend un récit dans ce sens. Mais c'est à la suite d'un atelier *drag king*²⁷ que le second point de bifurcation va s'opérer. Cet événement est significatif pour sa trajectoire. Il décide de participer à cet atelier pour accompagner un-e de ses meilleur-e ami-e en questionnement de genre. Il s'est coupé récemment les cheveux, courts pour la première fois, et, durant l'atelier, il est profondément marqué par son reflet avec sa fausse barbe. Il décrit ce moment comme très particulier. À ce moment-là, il n'a pas simplement envie d'avoir une barbe, mais plus encore : la présence de celle-ci correspond à la personne qu'il souhaite être.

À la suite de ça, le confinement lié à la maladie covid-19 le force à se poser les questions qu'il mettait en suspens. Il réitère quelques fois le maquillage de la fausse barbe chez lui, simplement pour tester, sans sortir publiquement. C'est un point de bifurcation parce qu'il lui est nécessaire de considérer l'expérience qu'il a vécu, celle-ci a créé une tension entre son identité actuelle qui est celle d'une femme cisgenre et le fait d'aimer porter une barbe. Il a alors deux grandes possibilités (de manière simplifiée, il y a bien entendu des entre-deux) : ne plus y penser ou y réfléchir pour savoir ce dont il a envie.

En 2021, en conséquence de la réitération de ses expériences, survient le troisième point de bifurcation. Il se fait suivre par un psychologue et décide d'entamer sa transition. Il débute sa transition avec une orientation binaire de femme à homme. Les différents changements physiques qui apparaissent suite à la prise de testostérone sont parfaitement bien vécus par Lin. Au-delà des éléments attendus qui le confirment dans son corps, d'autres, inattendus, comme l'apparition de poils sur les épaules, sont vécus encore plus positivement. Leur caractère impromptu l'emplit de joie. Ces choix vont ainsi réduire la tension qui était apparue lorsqu'il aimait porter la barbe en alignant ses ressentis avec son corps physique.

Débutant sa transition, Lin ne se pose pas la question de savoir s'il souhaite faire une mastectomie. Pour lui, sa poitrine ne pose aucun problème, son corps liant poitrine et pilosité faciale fait partie de ses normes intraindividuelles. Ce n'est qu'une année après le début de son hormonothérapie qu'il prend la décision de demander une opération, notamment à cause de la piscine où il ne se sent pas à l'aise avec un haut de maillot de bain tout en étant perçu

²⁷ Je reviens avec des précisions sur le *drag king* ou *queen* dans le chapitre 7, section 4.

comme un homme. Dans la vie de tous les jours, il porte soit des habits suffisamment larges soit un *binder* (un sous-vêtement qui compresse le torse afin de l'aplatir). Ainsi, le fait que son corps devienne de plus en plus intelligible en tant qu'homme crée un conflit avec la lisibilité sociale clairement féminine d'une poitrine. C'est en étant fréquemment confronté à des situations conflictuelles (en termes de normes de genre inter- et intraindividuelles) que Lin a dû faire un choix : garder sa poitrine et trouver des solutions pour réduire l'inconfort ou faire une opération. Il choisira d'ablater sa poitrine.

Après sa torsoplastie (appelée aussi « mastectomie » ou « torsoplastie masculinisante »), il a eu besoin d'un temps d'adaptation qu'il décrit comme n'étant pas très agréable – au-delà de la simple cicatrisation. Mais, une fois passée la sensation d'avoir perdu quelque chose, il est heureux de ce changement pour la facilité d'intelligibilité corporelle d'homme qu'il lui confère. Lorsqu'il revient aujourd'hui sur cette opération, il estime qu'elle lui simplifie la vie. Il décrit cette étape en termes de praticité sociale, alors qu'à l'inverse, son hormonothérapie a eu des effets positifs sur ses ressentis. La prise d'hormones fait des effets sur du plus long terme et il raconte s'être plusieurs fois émerveillé de ses changements corporels. Il me semble que l'on ressent bien, dans cette étape de sa vie, les interactions entre l'intelligibilité sociale des différents signes (en l'occurrence, des signes majoritairement corporels) et la manière de percevoir son propre corps. Si l'hormonothérapie a pu le conforter dans son ressenti, sa torsoplastie est principalement un reflet de la lecture sociale de son corps en tant que corps généré. Pour faire un lien avec la théorie, Judith Butler (2004) décrit un phénomène similaire lorsqu'il parle d'un corps qui est et qui n'est pas sien simultanément.

Maintenant que l'histoire racontée par Lin a été retracée, sa trajectoire ontogénique peut-être synthétisée de la manière suivante :

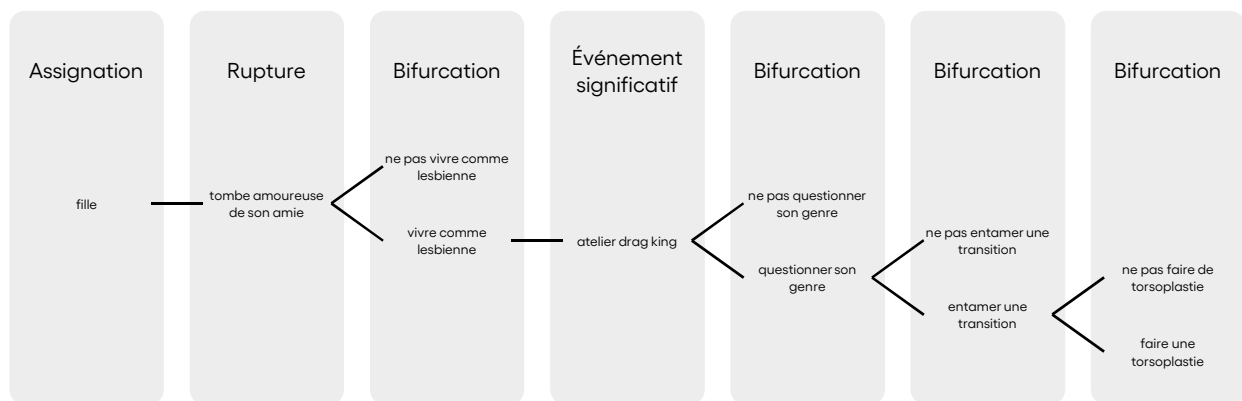


Figure 7 : Trajectoire de Lin (de sa conception)

Il a été assigné fille à la naissance, et cette assignation était convergente avec son vécu. Il pensait être une femme hétérosexuelle, mais le fait de tomber amoureux de sa meilleure amie a été une rupture dans cette manière de se penser. À ce moment-là, cette rupture – non-intentionnelle – fait émerger un point de bifurcation qui demande une participation active à Lin : choisir de suivre ses émotions et se vivre en tant que femme lesbienne. Ensuite, c'est un atelier *drag king* qui a déclenché des émotions fortes concernant l'aspect visuel de son visage avec une barbe. Ainsi, Lin entame une longue phase de questionnement qui est traversée par

des moments de réflexions (une dimension cognitive) et des moments expérientiels lorsqu'il se maquille une barbe (une dimension volitive parce qu'il décide de le faire et simultanément une dimension émotionnelle). De ces différentes expériences, son élaboration sémiotique et affective face à son genre lui donne l'impulsion nécessaire pour entreprendre une transition accompagnée. De la même manière, c'est l'élaboration sémio-affective de ses expériences à la piscine qui vont mener à son dernier point de bifurcation : l'ablation de sa poitrine. Ici, il est possible de retrouver les différentes dimensions que j'ai proposé pour la trajectoire ontogénique : cognitive, affective, volitive et corporelle. Dans la sous-section suivante, c'est spécifiquement sa non-binarité et sa manière de la vivre qui est analysée.

1.2 Tout sauf « femme »

Jusqu'ici, sa non-binarité n'a pas été abordée. D'où vient-elle ? Comment est-ce que Lin gère, au quotidien, sa non-binarité ? Quel est son rapport actuel à lui-même et au monde ? Durant l'entretien, il énonce :

La plupart du temps je me sens vraiment agenre, que ça n'a rien à voir, moi je suis moi. C'est juste que, c'est clair que dans des contextes peut-être un peu officiels, je préfère avoir quand même une identité plus binaire parce que ça rend les choses vachement plus faciles. Aussi au niveau des présentations et aussi quand je dois avoir des entretiens plus officiels avec des gens, je ne me pose même pas la question, je présente masculin, je m'exprime au masculin et je suppose aussi que les gens me perçoivent comme un mec cis. Heum, par contre, dans la vie privée, si j'aurais l'occasion, je préfère avoir quelque chose de plus genre fluide, quelque chose de vraiment un peu au milieu. Pas forcément féminin, parce que là, ça m'inspire la présentation au féminin mais mon ressenti est pas du tout féminin. Donc, c'est un peu un mélange de tout.

En premier lieu, Lin estime que son genre n'est pas lié à lui-même, qu'il ne représente pas un ressenti intrinsèque. Il met alors le mot « agenre » (littéralement « sans genre ») sur ces moments où il ne ressent rien de particulier par rapport au genre. Pour reprendre le schéma sur la microgenèse du genre, l'absence d'autres personnes n'impose pas d'intelligibilité à son corps, en ressort ainsi une convergence qui ne donne lieu à aucune émotion qui soit spécifiquement en lien avec son genre.

Il poursuit en contrastant avec d'autres situations sociales qu'il nomme « officielles » durant lesquelles il aborderait volontairement et spontanément un genre binaire masculin afin de faciliter les interactions, c'est-à-dire qu'il soit aisément genrable et que sa façon de se présenter offre une lisibilité masculine cohérente selon les attentes sociales. Il prend ici la voix d'un autre généralisé en disant qu'il pense qu'on le genre en tant qu'homme cisgenre. En faisant ça, il fait une distinction entre les contextes officiels (qui sont des situations quotidiennes comme le travail ou les loisirs) et sa vie privée. Bien qu'il conçoive son genre avec fluidité dans sa vie privée – genre fluide –, il continue de ne pas se sentir proche de ce qu'il considère comme étant féminin. Cette définition de non binaire, d'agenre et de genre fluide lui servent essentiellement à la compréhension de soi, il ne se définit pas publiquement comme tel sauf dans certains groupes très restreints composés de personnes non binaires.

Dans sa vie quotidienne, Lin préfère le masculin et évite les habits moulants surtout pour les pantalons puisque, selon lui, ses hanches sont encore perçues comme étant féminines. Ce qui fait que, dans son quotidien extérieur, il vit comme un homme cisgenre. Il fait attention d'avoir un *passing* d'homme, c'est-à-dire, comme susmentionné, d'avoir un alignement sémiotique

entre différents éléments corporels, vestimentaires et gestuels qui offrent une lisibilité cohérente d'homme. Cette cohérence sémiotique fait qu'aucune divergence n'apparaît dans les normes émergentes en situation : il se sent à l'aise en tant qu'homme (normes intraindividuelles) et il est perçu comme un homme (normes interindividuelles).

Il n'a pas changé de lieu de travail depuis sa transition, il y est alors perçu et y vit comme un homme trans' puisque son corps a été, à un moment donné, perçu comme celui d'une femme. Selon lui, son lieu de travail est agréable. Ses collègues et la direction ont accepté sans complications sa transition. En revanche, il estime que ses collègues restent largement accroché-e-s à une vision essentialisante du genre et donc il ne parle pas ouvertement de sa non-binarité. Dans un autre contexte, il y a le mégenrage récurrent de ses ancien-nes ami-es qui lui cause un malaise. Dans ce cas précis, j'é mets comme hypothèse que ce n'est pas l'intelligibilité immédiate du genre de Lin qui pose problème mais bien son intelligibilité temporelle sur le long terme puisque ces personnes l'ont connu en tant que femme. C'est donc son ancienne intelligibilité qui entre en conflit avec l'actuelle.

Sinon, Lin présente une certaine ambivalence par rapport au fait de se définir comme étant un homme ou comme étant non binaire comme le traduit le passage suivant. Ma question est en rapport avec ce qui est discuté auparavant, où Lin m'explique qu'il est suivi par un psychiatre depuis le début de sa transition. Ayant régulièrement été confronté, au travers de mes lectures, au fait que le monde médical propose un parcours trans' généralement binaire par manque de connaissances ou par des *a priori* des professionnel-le-s, je me permets de lui poser la question de cette manière :

Simon : Est-ce que la personne t'a présenté aussi un parcours qui était assez binaire ? Ou tu penses que c'est simplement toi qui- dans le sens de ta transition homme ?

Lin : Au niveau de l'assurance, vachement binaire. Et aussi, moi aussi je pensais quand même d'être beaucoup binaire. Et je me posais pas trop la question. Mais c'est clair qu'il y a beaucoup de trucs féminines que j'aime bien faire. Donc, c'est toujours un peu la question : est-ce que c'est un peu de la transphobie internalisée qui donc, je serai jamais homme, parce que j'ai quand même des hobbies ou des envies qui sont carrément féminins et donc je peux être jamais homme ; ou si c'est vraiment moi personnellement je me sens bien à l'aise à pas forcément être homme. Donc, je suis un peu entre deux toujours.

Lin se pose régulièrement la question de savoir s'il est « réellement » non binaire ou si ce n'est pas une forme de ce qu'il appelle de la transphobie internalisée. C'est-à-dire que, au niveau sociétal, il y a une tendance à estimer qu'une personne trans' ne pourra jamais « devenir un vrai homme ou une vraie femme ». Le questionnement de Lin porte alors sur le fait de savoir si sa non-binarité provient d'un ressenti intime ou d'une protection face à la cishnormativité qui ne le laisserait pas vivre pleinement son genre.

D'un autre côté, malgré son ressenti qui n'est pas féminin, il admet aimer des choses qui sont, selon lui, typiquement féminines, que ce soit en termes d'activités, de vêtements ou d'attitudes. Ce questionnement se retrouve également dans l'utilisation des pronoms en anglais. En anglais, le pronom « *they* » est utilisé de la même manière que « iel » ou « ielle » en français sauf que c'est un pronom neutre qui préexistait aux mouvements non binaires, il est ainsi mieux accepté et plus largement utilisé (Cordoba, 2023). Cependant, lorsqu'une personne utilise « *they* » avec lui (il parle parfois en anglais), il se demande si c'est parce que la personne en

face de lui n'arrive pas à le considérer comme un homme à part entière. Il y a donc une ambivalence entre son envie d'intelligibilité binaire et sa non-binarité. Ce qui reste le plus stable dans ses questionnements est son rejet de l'assignation femme, il dit : « si quelqu'un me dit que je suis non binaire ça me va, euh ou que je suis un mec binaire, ça va aussi (rigole), c'est juste femme, je suis là, t'es sûr ? ».

2. Trajectoire d'Aba

Ce second cas est celui d'Aba (pronoms d'usage « iel/ellui » et accords au masculin). Aba est une personne non binaire agenre qui a approximativement 25 ans. La première sous-section retrace son histoire conflictuelle avec les attentes envers l'assignation femme. La deuxième sous-section revient sur le fait que sa non-binarité est, actuellement, principalement attachée à sa manière de se décrire. Iel a très peur des conséquences sociales en cas de dévoilement de sa non-binarité.

2.1 Sinuer entre les injonctions à la féminité

Aba est une personne non binaire agenre qui a été assigné femme à la naissance. Iel est né dans un pays d'Afrique de l'Ouest (je ne donne pas plus de précision pour des questions d'anonymat) dans lequel iel a été adopté par des parents européen-ne-s. Iels y ont vécu jusqu'aux quinze ans d'Aba. Selon ellui, iel a été éduqué par tout le monde : c'est-à-dire aussi bien par ses parents adoptif-ve-s que par les voisin-e-s. Iel décrit son rejet de la féminité dès sa plus tendre enfance. Iel ne s'est jamais reconnu dans la féminité qui lui était demandée dans ce pays, notamment le « destin » de « la femme » selon la religion chrétienne telle qu'interprétée par les personnes avec qui iel était en contact : se marier puis avoir des enfants. Iel s'est toujours senti pris au piège par la pression sur la féminité, ce devoir d'être une femme attirante, de trouver un homme et de réussir à le garder en s'occupant correctement de lui. Il y a donc une tension, sur le long terme, entre les normes inter- et intraindividuelles de la féminité.

Le premier événement réellement significatif fut traumatisant pour Aba. Iel ne s'est jamais retrouvé dans l'injonction à la maternité qui pèse sur les personnes assignées filles à la naissance. Un jour, on l'amène chez un pasteur pour le-a convaincre de l'utilité de procréer. Le pasteur lui demande alors si iel souhaite des enfants plus tard, ce à quoi iel répond qu'iel n'en est pas certain. Le pasteur insiste et, selon ses termes, négocie : « 'okay, trois', je disais 'non', 'okay alors juste un', et en fait j'avais vraiment l'impression d'être à Marrakech en train de négocier mon tapis quoi ». Une fois qu'Aba exprime clairement son refus, le pasteur conclut une possession démoniaque, il s'ensuivra un exorcisme qu'iel décrit comme violent et traumatisant. Cet événement va le-a faire douter profondément d'ellui et également de la volonté de Dieu par rapport à ses choix personnels. Ces doutes sur ellui-même et sur sa foi le-a suivront jusqu'à aujourd'hui, même si iel me dira la chose suivante lors de son retour sur son entretien : « j'ai eu le temps de réfléchir sur ma relation avec Dieu et je suis aujourd'hui convaincu que l'on peut être non-binaire et croyant ».

Ayant grandi avec son assignation de fille, Aba s'est toujours senti en décalage par rapport aux autres enfants d'assignation similaire. Iel n'a jamais eu les mêmes centres d'intérêts et a, par exemple, toujours refusé de se maquiller en utilisant comme prétexte le manque de moyen financier. Iel a subi beaucoup de moqueries durant l'adolescence à cause de ça. Iel raconte notamment qu'iel se battait toujours avec les coiffeuses parce qu'iel voulait une coupe de cheveux qui n'était pas considérée comme féminine et les coiffeuses refusaient systématiquement ou ne suivaient pas ses indications.

Un moment de forte rupture fut son arrivée en Europe aux alentours de ses quinze ans. Iel décrit ce moment comme le point de départ de son émancipation. C'est à ce moment-là qu'iel rencontre d'autres manières de vivre et, pour la première fois, rencontre des personnes LGBTQ+ qui vivent ouvertement de cette manière. En effet, iel dit que ces personnes existent dans son pays d'origine mais qu'elles sont largement invisibilisées et, surtout, littéralement diabolisées. Il est inconcevable d'y vivre ouvertement son homosexualité et encore moins sa transidentité.

Dans sa classe d'école, iel est ami avec une fille trans' qui débute sa transition. Le fait d'être proche de cette fille et de son quotidien l'a profondément marqué. Iel a vu, de ses yeux, le harcèlement transphobe et les remarques déplacées que son amie a subies durant sa phase de transition. Maintenant, iel dit : « je me rends compte que c'est ça qui fait que j'ose pas me dévoiler, parce que je me dis, si c'est pour vivre la même chose qu'elle a vécu, je préfère me taire en fait. Je préfère me taire que subir toute cette haine qui était quand même de la méchanceté gratuite ». À ce moment-là, iel comprend qu'iel ne se retrouve pas dans la cishétéronormativité mais ne sait pas encore pourquoi et, surtout, iel ne savait pas quels termes poser sur cette différence ressentie. Cet événement significatif va teinter l'ensemble de sa trajectoire.

Iel effectue un premier point de bifurcation en entamant un questionnaire sur sa sexualité dont iel sait déjà qu'elle n'est pas hétéro. Iel comprend alors qu'iel est asexuelle et se trouve désemparé par ce constat. Iel se dit que l'homosexualité est quelque chose d'intelligible, que les gens comprennent même s'ils n'approuvent pas nécessairement. En revanche, l'asexualité est très peu connue et reconnue. Ceci est donc une rupture.

Selon ses mots, une fois que le questionnaire sur la sexualité a été réglé, iel est passé au questionnaire sur le genre. Plus ça avançait, moins iel se reconnaissait dans la catégorie « femme ». Iel lie ça au fait que sa mère lui demandait régulièrement pourquoi iel n'était pas une fille comme les autres. Ce questionnaire s'est étalé sur plusieurs années et a été appuyé par des lectures pour l'université sur la distinction entre le sexe et le genre. Iel s'est d'abord reconnu dans la communauté transgenre en pensant être un homme trans'. Iel raconte notamment que le film *The Danish Girl* a fortement raisonné en ellui et qu'iel comprenait le vécu de celle qui est considérée comme l'une des premières femmes trans', en 1930. En revanche, Aba ne se reconnaissait pas dans la catégorie « homme », c'est le témoignage d'une personne non binaire qui lui a fait prendre conscience qu'iel ressentait exactement la même chose. Iel me dit que ce témoignage et d'autres dont iel a pris connaissance par la suite « ont été un soulagement pour moi, parce que je savais enfin ce qui m'arrivait. Par ailleurs, je

trouvais cela aussi rassurant de savoir que d'autres avaient réussi à mettre des mots sur ce que je vivais ».

Un premier moment significatif l'a rendu attentif à l'intrusion dans son intimité lorsqu'un collègue lui demandait systématiquement des informations sur sa sexualité. Iel lui dira un jour qu'iel est asexuel et son collègue va lui poser énormément de questions qu'iel juge déplacées. Un autre moment, récent, a été significatif et l'a conforté dans son mutisme face à la cishétéronormativité. Lors d'une discussion avec ses colocataires, le sujet est tombé sur les non-binarités et une des personnes présentes a dit : « c'est quoi ça encore ? ». Suite à ça, la discussion prend une tournure qui déplaît à Aba et qui se conclut ainsi : « ah mais c'est tous ces gens-là, les autres, c'est pas comme nous, les gens cisgenres, parce que tu vois nous ici on est tous cisgenres ». Cette situation a profondément attristé et énervé Aba qui s'est senti méprisé. Iel a décidé de se taire et de ne pas entrer dans le débat, ni pour donner son avis ni pour dire qu'iel n'était pas cisgenre. Dans cette situation, je peux retracer l'ensemble du schéma de l'émergence microgénétique du genre : Aba a un corps intelligible en tant que femme mais iel ne se ressent pas comme tel, il y a alors une divergence entre les normes inter- et intraindividuelles. Sa non-binarité (qui ne résulte pas en un positionnement locutoire non binaire) est balayée par les colocataires, ce qui fait émerger de la colère et un sentiment d'injustice duquel découle un mutisme.

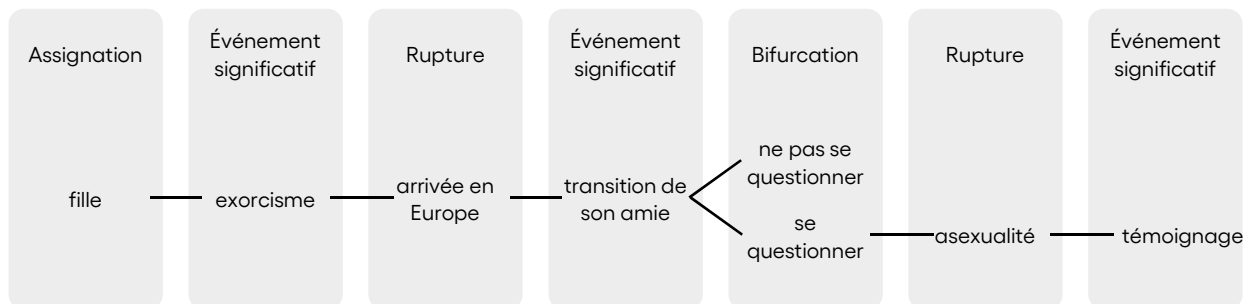


Figure 8 : Trajectoire d'Aba (de ma conception)

La trajectoire d'Aba est synthétisable selon la figure 8. Son assignation à la naissance a toujours créé une divergence. L'exorcisme qu'iel a subi concernant sa non-volonté de parentalité l'a fait douter, jusqu'aujourd'hui, d'ellui-même et de sa foi. Son arrivée en Europe a chamboulé ce qui allait de soi pour ellui et lui a dévoilé de nouvelles manières d'exister. En revanche, la transition difficile socialement qui a été vécue par son amie a constitué un événement significatif négatif. Aba a également décidé de se questionner sur sa sexualité et son asexualité, ce qui a formé une rupture. Le manque de reconnaissance de l'asexualité s'est joint à ses autres expériences négatives qui le-a pousse à craindre les réactions sociales en toute circonstance. L'élaboration sémiotique effectuée en amont fait qu'Aba ne se sent pas à l'aise de révéler sa non-binarité. Actuellement, iel se trouve à l'aube d'un point de bifurcation qui est le fruit de réflexion : prendre ou non un positionnement locutoire en tant que personne non binaire. C'est justement sa manière de vivre sa non-binarité qui constitue la sous-section 2.2.

2.2 Se comprendre et se taire

Aba a fait, dans sa trajectoire, un long chemin pour se comprendre ellui-même. Son rapport à son asexualité et à sa non-binarité semble être, pour l'instant, confiné à sa propre manière de penser et impacte peu sa manière d'extérioriser et d'entrer en interaction. En revanche, cela impacte fortement son ressenti lors de ces interactions. Iel garde consciemment un aspect culturellement intelligible de femme et utilise des pronoms « traditionnels » (elle/elle). Aba fait tout de même quelques changements minimes dans sa manière de présenter, iel met des vêtements larges et neutres mais maintient un visage féminin (sans maquillage mais avec beaucoup d'ornements associés à une forme de féminité). Iel essaie parfois de mettre des connotations féminines et masculines simultanément – par exemple des baguettes et un nœud papillon dans les cheveux – mais, selon ellui, ses tentatives de mêler des signes échouent.

Son rapport au monde est caractérisé par la peur d'être découvert, une peur de la transphobie/enbyphobie (vient de l'anglais *enbyphobia*, *enby* est la forme réécrite de NB, l'acronyme de *non-binary*), de la curiosité et de l'agressivité d'autrui. Par exemple, iel avoue rigoler à des blagues qu'iel estime transphobes afin de ne pas se trahir. Dans la vie de tous les jours, selon ses mots, iel se tait. Ce mutisme semble trouver sa source dans l'élaboration sémiotique des diverses expériences racontées. Ce rapport au monde est vécu péniblement et lui demande beaucoup d'énergie.

Iel essaie également de changer sa manière de parler afin de faire des formulations qui ne soient pas genrées, ce qui lui demande de longues réflexions et l'épuise. Sa non-binarité est un reflet de sa perte de signification des catégories binaires. Selon ses mots, plus iel avance, plus iel remet des choses en question. Iel préférerait vivre seul, c'est le genrage provenant de l'extérieur qui le-a fatigue.

Aba : [...] Forcément ben il se trouve qu'on est tous soit catégorisé homme soit catégorisé femme au niveau de l'anatomie et c'est vrai que quand ces deux catégories font pas sens, on est quand même dans un corps...

Simon : Qui donne des informations aux autres ?

Aba : Ouais alors déjà qui donne des informations précises aux autres, donc les autres vont se baser sur ce corps pour s'adresser à nous. Donc déjà ça c'est difficile parce qu'on aurait envie de dire aux gens « mais ne vous arrêtez pas sur le physique, le physique c'est rien, on est juste né comme ça ». Donc c'est compliqué ouais, d'avoir un corps qui renvoie une image qui n'est pas ce qu'on ressent. Donc je dirais que ouais, ouais. Ça aussi c'est compliqué.

Selon cet extrait, iel ne met pas de sens sur le corps, pour ellui le corps n'a pas de signification genrée. C'est ainsi qu'émerge, en toute situation où le corps est genré par autrui, une divergence entre ce qu'iel estime significatif et ce qui est socialement significatif. En outre, iel dira que la mise en mots de son asexualité et de sa non-binarité a été ambivalente. Cela a eu pour effet de le-a rassurer, de le-a conforter dans sa légitimité, mais ça n'a pas calmé sa peur des violences (implicites ou explicites, verbales ou physiques) envers la diversité de genre et de sexualité. Aujourd'hui, iel continue de se questionner. Iel dit notamment qu'il y a deux points de vue qui se confrontent en ellui : le premier, émotionnel, est persuadé de son asexualité et de sa non-binarité et l'autre, rationnel, qui cherche à trouver une explication logique et qui pose la

question si vraiment iel est ce qu'iel pense être. Dans un autre registre, Aba se questionne régulièrement sur sa foi. Iel se pose la question de savoir si réellement Dieu a voulu qu'iel soit comme ça ou si c'est ellui qui fait fausse route. Afin de continuer l'entrevue des différentes façons de vivre la non-binarité, la section 3 analyse l'entretien de Camille.

3. Trajectoire de Camille

Cette section est liée à l'ontogenèse du genre non binaire de Camille (pronoms d'usage « elle/elle » et accords au féminin en alternance avec ou sans « x »), une jeune personne transféminine au début de sa vingtaine. La première sous-section relate son inconfort face à ce qui est considéré comme étant masculin et son passage progressif d'une non-binarité politique à une manière d'être plus proche de la féminité. La seconde sous-section revient sur sa transféminité telle qu'elle est vécue aujourd'hui.

3.1 S'éloigner des masculinités

Camille a été assignée garçon à la naissance. Elle est née dans un petit village au sein d'une famille qu'elle décrit comme ouverte. A partir de dix ans environ, elle a préféré se rapprocher des enfants assignées filles dont elle restera toujours plus proche que des enfants assignés garçons. Elle ne s'est jamais sentie proche de toutes les formes de masculinité et en particulier de la virilité.

Une soirée durant laquelle elle décide de se maquiller avec ses copines constitue le premier événement significatif : elle a adoré cette expérience. Ensuite, elle l'a réitéré plusieurs fois et elle se maquillait fréquemment pour sortir dans les bars. Le moment le plus marquant a été une journée au Lycée durant laquelle il était demandé de venir habillé-e élégamment. Elle est allée à l'école en robe et maquillée. Sa position, à ce moment-là, était de dire qu'elle était un mec qui cassait les codes classiques de la masculinité. L'élaboration sémiotique découlant de cette expérience fut teintée d'ambivalence. D'un côté, Camille a aimé cette expérience et s'est sentie soutenue par une professeure qu'elle appréciait particulièrement, mais, d'un autre côté, elle a senti le poids des regards et a été victime de propos homophobes.

Pour ses études, elle est partie de son village pour aller dans une ville. Le fait de partir de chez ses parents lui a permis de prendre certaines libertés, notamment au niveau vestimentaire. Elle a pu fréquenter des milieux militants et féministes qui étaient moins accessibles depuis son village. Camille a commencé à s'accoutumer des événements et soirées *queer*. En parallèle, elle s'est mise à porter des *crop-tops* et de l'*eye-liner* en journée tout en continuant de se dire homme.

Au fur et à mesure, elle se sentait de moins en moins à l'aise avec la masculinité mais ne se retrouvait pas dans les discours trans' orientés binairement qui sont médiatisés – c'est-à-dire : « une femme emprisonnée dans un corps d'homme » ou inversement (Espineira, 2018). En en

parlant à sa partenaire romantique²⁸, cette dernière lui dit que les personnes trans' orientées de manière binaire ne font que renforcer les stéréotypes de genre²⁹ et lui suggère de s'identifier comme personne non binaire. Ce point-là est une bifurcation : Camille décide de vivre sa non-binarité.

Durant environ neuf mois, elle se dit ouvertement non binaire et essaie d'être plutôt neutre, androgyne. Elle se considère comme *genderfuck*, elle met du maquillage et des habits larges. Elle utilise les pronoms « iel/ellui ». C'est en rencontrant des transfems (personnes transféminines) qu'elle va se rendre compte qu'il n'y a pas que « non binaire » qui peut être vivable tout en restant politisé. Camille va progressivement se diriger vers des habits et des manières de performer son genre qui sont plus proches de ce qui est considéré comme étant féminin. Elle va faire très attention à son *passing* et va accepter de mettre des habits culturellement associés à la féminité. Elle a toujours peur de ressembler à un « travelo raté » (selon ses mots) mais, en voyant d'autres personnes transféminines, elle s'accepte de plus en plus.

Un point de bifurcation récent fut une proposition d'automédication, c'est-à-dire une hormonothérapie autoadministrée. Camille accepte pour deux raisons : les côtés masculins la rendent dysphorique et elle ne se sent pas légitime en tant que personne trans'. Finalement, la prise d'hormone a été bénéfique et ses changements corporels ont augmenté sa confiance en elle. Elle dit notamment qu'elle a vu les regards changer au fur et à mesure de sa transition. C'est-à-dire que son intelligibilité est passée progressivement – avec une phase plus floue socialement – d'homme à femme.

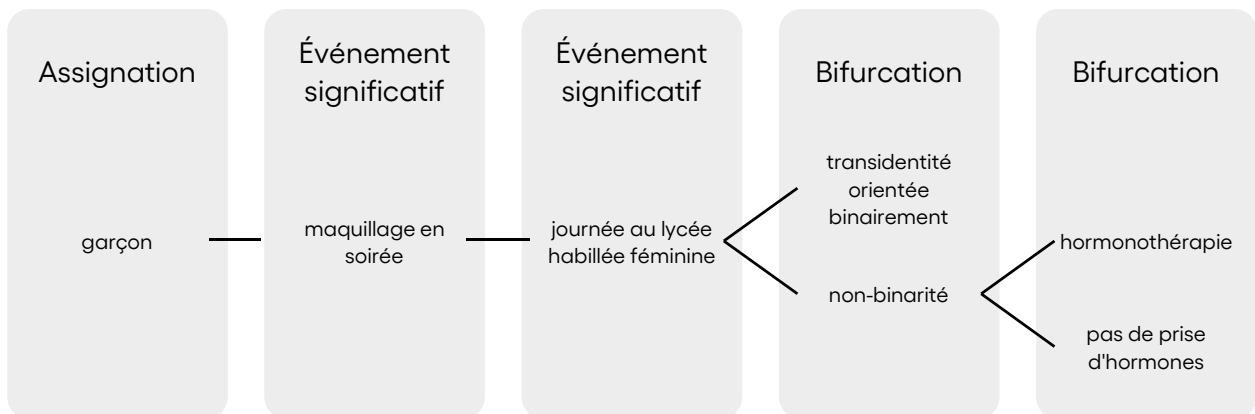


Figure 9 : Trajectoire de Camille (de ma conception)

La trajectoire ontogénique de Camille se résume comme suit. Elle ne s'est jamais reconnue dans les diverses masculinités. Elle a très vite été plus proche des personnes assignées filles à la naissance. Un premier événement significatif survient lors d'une soirée où elle avait décidé de se maquiller puis un deuxième lors d'une journée où elle s'est habillée de manière féminine.

²⁸ Dans les nouvelles acceptations des manières d'entrer en relation dans le sens commun, il est fréquent de faire une différenciation entre une relation qui est axée sur la sexualité (partenaire sexuel-le) de celle axée sur la romance (partenaire romantique) même si ces relations peuvent se retrouver dans un-e seul-e et même partenaire.

²⁹ Cette critique envers les transidentités qui ne feraient que renforcer des normes binaires est récurrente y compris dans les milieux féministes (pour davantage de détails en ce qui concerne les réponses de personnes trans' à cette critique, voir Thomas et al., 2015).

Le fait de se maquiller est réitéré à plusieurs reprises, ainsi, c'est l'élaboration sémiotique au fil des diverses expériences qui conforte Camille. À la suite de questionnements et d'une discussion avec sa partenaire romantique, elle commence à se penser et à s'exprimer en tant que personne non binaire. Au fil du temps, ses rencontres avec des personnes transféminines lui ouvrent de nouvelles possibilités et elle commence à adopter davantage de signes culturellement féminins. Elle se rapproche donc de plus en plus d'une forme de féminité. Le dernier point de bifurcation a été de prendre des hormones. Avec sa trajectoire, il est possible de comprendre comment Camille a tendu de plus en plus vers la transféminité qui a passé par différents stades avant de mener à la décision de changer corporellement par le biais d'un moyen médical. Comment est-ce qu'elle se définit actuellement et comment négocie-t-elle sa transféminité au quotidien ? La sous-section 3.2 aborde cette question.

3.2 Arbore la transféminité

Actuellement, Camille se définit davantage dans le spectre transféminin, elle se sent très proche d'une certaine forme de féminité tout en ne se définissant pas en tant que femme. C'est principalement ce qui la rattache à une intelligibilité masculine qui la rend dysphorique. Sa non-binarité ressort moins qu'au départ mais elle l'utilise encore pour se faire comprendre et parce que son identité de genre ne correspond pas à son ressenti profond, elle dit qu'elle ne ressent rien par rapport à son genre. En effet, elle a peu à peu abandonné le côté subversif que lui offrait la non-binarité et elle préfère vivre sereinement en se mettant moins de pression militante. C'est-à-dire qu'elle privilégie son bien-être avant le caractère politique que porte une non-binarité socialement explicite.

Sa manière d'extérioriser son genre est ainsi davantage portée sur ce qu'elle considère – et ce qui est socialement considéré – comme étant féminin. Elle dit d'ailleurs être constamment en train de vérifier son *passing*. Elle adopte la transféminité pour rendre compréhensible le fait qu'elle se sent proche d'une forme de féminité tout en ne se définissant pas en tant que femme. Elle explique :

Je pense maintenant ce qui est vraiment un peu au centre de mon identité c'est, d'être un peu sur un spectre transféminin et genre, ce que j'extériorise et comment je m'identifie, le genre, c'est vraiment plus la féminité et cætera, et ça c'est un, comment j'apparais et comment je suis dans la- je suis tout le temps. Et ça du coup, je me sens bien dans cette identité parce que genre, tu vois la masculinité je me sens pas du tout à l'aise, pas mal dysphorique et cætera, et pi j'ai un peu de la peine, je crois que j'ai besoin- ouais, un peu la transféminité c'est vraiment l'opposé du spectre masculin, du coup c'est ça qui me fait sentir le mieux.

En s'identifiant en tant que personne transféminine, elle conserve la non-binarité – elle n'est pas une femme – tout en se rapprochant d'une forme de transidentité binaire. Elle floute la distinction en conservant une forme subversive par rapport au cisgenre.

4. Trajectoire de Loé

Ce dernier parcours est celui de Loé (pronoms d'usage « iel/ellui » et accords mixtes avec x). Loé est une personne non binaire au milieu de sa trentaine. La difficulté à vivre son corps constitue la première sous-section, en replaçant les moments importants concernant son

genre. La deuxième sous-section revient sur son acception de la non-binarité en tant que changement et non pas en tant que fixité.

4.1 Désinvestir son corps

Durant son enfance, Loé a rapidement ressenti l'assignation à la féminité au travers d'énoncés d'adultes tels que : « quand tu seras maman » ou « est-ce que tu as un petit copain à l'école ? ». En revanche, iel décrit ses jeux d'enfance comme une exploration libre : iel pouvait être Thorgal le viking ou Pocahontas, puis le roi Arthur, mais iel préférait toujours le chevalier à la princesse. Iel faisait beaucoup de jeux avec des rôles communément pris comme masculins même s'iel s'identifiait parfois aux chanteuses.

Loé décrit le début de l'école comme une rupture : certaines sphères étaient interdites aux enfants assignées filles et elles pouvaient moins faire de sport. Tout à coup, iel n'avait plus droit de jouer au football. Même si c'était parfois accepté par les garçons, les autres filles étaient toujours suspicieuses de celles qui aimaient le football. A partir de ce moment-là, iel ne trouvera plus sa place à l'école, iel a également subi du harcèlement. Durant toute sa trajectoire, Loé a ressenti un décalage social bien qu'aujourd'hui, iel le lie également à des problématiques découlant de sa neuroatypie (HPI, haut-potentiel intellectuel). Ainsi, iel ne pouvait être ni avec les garçons, ni avec les filles.

À l'adolescence, iel est d'abord ce qu'iel nomme un « garçon manqué » avant de passer à ce qu'iel décrit comme une performance excessive de la féminité qui lui permettait de s'intégrer un peu plus aisément. Iel était porteur par la peur de ne pas réussir à s'intégrer. Durant la fin de la secondaire, c'était la période où la mode était au baggy, écouter du Nirvana, c'est-à-dire plutôt des éléments masculins qui convenaient parfaitement à Loé. Deux ans après, c'était la mode des strings qui ressortent avec le pantalon taille basse, ce qui lui convenait moins. Jusqu'à l'entrée à l'université, iel avait les cheveux longs, se préoccupait de son apparence et faisait des après-midi *shopping* avec ses amies, ce qu'iel exécrait mais qu'iel subissait dans le but de s'intégrer.

Avec l'entrée à l'université, iel se sent vite à l'aise dans le monde intellectuel. Selon ellui, iel commence une fuite dans l'intellect. Iel ne se vit plus comme un corps mais comme un esprit, une intelligence. Cela s'est accentué avec le temps, le corps n'était plus l'essentiel. Iel fait une dépression et une anorexie. Loé se fait suivre par un psychologue et essaie de travailler sur sa place dans le monde, sur sa peine à exister. Iel s'en est sorti sans jamais évoquer ni même réfléchir à des questionnements concernant son genre.

Pendant l'université, iel a développé une conscience féministe qui a, selon ellui, « préparé » le terrain, notamment en l'autorisant à faire des choses moins binaires ou considérées comme masculines, par exemple : commencer un sport de combat, ne plus se raser et essayer de prendre davantage sa place dans l'espace public. C'est en parallèle que l'attente liée à la maternité dans sa famille a été mal vécue car iel pense probablement ne jamais vouloir d'enfant.

Au fur et à mesure, iel se sent de mieux en mieux dans son corps, mais il y a toujours quelque chose qui ne va pas malgré ses changements. Iel est passée de féministe à lesbienne puis bi/lesbienne, mais ça n'allait toujours pas. Ce sont ses fonctions qui vont lui faire prendre conscience de ses questionnements concernant son genre. Iel a fait de la politique et iel était ainsi régulièrement présent·e officiellement. Ses fonctions faisaient que le titre de politesse « Madame » était récurrent alors qu'il est, dans la vie de tous les jours, très peu entendu. Ces répétitions systématiques le·x rendait colérique ou dépit·e en fin de journée sans qu'iel comprenne immédiatement où se situe le problème. Iel pensait d'abord que c'était le fait qu'iel n'aime pas les titres. C'est la multiplication de ces titres qui lui provoque un déclic. Je schématise sa trajectoire comme suit :

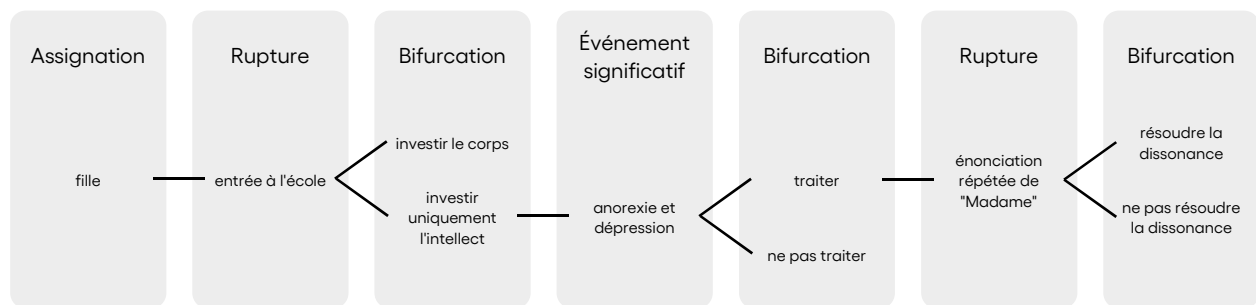


Figure 10 : Trajectoire de Loé (de sa conception)

4.2 Embrasser le changement

Loé est actuellement en train d'effectuer des changements dans sa manière de se présenter et au niveau corporel, mais iel préfère ne pas penser en termes de transition. En effet, le terme « transition » laisse penser qu'il y a une finalité, un but à atteindre. Iel préfère parler de continuité : « en tout cas quand on parle des transitions peut-être plus en général, les gens voient une rupture et pis moi je trouve que c'est aussi intéressant de réfléchir en termes de continuité ou en tout cas aussi de bienveillance par rapport à son passé ».

Endosser socialement sa non-binarité lui permet d'assumer ses côtés masculins sans qu'ils lui soient reprochés. Plus tard, iel pense pouvoir davantage se remettre à se genrer, au niveau du langage, au féminin mais dit qu'iel a besoin d'une sorte de compensation de toutes ces années où iel a été affilié·e à la féminité. Iel me dit :

Même si pour moi, j'ai pas changé fondamentalement, c'est juste qu'en fait je sens que ces parts-là elles sont reconnues et écoutées comme telles, donc c'est assez étrange. Parce que pour moi c'est pas genré, en fait, ces traits de caractères ou ces manières de prendre sa place, mais socialement ça l'est. Euh je pense, alors, par rapport à la voix, quand je m'entends j'aimerais bien avoir une voix plus grave par exemple, mais c'est pas du tout un truc que je travaille, parce qu'en fait j'aime bien m'exprimer comme je m'exprime et pis euh, j'ai jamais essayé de faire des efforts pour euh ben respirer- enfin, on a une manière différente de respirer et de parler euh, enfin par la socialisation je pense quand même entre masculin et féminin pis j'ai jamais essayé de- pour l'instant en tout cas, de- je sais pas, de- d'un peu travailler cette voix pour qu'elle apparaisse plus masculine quoi, -fin. Après je pense la gestuelle je suis clairement assigné plutôt femme, pis là aussi, moi j'ai envie d'être à l'aise, donc, je sais pas, peut-être qu'y a un moment donné où je me sentirai plus à l'aise de faire un peu des efforts pour prendre d'autres habitudes. Pis euh, pis peut-être pas.

Cet extrait montre bien que Loé est prêt·e à continuer d'essayer de nouvelles solutions, de nouvelles manières d'être, de modifier son positionnement locutoire et sa manière d'interagir

avec les autres. Iel estime ne pas avoir changé mais que la non-binarité lui offre des possibilités nouvelles.

5. Aperçu d'autres trajectoires

Dans cette section, je fais un bref tour de quelques éléments intéressants dans les autres entretiens. Je commence par Ben (pronoms d'usages « il/lui », accords masculins). Il connaissait les non-binarités mais ne s'était jamais réellement posé la question de ce que ça voulait dire concrètement. Un événement significatif a été lors d'un exercice de groupe qui consistait à parler à la personne en face de soi en la nommant par son propre prénom. Durant cet exercice, il s'est trouvé dans l'incapacité d'énoncer son propre prénom pour parler à l'autre personne. Il décrit ça comme un sentiment diffus et désagréable. Cela a été un tournant dans son questionnement sur le genre, en mettant en évidence la nécessité, pour lui, de changer son prénom de naissance.

Actuellement, il se définit comme non binaire, ou plus précisément une identité de genre qui est plutôt neutre. Pour lui, ce neutre n'est pas une absence de genre, c'est la présence de masculin et de féminin qui s'annuleraient mutuellement. Son ressenti de genre est stable. En ce qui concerne sa manière de performer son genre, il se sent mieux avec une expression plutôt masculine. Il lie sa non-binarité à sa spiritualité, dans sa conception, l'esprit est bien plus vaste que notre « identité incarnée » et ce y compris en termes de genre :

Alors, disons moi je pense que depuis euh ouais tout jeune je je me sens assez proche je dirais d'une vision assez chamannique enfin de de la vie, enfin du fait que, ben voilà, on est dans un univers qui est.. ouais où y a plusieurs niveaux de réalité qui cohabitent et- et caetera et c'est vrai que... ouais, pour moi cette idée de de je sais pas comment on pourrait dire ça mais de rentrer en contact avec d'autres dimensions de la vie enfin c'est quelque chose qui me paraît très euh naturelle et très juste. Et c'est vrai que ben voilà dans beaucoup de cultures, bon ben des personnes two-spirits ou comme ça, enfin disons le- justement les personnes de la diversité de genre ben elles ont un lien aussi assez spécifique avec le avec le monde des esprits et c'est un peu des personnes qui font l'intermédiaire en fait entre ce monde-ci et pis les autres euh niveaux de la réalité.

et il continue :

J'ai l'impression que ben la question d'être non binaire c'est pas- c'est pas uniquement ben voilà de savoir à quoi je ressemble, quel prénom, quel pronom j'utilise mais c'est aussi une forme de, ouais je dirais presque au niveau énergétique ou comme ça, enfin disons, d'avoir euh quelque chose qui est peut-être moins polarisé que beaucoup de gens dans le monde et pis de, voilà de de servir un peu d'intermédiaire dans différents domaines.

Ainsi, pour lui, la signification de sa non-binarité prend sa source dans une forme de spiritualité et de connections énergétiques. En second court exemple : Kevin (pronoms d'usages « il/lui » à l'oral, « iel/ellui » à l'écrit, accords au masculin). Actuellement, iel se définit comme transmasculin non binaire (ou simplement transmasculin). Pour ellui, ça n'est pas réellement par choix, mais c'est ce qui correspond le plus à sa réalité actuelle. Iel dit :

Franchement je trouve ça assez compliqué parce qu'y a des moments donnés où je- enfin, j'essaie de rentrer dans une des cases typiquement la catégorie homme pis en même temps ça colle pas trop. Mais, donc ouais non binaire c'est ce qui marche le mieux.

Sinon, c'est Ashley (transféminine, pronoms d'usages « elle/elle », accords au féminin) qui a vécu un événement représentatif de son vécu. Cet événement, selon elle, reflète bien

l'ambivalence dans la reconnaissance de sa singularité. Lorsqu'elle était enfant, aux alentours de dix ans, elle était perçue et vivait comme un petit garçon. Son meilleur ami, à ce moment-là, avait déjà assimilé le fait qu'Ashley avait une sensibilité et des comportements qui n'étaient pas ceux généralement promulgués par les garçons de cet âge-là. Ainsi, lorsqu'il invita Ashley à son anniversaire où il n'y avait que des garçons, chacun avait un guerrier (homme) différent sur son verre sauf Ashley qui avait une sirène. Ashley raconte encore maintenant à quel point c'est significatif : elle était simultanément profondément touchée que son ami considère ses préférences mais le contraste entre son verre et celui de tous les autres lui renvoyaient un profond sentiment de différence. Cet événement significatif lui servira de repère dans sa manière de se percevoir tout au long de sa vie.

Pour la dernière partie de cette section, je fais, comme évoqué au chapitre 4, une simple tentative exploratoire en ce qui concerne les patterns psychologiques. Ces patterns peuvent prendre la forme d'équilibre stable ou instable, le fait est que « toute conduite est adaptative et que l'adaptation est toujours un équilibre de forme variée (stable ou instable, etc.) » (Piaget, 1962/2019, p. 515). Pour Lin, son pattern semble être une tension permanente entre « je suis quelque chose mais », un mais qui vient le différencier. « Je suis féminine mais lesbienne », « je suis féminine mais dans un milieu masculin », « je suis trans' mais non binaire ». Cette tension n'est pas un jugement normatif, elle semble simplement être une récurrence dans sa manière d'être. Pour Aba, cela semble être le fait de se sentir différent mais de ne rien dire par crainte. Pour Alex, cela pourrait être le fait de continuellement jauger la situation pour savoir quelle manière d'être et quel positionnement locutoire adopter dans une forme de conscientisation forte de la situation. En ce qui concerne Camille, c'est son attirance pour la féminité qui semble être récurrente. Ces quelques exemples sont de simples considérations qui seraient à explorer davantage.

6. Non-binarités : un rapport à soi et au monde

Avec ces différentes trajectoires ontogéniques, il est possible d'observer à quel point l'internalisation des normes est différente selon les personnes (donc, selon le schéma, les normes intraindividuelles). Ce qui est considéré comme féminin ou masculin revient de manière systématique, et pas uniquement en ce qui concerne les attentes sociales. La féminité et la masculinité reviennent sur quasiment tous les signes possibles, qu'ils soient corporels, ornementaux (vêtements, maquillage) ou comportementaux (façon de se déplacer, d'interagir, mais aussi les loisirs). L'incorporation et la compréhension cognitive et affective des normes de genre sont alors fortement variables d'une personne à l'autre.

Le deuxième point soulevable est l'hétérogénéité des trajectoires ontogéniques des genres non binaires. Les trajectoires sont traversées par diverses situations, qui peuvent être vécues comme étant similaires ou non et qui donnent lieu à des changements dans le temps. La personne se retrouve dans un ajustement perpétuel qui peut être conscient ou non, mais il y a des moments spécifiques qui sont plus décisifs que d'autres. Il y a des moments de réflexions qui transforment et des moments expérientiels et incorporés qui transforment. C'est ce que j'ai essayé de mettre en avant en proposant l'analyse des différents moments cardinaux : les événements significatifs, les ruptures et les points de bifurcation. L'élaboration sémiotique des

événements significatifs va durablement teinter les expériences antérieures. Les ruptures, qui marquent une cassure avec ce qui allait de soi, mènent généralement à des réflexions et parfois à des points de bifurcations. Ces derniers, eux, produisent un effet concret, que ça soit sur les activités entreprises, sur la façon de se penser ou sur des changements corporels – qu'ils soient médiés par des moyens techniques et médicaux ou non. Ce sont donc des moments de synthèses, des instants dialectiques qui permettent à la personne de faire coexister des éléments contradictoires ou alors de faire disparaître la contradiction. En découlent des équilibres qui peuvent être stables ou instables.

Tous ces éléments mettent en avant la plasticité du genre, mais surtout l'aspect porteur de signification des genres non binaires. Les non-binarités ont une utilité. Au travers du langage – plus exactement d'un mot (« non binaire ») ou plusieurs (« agendre » ; « transféminité » ; « trans' ») – les non-binarités permettent de rendre significatives – ou de réduire les tensions – des situations qui ont été vécues par la personne. Elles permettent de lier, au travers de leur signification cognitive (intellectuelle) les expériences corporelles et affectives avec une cohésion qui est propre à la personne. Mais les non-binarités ont aussi une dimension performative interne et externe. Elles transforment la compréhension de soi et du monde, mais elles servent également à rendre compréhensible et accessible à autrui leur expérience subjective, leur corporalité ou leur comportement. Les genres non binaires sont ainsi expressifs et compréhensifs. Ce sont de ces aspects que découlent une si grande hétérogénéité dans la signification de la non-binarité et dans la manière de l'exprimer.

Ce qui a été mentionné jusqu'ici met en lumière un genre qui n'est pas inné mais qui n'est pas non plus uniquement social. Il est vécu individuellement par la matérialisation concrète du genre à l'intérieur des situations. Il est traversé par des instants émotionnels, des vécus corporels et des choix volitifs. Le fait d'endosser la non-binarité permet d'accepter l'aspect changeant et dynamique de l'identité. Cela semble également enclencher un questionnement durable dans le temps, d'accepter certaines ambivalences et de changer selon les situations.

En prenant ce qui vient d'être mentionné en considération, quels sont les éléments qui reviennent plus ou moins systématiquement dans les genres non binaires ? Les personnes non binaires ont une signification individuelle de leur non-binarité et une trajectoire unique, mais le fait de penser ou d'exprimer sa non-binarité dans une société binaire mène à ce que des moments particuliers soient davantage propices à être significatifs, aussi bien positivement que négativement. De surcroît, il semble que le langage et le corps se retrouvent dans chaque entretien. Le chapitre suivant aborde ces aspects transversaux aux genres non binaires.

Chapitre 7. Analyse transversale des non-binarités

Time vitally intersects with non-binary identity negotiation across different forms of social interaction. Time spent introspecting can change self-conceptualisation, and time spent interacting with others can endear, or alienate. How an individual reacts to, interacts with, is affected by, or contributes to a particular community is dependent on the relationship an individual has with themselves.

[...]

Space is unavoidably connected to time in such contexts; for example, in cases where an individual's trans/non-binary status may be known in some settings but not others. The family home or the workplace may be spaces that restrict autonomy of expression, while queer community spaces may enable exploration.

(Vincent, 2020, p. 101)

Ce second chapitre d'analyse expose les éléments récurrents dans les non-binarités. Il résulte d'une analyse transversale des différents entretiens et des codes thématiques. Ce chapitre suit le second axe transversal de ma recherche en répondant notamment à la question 2) formulée à la première section du chapitre 4 : En prenant les non-binarités en relation avec une société cisnormative, existe-t-il des aspects récurrents dans les genres non binaires ? Afin d'y répondre, ce chapitre reprend les sous-questions : a) Quel est le rôle des situations ? b) Quel est le rôle du langage ? c) Quel est le rôle du corps ? Et, finalement, d) existe-t-il des situations liminales qui jouent un rôle dans les non-binarités ?

Il s'agit ici de présenter deux aspects : les situations sociales et matérielles spécifiques qui sont saillantes pour les personnes non binaires, la place du corps dans les non-binarités et la manière dont le langage articule la signification – à la fois des situations, du corps et de la conception de la non-binarité pour la personne elle-même. Ces expositions ne sont donc pas des généralisations absolues des personnes non binaires mais bien des spécificités récurrentes qui sont liées au fait d'être et de se penser non binaire dans une société cisnormative. En effet, une fois que le positionnement locutoire et l'autocatégorisation non binaire sont adoptés, certaines situations deviennent la source de questionnement. Chaque situation sociale est potentiellement stressante pour une personne non binaire car il est difficile de savoir si les personnes présentes : 1) connaissent l'existence de la non-binarité ; 2) sont prêtes à accepter cette existence ou à entendre ce point de vue. Cela mène les personnes non binaires à avoir une conscience élevée d'elles-mêmes et de la situation et de réguler leur comportement en fonction.

Le chapitre est partagé en cinq sections. La première concerne les différentes situations sociales qui sont présentées, avec la dimension des espaces et des personnes. La deuxième et la troisième section analysent respectivement les deux aspects cruciaux dans les non-binarités ressortis dans le chapitre 6 : le langage et le corps. La quatrième décrit la potentialité liminale des ateliers *drag*. Finalement, la cinquième section synthétise le chapitre en exposant les spécificités des non-binarités.

1. Rôle des situations sociales : entre espaces et personnes

Les non-binarités n'étant pas comprises, légitimes ou même connues par tout le monde et dans toutes les situations, les personnes non binaires se retrouvent à devoir constamment s'adapter selon les différents moments de leur vie quotidienne. Le vécu et l'expression individuels de la non-binarité sont ainsi profondément circonstanciels.

Je commence ici par un exemple avec Kévin. Lorsque Kévin est avec des personnes proches, qu'iel a choisi de garder dans sa vie, ou alors avec des personnes qui connaissent la non-binarité, alors iel vit paisiblement. Dans tous les autres contextes, iel n'est pas serein, iel ne vit pas bien. Lorsque Kévin a commencé à se définir en tant que personne non binaire, iel l'exprimait dans toutes les situations et demandait à être adressé avec le pronom « iel ». Iel avait donc adopté un positionnement locutoire non binaire. Ces multiples tentatives n'étaient (quasiment) jamais fructueuses. Aujourd'hui, iel a abandonné ce positionnement locutoire et utilise le pronom « il » à l'oral. Iel génère des efforts pour être intelligible en tant qu'homme car, selon ellui, son *passing* n'est pas optimal. Exceptionnellement, lorsqu'iel ne fait pas attention ou qu'iel est fatigué, Kévin se genre oralement au féminin par réflexe, ce qui ne lui pose pas de problème ni à ses proches. Mais, pour le reste du temps, iel demande d'être adressé par « il » même s'iel doit parfois reprendre ses interlocuteur-ric-e-s. Malgré tout, iel dit que certaines personnes ne disent rien et d'autres sont simplement mal à l'aise sans oser poser de question.

Je prends brièvement un second exemple. Billie (personne agenre d'une vingtaine d'année, pronoms d'usage « al/al ») est amené, dans son travail, à collaborer avec des femmes migrantes. Même si elles ne comprennent pas sa non-binarité, elles la respectent. À l'inverse, sa famille connaît et a compris sa non-binarité mais ne la respecte pas. Pour al, la situation avec sa famille est bien plus pesante que celle à son travail. Al ne demande pas nécessairement à être compris, mais, *a minima*, respecté.

En ce qui concerne Alex, iel effectue, à chaque situation qu'iel rencontre, une évaluation rapide afin de savoir s'iel va exprimer sa non-binarité ou pas. Iel essaie de savoir si l'effort en vaut la peine en jugeant la potentialité de réussite. Ainsi, son positionnement locutoire change radicalement tout au long de son quotidien au fil des situations. Je m'attarde maintenant sur les situations qui donnent lieu à des réactions spécifiques de la part des personnes non binaires, aussi bien positivement que négativement. La sous-section 1.1 se centre sur les espaces genrés, la sous-section 1.2 sur les situations genrées et la dernière sur les situations où le genre n'est pas structurant.

1.1 Espaces marqués par le genre

Certains espaces sont rigidement stratifiés par une vision binaire du genre. En offrant seulement deux options, ils mettent en tension les personnes qui ne s'y reconnaissent pas où qui n'ont pas un corps intelligible selon cette dichotomie. Ces espaces sont généralement publics ou d'utilité publique. En effet, cette ségrégation spatiale existe peu dans les espaces privés. Le cas le plus typique et le plus étudié concerne les toilettes. Erving Goffman (1977b) les analyse de cette manière :

Now clearly, if ogling and sexual access is to play the role it does in pair formation in our society, then sequestering of toilet functions by sex would seem to be indicated. And even more clearly, what is thus sequestered is a biological matter in terms of which the sex-classes biologically and markedly differ. But the sequestering arrangement as such cannot be tied to matters biological, only to folk conceptions about biological matters. The functioning of sex-differentiated organs is involved, but there is nothing in this functioning that biologically recommends segregation; that arrangement is totally a cultural matter. And what one has is a case of institutional reflexivity: toilet segregation is presented as a natural consequence of the difference between the sex-classes, when in fact it is rather a means of honoring, if not producing, this difference. (p. 316)

Les toilettes ne sont pas séparées par des impératifs biologiques mais par la compréhension sociétale de ces fonctionnements biologiques. Plus que d'être une nécessité, la séparation des toilettes selon le genre sont une manière de réifier – spatialement – cette même séparation selon le genre. Le cas des toilettes a été évoqué dans chacun des entretiens et la présence de toilettes genrées est régulièrement à l'origine de malaise. Plus récemment, Halberstam (2018) écrit :

The bathroom [...] represents the breakdown of a system that over time and across multiple geographies has accrued a patina of permanence and stability. As the cracks begin to show under the pressure exerted by the public emergence of trans* bodies and a widespread dissatisfaction with the policing of space, we are now regaled with a series of law—and opposition to them—designed to give trans* people harassment-free access to public facilities. (p. 133)

Comme premier exemple, j'explore le cas de Lin. Il a traversé un moment compliqué avec les toilettes lors de sa transition, mais cette complication s'est estompée jusqu'à disparaître une fois que son intelligibilité sémiotique d'homme a été atteinte. Il dit que c'était compliqué « surtout pendant ma transition où je me disais okay c'est quand le bon moment où je peux entrer dans les toilettes des hommes ? ». Une fois de plus, c'est le manque de lisibilité masculine de son corps qui créait ce questionnement car les toilettes, dans leur division spatiale, contraignent à la binarité. Aujourd'hui, son corps est intelligible binairement, il ne se verrait plus aller dans les toilettes « pour les filles ».

De son côté, Billie fait régulièrement des *coming-outs* officiels, ce qui a pour effet que son école et son travail connaissent sa non-binarité. Ainsi, al a officiellement le droit de choisir, par conséquent, les toilettes publiques à l'intérieur de ces institutions ne lui posent plus de problème et al préfère aller dans les toilettes destinées aux personnes assignées homme. En revanche, cela n'est pas le cas pour Aba et Camille. Aba essaie de se retenir le plus possible pour ne pas utiliser des toilettes publiques et, si nécessaire, tente d'utiliser les toilettes pour personnes en situation de handicap. Camille, de son côté, préfère aller dans les toilettes « des femmes » mais a toujours peur de tomber sur une femme cisgenre qui la regarderait mal ou ferait une remarque. Le cas des toilettes publiques a été évoqué durant chaque entretien et n'est jamais vécu comme un espace agréable sauf en présence de toilettes pour personnes en situation de handicap ou de toilettes non genrées.

Le deuxième cas distinct concerne la piscine. Ça n'est pas nécessairement la structure spatiale du lieu (hormis les vestiaires mais qui sont parfois individuels) qui pose une dichotomie stricte mais son habillement – obligatoire et traditionnel. En effet, le type de vêtements légers possède deux caractéristiques uniques à cet endroit : le peu de couverture charnelle qu'ils offrent et leur forte différenciation selon le genre. S'il est encore concevable (même si assez mal perçu) de mettre un bas typiquement masculin pour un corps considéré comme féminin,

il est inconcevable pour un corps considéré comme masculin de porter une quelconque pièce considérée comme féminine. Cet espace est fortement présent dans la trajectoire de Lin au travers de l'intelligibilité de sa poitrine (voir sous-section 1.1 du chapitre 6 et la sous-section 3.1 de ce chapitre) mais Aba et Loé évitent la piscine pour des problématiques similaires.

Dans le même ordre d'idée, les vestiaires constituent également un lieu potentiellement problématique lorsque ceux-ci ne comportent pas de cabines privatives. Ce lieu continue d'être source d'appréhension de la part de Lin car il n'a pas effectué de phalloplastie – ce qui a comme effet de rompre son intelligibilité sémiotique d'homme lorsqu'il se retrouve nu. Le dernier cas, abordé à deux reprises, concerne l'hôpital dont les chambres sont généralement réparties selon l'assignation. Les prisons ont été évoquées une fois mais la personne n'était pas directement concernée.

À l'inverse, la présence de toilettes ou de vestiaires non genrés sont sources de soulagement pour les personnes non binaires qui n'ont alors plus la nécessité de réfléchir ou d'appréhender la situation. Mais ce ne sont pas simplement les espaces qui peuvent créer ou réduire des tensions, les personnes présentes ou la situation elle-même le sont encore davantage. Je développe, dans la sous-section suivante, ces situations qui sont fortement binarisées.

1.2 Situations marquées par le genre

Certaines situations ont la caractéristique de rendre une vision binaire du genre plus saillante. La saillance de la bicatégorisation – les normes interindividuelles émergentes – augmente tendanciellement l'apparition d'une divergence avec les normes intraindividuelles des personnes non binaires. Comme je l'ai mentionné avec la trajectoire de Loé (voir chapitre 6, sous-section 4.1), toutes les présentations officielles qui annoncent de manière répétitive des titres, que ça soit « Madame » ou « Monsieur » ou des titres de fonctions régulièrement source d'inconfort pour les personnes non binaires. Cela pousse généralement les personnes non binaires à avoir un « mégenrage de préférence » (je reviens sur ce point dans la sous-section 2.4 ci-après). Alex a vécu des moments similaires lorsqu'un jour, une personne le-a introduit-e sur scène en répétant à de multiples reprises « Madame », ce qui a constitué un violent moment significatif dans sa trajectoire qui a été accentué par l'aspect public des présentations. Ce moment s'est immédiatement transformé en point de bifurcation, iel décide, dès le lendemain, d'annoncer officiellement son positionnement locutoire en tant que personne non binaire à toutes les personnes qu'iel côtoie en diffusant un courriel.

Pour Kévin, une autre situation problématique est sa participation à un chœur qui divise les choristes entre homme et femme. Iel chante dans la catégorie « homme » mais, même s'iel estime que ça n'est pas totalement sa place, iel préfère être dans cette catégorie plutôt que de chanter avec les femmes. D'une manière générale, la voix est régulièrement problématique puisqu'elle « est immédiatement catégorisée comme “voix de femme” ou “voix d'homme” en fonction de représentations prototypiques : relativement aiguë et claire pour une voix de femme, relativement grave et sombre pour une voix d'homme » (Arnold, 2021, p. 866). En effet, la voix fait partie intégrant de l'intelligibilité genrée d'une personne.

Cette situation ressemble à celle décrite par Lin lorsqu'il raconte que, pour lui, la pire situation est l'appel téléphonique au cours de laquelle il est régulièrement mégenré. La communication par téléphone se distingue d'autres situations d'interactions puisque tous les signes liés au corps dans sa matérialité sont invisibles ; seuls la voix, le timbre et le ton demeurent comme critères d'intelligibilité. Sa voix, bien qu'étant masculine en direct (ce qui s'est amélioré avec l'hormonothérapie), est encore perçue comme étant féminine au téléphone. Ainsi, il est régulièrement mégenré lorsqu'il parle au téléphone, ce qui l'incommode.

Dans cette sous-section, je n'ai exposé que des situations qui sont spécifiques mais, en réalité, une majorité des situations de la vie quotidienne nous confronte à une vision binaire du genre au travers de l'utilisation de « Madame », « Monsieur » mais également des pronoms et de la déclinaison genrée des adjectifs.

1.3 Situations non genrées

Cependant, certaines situations sont caractérisées par le fait que les normes interindividuelles (ou intraindividuelles) qui en émergent ne demandent pas une intelligibilité binaire du corps genré. Cela permet alors aux personnes non binaires de ne pas entrer en tension (au niveau de leur intelligibilité corporelle ou au niveau émotionnel) avec ces normes. Trois situations semblent être propices à cela : 1) les moments où la personne non binaire est seule ; 2) les moments avec des proches ou des personnes qui acceptent sans contrainte les non-binarités ; 3) les événements *queers*.

Les premières situations empêchent une divergence entre des normes intra- et interindividuelles (même si, en l'occurrence, les personnes non binaires ont parfois des tensions au sein-même de leurs normes intraindividuelles comme cela a été vu au chapitre 6). Les moments seul·e sont alors vecteurs soit de relâchement, soit de réflexion sur les expériences quotidiennes. Cette absence de jugement extérieur peut-être exemplifiée par Aba qui dit, lors de l'entretien, que s'iel vivait seul sur une île déserte, tout irait parfaitement bien, mais iel est obligé d'avoir des contacts sociaux.

Les deuxième et troisième situations sont en fait similaires dans le fait qu'elles acceptent la non-binarité. Dans tous les entretiens, les moments les plus simples en termes de genre se déroulent avec les personnes proches (pas nécessairement la famille avec laquelle la non-binarité est parfois compliquée, comme c'est le cas pour Aba et Billie) et lors d'événements *queer*. Puisque les normes de genre sont plus relaxées, cela permet aux personnes non binaires de vivre leur genre de manière plus fluide et plus détendue.

Je prends comme premier exemple Aba qui avait une certaine réticence à participer à des événements en mixité choisie mais qui a fait une première expérience peu de temps avant notre entretien. Iel a adoré ce moment notamment parce qu'iel n'avait pas besoin de se justifier, iel pouvait parler ou non de son expérience personnelle et personne ne remettait en cause ou demandait des précisions. Iel raconte :

Aba : [...] Donc on peut dire ce qu'on veut, personne va nous insulter, on peut se sentir très bien. Et pi là ben c'était pour femmes cisgenres, femmes transgenres et personnes non binaires. [...]

En fait je me suis senti vraiment trop bien. De pouvoir libérer la parole, parler d'expériences d'agressions qu'on avait tous vécus sans se sentir jugé et sans qu'il y ait quelqu'un qui veuille absolument avoir les détails. Parce que ça c'est souvent le problème des personnes cisgenres, elles veulent le détail comme si c'était important, ben y a pas besoin de donner de détails donc disons on peut dire le minimum sans que quelqu'un nous dise « oui mais peut-être que... un peu plus de détails ». Donc moi je me suis senti en sécurité en fait et c'était très positif comme expérience, j'ai beaucoup apprécié.

Ces situations offrent une convergence entre les normes interindividuelles et intraindividuelles. Le corps de la personne et son intelligibilité sont congruents puisque le contexte ne requiert pas de normes strictes. Ainsi, la nécessité de prouver, de justifier et d'expliquer sa réalité subjective disparaît. Le positionnement locutoire non binaire est immédiatement accepté et compris. La légitimité à exister en tant que telle n'est alors pas remise en question. Les émotions ressenties par les personnes non binaires au travers de cette légitimité implicite sont donc – tendanciellement – positives.

Pour Lin, ces situations non genrées lui permettent de jouer avec des ornements considérés comme féminins. Il aime mettre des robes mais il fait attention à ce que le trajet, s'il y en a un, ne soit pas compliqué. Il regrette également de ne pas pouvoir porter des talons ou des robes plus régulièrement. En outre, il est *out* en tant que personne non binaire uniquement dans des groupes restreints aux personnes non binaires. Ces situations lui offrent l'accès à des façons de vivre moins binaires qui lui conviennent, elles transforment ainsi sa manière d'être et ses ressentis.

Avec ce qui a été exposé dans cette section et dans le chapitre précédent, l'environnement immédiat ne peut pas être considéré comme étant un facteur exogène impactant la manière de vivre la non-binarité, il en est constitutif. Dans la section suivante, c'est l'aspect langagier des non-binarités qui est abordé.

2. Rôle du langage

Le langage est un des aspects les plus saillants dans les non-binarités. Cela est précisément dû au caractère nouveau du vocabulaire entourant les non-binarités. Si tous les mots sont polysémiques par nature, l'enjeu se place dans leur signification (voir chapitre 3). Les personnes non binaires s'appuient sur le langage et les mots afin de changer leur relation à elles-mêmes et leur relation à autrui. Les manières de se décrire sont un point clef des questionnements et des ajustements propres aux personnes non binaires. Au-delà de ça, le positionnement locutoire non binaire, par son actuel manque de reconnaissance sociale, représente la spécificité des non-binarités.

Pour rendre compte de l'implication du langage dans les non-binarités, cette section se décline en quatre sous-sections : 1) l'usage des mots pour décrire son propre genre, leur usage réflexif ; 2) le prénom et son éventuel changement ainsi que la signification de ce changement ; 3) les pronoms d'usage ainsi que la manière de parler et d'écrire ; 4) la manière d'entrevoir le genrage et le mégenrage.

2.1 Usage des mots pour se comprendre

Les genres non binaires sont autocatégorisés, c'est-à-dire que c'est la personne elle-même qui se catégorise. Cette catégorisation, bien qu'elle soit intentionnelle, a une utilité, elle répond à quelque chose et a une signification propre à la personne qui l'endosse. Elle permet de réduire une tension – interne ou externe – qui est vécue par la personne. Ainsi, les personnes non binaires se retrouvent à se définir au travers d'un langage qui est récent (une vingtaine d'année pour les genres non binaires mais les catégories plus spécifiques ont quelques années seulement). Elles tentent alors de trouver une définition qui colle au plus près à leur ressenti interne. Cette catégorisation non binaire a alors deux rôles : elle sert à comprendre son ressenti et à faire comprendre celui-ci à autrui.

Ce moment d'autodéfinition se trouve être particulièrement saillant et celle-ci ne trouve généralement pas de position fixe. Je vais exemplifier au travers de quelques exemples. Loé se catégorise non binaire mais ne ressent pas d'identité de genre intrinsèque. Iel est ambivalent face au fait de se catégoriser comme agendre, comme le montre l'extrait suivant :

Loé : pis en termes de définition ben je parle de personne non binaire mais déjà c'est pas facile, là aussi ça dépend des milieux, c'est pas facile dans le milieu professionnel par rapport au milieu familial de faire comprendre ce que c'est non binaire, pis je pense si je suis très honnête avec moi-même, dans toutes ces étiquettes je serais plutôt agendre, dans le sens où les étiquettes masculins-féminins me font plutôt court-circuiter euh mon cerveau enfin voilà, ça me semble plus pertinent, mais là y a aussi quelque chose de- peut-être de plus pratique en termes de euh de définition et puis bon d'être agendre, je dis ça par rapport au fait que ça me fait bugger, du coup je sais que ça a pas de pertinence pour moi mais ça serait aussi je pense un peu prétentieux de- de penser pouvoir se concevoir et même se ressentir en dehors complètement de la binarité, et y a peut-être un côté où non binaire c'est un peu plus honnête parce qu'y a encore le binaire dans non binaire. C'est un peu plus honnête que agendre.

Pour rendre explicite son questionnement, le terme qui serait le plus approprié pour définir sa compréhension de soi est « agendre ». Ce que « sont » le masculin et le féminin ne correspond à rien de concret pour ellui, mais iel ne se définit pas comme « agendre » parce que c'est actuellement difficile de se concevoir sincèrement en dehors du genre binaire. Iel trouve ainsi un équilibre ambivalent en se définissant avec le terme « non binaire » qui ne lui convient pas entièrement. Plus tard lors de l'entretien, je lui demande ce que le terme « genre » signifie pour ellui, iel répond :

Loé : Non, ben spontanément pour moi l'enjeu aujourd'hui c'est de différencier le genre de sexe biologique, ça c'est ce qu'on dit souvent dans les formations qu'on donne aux élèves et ça permet en fait pour moi de- d'amener l'idée qu'y a des constructions sociales là-derrrière, de se détacher de l'essentialisation du genre, donc c'est un espèce d'outils pratique en fait euh- mais en soi voilà, comme je disais avant que je pense, fondamentalement, si je m'autorisais peut-être plus je me définirais comme agendre, y a un côté où je pense que, quelque part, c'est un concept utile mais qui serait volontiers voué à disparaître ça m'arrangerait quoi.

Ici, c'est l'objectif même du genre et de se définir en tant que non binaire qui semble être leur propre anéantissement afin de ne plus catégoriser les personnes au travers de la conception d'un sexe dichotomique et déterministique. Il est alors possible d'entrevoir les différentes ambivalences inhérentes aux non-binairités. La non-binairité est ici un moyen de légitimer sa manière de vivre qui est différente de celles qui sont communément acceptées. Pour continuer, j'expose le cas de Kévin.

Kévin : [...] actuellement je dirais que je me sens transmasculin non binaire. Et puis c'est pas forcément que c'est vraiment un choix, mais c'est ce qui correspond un peu à ma réalité j'ai l'impression. Dans le sens, c'est pas

vraiment un choix parce que le terme non binaire j'l'aime pas trop. Euh, pis en même temps je vois pas un autre en fait, donc euh- parce que non quelque chose, c'est- à la limite je préférerais « autre » mais bon. Donc ouais le terme non binaire je l'aime pas particulièrement mais c'est ce qui me correspond le mieux. Et puis je pense que le côté transmasculin c'est aussi important parce que j'étais beaucoup dans une performance de genre féminin et pis ça a été quand même toute une déconstruction et- notamment pour des gens qui m'ont connu depuis longtemps, je suis clairement dans un truc transmasculin.

Dans cet extrait, on voit bien le caractère semi volitif et semi imposé. Kévin admet ne pas aimer le terme « non binaire » mais n'en trouve pas d'autre qui puisse être compréhensible pour autrui. Son autocatégorisation transmasculine reflète le fait qu'il est passé d'une intelligibilité sémiotique féminine à une intelligibilité plus masculine. Le terme est ainsi descriptif de sa réalité extérieure et ne reflète pas spécifiquement sa manière de se comprendre. En effet, le terme « non binaire » ne fait pas l'unanimité chez les personnes qui ne sont ni cisgenres ni trans' orientées de manière binaire. Par exemple, Ashley préfère l'appellation « troisième genre ». Cette manière de vivre sa non-binarité se retrouve dans des cas de la littérature :

So, for me identifying as non-binary means that I . . . Well first of all I don't really feel a connection with either male or female and I think the word non-binary sort of allows me to feel that, like allows me to recognize that that's ok to feel that. And really it's just more about me being allowed allowing myself, to feel to be me and not feel pressured into fitting sort of male or female stereotypes, or being . . . feeling like I need to connect . . . feel connected with being female. So really that's sort of what it feels what it means to me, but really it's just about allowing myself to be me. (Phoenix, 19 ans, non binaire/genderqueer, dans Ward & Lucas, 2023, p.8)

Ici, la personne non binaire utilise la non-binarité pour légitimer, pour elle-même, ses manières de ressentir car elle ne se sent pas liée à une catégorie « homme » ou « femme ». Cette personne se sent restreinte dans ses émotions et dans sa façon d'être extérieurement (Bower-Brown et al., 2021). Sa non-binarité est utilisée pour se distancer de son assignation à la naissance et d'une vision binaire des vécus (Ward & Lucas, 2023).

Billie a une non-binarité proche de celle-ci, al dit que « rien ne me dit que je suis une femme, mais rien ne me dit non plus que je suis un homme ». Des phrases similaires se retrouvent dans des biographies de personnes non binaires : « I never felt like I was a girl, but I wasn't a boy either. I was just floating somewhere in-between. I was just me » (Janib, 2020, p. 86). Ce manque de ressenti d'appartenance « réel » à une catégorie se retrouve chez Aba, Billie, Loé et partiellement Lin. Le manque de ressenti interne est, selon moi, une preuve tangible du fait que le genre – que ce soit interne ou externe – émerge dans les situations qui, au fil du temps, crée un sentiment de continuité ou de discontinuité qui se lie au genre – et au sexe – par la signification qui lui est attribuée par la personne. En revanche, ça n'est pas le cas pour toutes les personnes non binaires, par exemple, Ashley a un ressenti interne fort qui la lie à la féminité mais pas à la catégorie femme.

En outre, une autre problématique est ressortie de quelques entretiens : la manière de penser sa sexualité en tant que personne non binaire. Cette problématique n'est pas liée à la personne, mais au/à la partenaire de la personne lors du moment de basculement en positionnement locutoire non binaire. Ashley était en couple gay et l'annonce à son partenaire de sa transféminité a été mal reçue, ce dernier n'a pas réussi à se définir lui-même autrement qu'un homme gay et a mis fin à la relation. Ben a également été stressé au moment de l'annonce à sa partenaire lesbienne, mais celle-ci a bien réagi et ils sont resté-e-s ensemble.

2.2 À la frontière entre non-binarité et transidentité

Cette sous-section, un peu à part, est consacrée à un petit point non essentiel qui a émergé de mon matériel empirique. Comme déjà mentionné dans la première section du chapitre 2, les transidentités et les non-binarités ont une histoire commune mais elles ne se recoupent pas complètement. Dans le cadre du cours de *Méthodes et recherches qualitatives en sciences sociales*, j'ai eu l'occasion d'effectuer un entretien d'experte avec une psychosexologue qui accompagne des personnes trans' et non binaires dans un cadre social (et non pas thérapeutique). Selon elle, il n'y a pas de différence significative concernant les questions qui taraudent les personnes trans' et les personnes non binaires, la seule différence se situe au niveau de la réaction de la société.

Cependant, l'obstacle qu'a constitué le discours binaire à propos des transidentités se retrouve dans les discours de Camille, Kévin, Aba, Ben et Ashley. Ci-après, un extrait de l'entretien de Ben concernant ce sujet :

Ben : ben disons pendant longtemps la vision de la transidentité était quand même assez binaire et je me disais « oui mais okay c'est in- intéressant mais moi j'ai pas envie de devenir un homme donc euh donc non c'est- c'est pas pour moi, ça doit être parce que voilà c'est un- une curiosité intellectuelle euh, je sais pas, une forme de solidarité avec les personnes trans et cætera mais ça me concerne pas forcément ».

Ainsi, Ben c'est longtemps senti solidaire des personnes trans', mais le discours majoritairement binaire concernant les transidentités a freiné la réalisation de sa non-binarité malgré le fait qu'il connaissait les autres possibilités. En effet, il continue, un peu plus tard :

donc voilà, je connaissais la théorie de se dire bon ben voilà l'identité de genre c'est se sentir soit homme soit femme soit un peu des deux soit aucun des deux et cætera mais disons pour moi c'était quelque chose de très théorique et puis je n'avais pas... je sais pas comment dire, j'avais rien mis de très concret sur qu'est-ce que ça peut vouloir dire [se sentir] un peu des deux ou aucun des deux.

Il a fallu qu'il se pose sincèrement la question de la signification de « se sentir autrement que de manière binaire » pour prendre conscience que son ressenti en était proche. Cette brève sous-section sert simplement à relever ce point, je passe maintenant à une expérience spécifique qui est commune à plusieurs personnes non binaires qui ont participé à cette recherche.

2.3 Prénom

Butler l'annonçait déjà : « The crisis in the symbolic, understood as a crisis over what constitutes the limits of intelligibility, will register as a crisis in the name and in the morphological stability that the name is said to confer » (Butler, 1993/2011, p. 96). Et effectivement, l'ensemble des participant·e·s a effectué un changement au niveau du prénom avec une certaine hétérogénéité. Alex était appelé·e Alexandra et a coupé son prénom afin qu'il soit neutre : Alex peut être le diminutif d'Alexandre ou d'Alexandra. Loé a enlevé une lettre de son prénom (Cloé), ce qui lui permet de conserver une partie de son ancien prénom tout en offrant une lisibilité plus ambiguë. Mais parfois les prénoms sont complètement différents. Pour Maxime et pour Ben, il y a eu des essais pendant quelques mois d'un prénom. Billie le trouvait

trop féminin, Ben souhaitait garder la symbolique et une partie de la graphie de son prénom mais sans l'aspect féminin. Cette phase exploratoire semble être utile.

Aba, de son côté, est le-a seul qui n'a pas changé de prénom car iel n'est pas out en tant que personne non binaire. En revanche, iel endosse un prénom spécifique qui est dédié à sa non-binarité, un prénom qu'iel utilise pour être anonyme. Iel en fait une analogie avec Superman qui utilise ses lunettes pour se camoufler. Le passage ci-après provient d'un message qu'iel m'a envoyé suite à notre entretien (son utilisation en tant que matériel empirique a été confirmée par ellui) :

Aba : Contrairement à certaines personnes qui choisissent un nouveau nom pour consacrer leur nouvelle identité, le nom que j'ai choisi est davantage un pseudonyme qui me sert dans ma « double vie ». Comme je te disais hier, seuls quelques membres de la communauté savent que je suis non-binaire, tandis que j'adopte une attitude de personne cisgenre dans le reste des situations. On pourrait dire que je mène une double vie, un petit peu à la manière de Superman. Je choisis ce héros pour la comparaison, car si tu connais le personnage, tu sais qu'il porte des lunettes dans la vie de tous les jours lorsqu'il est Clark Kent et qu'il les enlève lorsqu'il endosse son rôle de Superman. Je dirais que je fais un peu la même chose avec mes deux noms... mais je n'ai pas les pouvoirs de Superman. [...]

Je n'ai pas choisi de nouveau nom et ai préféré garder l'ancien, parce que mon nom relève d'une histoire particulière, à savoir que je n'ai jamais su si c'est ma mère biologique ou le personnel de l'orphelinat qui me l'a donné et ensuite parce que mes parents adoptifs, lors de mon adoption, ont décidé de le garder. En changer me paraîtrait aller à l'encontre de leur volonté.

Son prénom non binaire (que je ne dévoile pas pour des raisons d'anonymat) est lié à un personnage de roman qu'iel trouve spécialement héroïque et brave. Son choix de garder son prénom de naissance est lié à une relation affective avec ses parents biologiques qu'iel n'a jamais rencontrés. L'usage de ce prénom uniquement pour endosser son identité non binaire lui permet alors de lier un sentiment – avec le prénom d'un personnage de roman – et de garder son anonymat en tant que personne non binaire qui, pour rappel, est au centre de ses peurs quotidiennes.

Ben : [...] c'était insupportable d'utiliser mon prénom à ce moment-là et je me suis dit non mais c'est, non ça va pas. Bon à ce moment-là j'avais pas forcément d'autre prénom mais voilà j'en ai inventé un sur le- sur le moment et puis, ouais, ça a été vraiment une prise de conscience super forte et en rentrant chez moi je me suis dit non mais ça, résolument euh, voilà, je pense que mon prénom je l'avais toujours bien aimé sur la manière dont y s'écrivait pis la symbolique et tout ça mais j'avais jamais aimé comment il sonnait, et puis je le trouvais trop féminin et puis et ceetera. Mais, mais en même temps voilà j'avais jamais forcément fait le lien avec une question de genre.

Dans la trajectoire de Ben (section 5 du chapitre 6), c'est son prénom qui a créé une rupture lors d'un jeu de rôle. Son rapport à son ancien prénom (*deadname* ou *morinom* en français) était teinté d'ambivalence. Il aimait son esthétisme et son symbolisme mais le liait à quelque chose de trop féminin. Cette réflexion de longue haleine s'est exacerbée lors de la rupture durant le jeu de rôle. C'est en commençant à se questionner sur la signification de ce mal-être que Ben va entamer son cheminement vers des questions sur son genre.

Les changements de prénoms font partie de la tentative d'obtenir une intelligibilité sociale non binaire et des négociations de la part des personnes non binaires entre se dire non binaire en toute situation ou pas. Mais il n'y a pas que le prénom qui fait partie de l'intelligibilité, il y a également les expressions orales et écrites ainsi que le corps. La sous-section 2.3 s'attarde sur l'écrit et l'oral.

2.4 Usage des pronoms et genrage à l'écrit et à l'oral

Le langage neutre est difficile, non pas en soi, mais parce qu'il est difficilement accepté et qu'il ne fait pas partie des habitudes. Utiliser des pronoms différents de ceux qui ont été assignés à la naissance ou de néopronoms qui sont encore peu compris et utilisés par la population demande des efforts. Ainsi, les personnes non binaires passent généralement par une phase exploratoire qui participe à ressentir ce qui leur convient le mieux tout en se confrontant aux réactions des personnes auxquelles elles s'adressent. Plusieurs des personnes participantes ont essayé des néopronoms pour ensuite revenir à des pronoms « traditionnels » (« il » ou « elle »). Prenons l'exemple de Loé qui est encore dans sa phase d'exploration.

Loé : Je pense que le pronom que je préfère c'est iel, celui que j'utilise euh c'est plutôt il, parce que c'est trop difficile, aussi d'imposer le iel, voire c'est impossible dans certains domaines, du point de vue administratif. Et puis ben avec les accords masculins, pis là aussi je pense que euh, à terme- enfin, que je serais hyper à l'aise avec des accords alternés et pis même peut-être avec des pronoms alternés entre il et elle mais que pour l'instant je suis tellement souvent assigné au féminin que en fait ça, j'ai je pense personnellement un besoin de compensation de ces années de féminin et pis socialement ben si je dis que c'est égal ou qu'il faut alterner ben c'est le féminin qui revient systématiquement et ça crée le déséquilibre donc c'est un peu pour ça.

Pour Loé, il est difficile de ne pas entendre « elle » dans la prononciation de « iel ». Kévin arrive à une conclusion similaire, iel continue ainsi d'utiliser « iel » à l'écrit mais utilise « il » à l'oral afin de ne pas être la source de confusion. En effet, selon Kévin, beaucoup de personnes ne connaissent pas le pronom « iel », ainsi, elles ne comprennent pas que c'est un pronom différent de « elle ». Iel a essayé un certain temps d'utiliser « iel » quotidiennement mais a arrêté parce que c'était éreintant et énergivore. Iel espère pouvoir réutiliser « iel » lorsque ce néopronom sera plus connu et reconnu. Ben a le même raisonnement, même s'il n'est pas convaincu par le mélange de « il » et de « elle ». Il préférerait quelque chose d'autre et de plus neutre (plutôt qu'une combinaison entre les deux). En revanche, Ben utilise « they » en anglais, qui est un pronom neutre qui est plus accepté.

Dans un autre registre, Loé essaie également d'intégrer le « x » pour visibiliser la non-binarité dans sa prononciation orale, iel dira par exemple « auteurixe » ou « auditeurixe ». D'une manière générale, les pronoms et la déclinaison des adjectifs, à l'oral et à l'écrit, qui font partie du positionnement locutoire, sont gérés situation par situation. Puisque l'écriture débinarisée du langage n'est pas fixe, chaque personne non binaire possède ses préférences. Ci-dessous, j'expose la diversité des préférences présente dans mes entretiens.

- Ashley : Elle est bien installée chez elle.
- Ben et Lin : Il est bien installé chez lui.
- Aba et Kévin : Iel est bien installé chez ellui.
- Alex : Iel est bien installé-e chez ellui.
- Camille : Elle est bien installée chez elle ; Elle est bien installéxe chez elle.
- Loé : Iel est bien installéxe chez ellui.

- Billie : Al est bien installé chez al.

D'autres néopronoms existent, tels que « ielle » (qui se prononce comme « iel »), « ille » (qui se prononce comme « il »), « ol » ou « ul ». Actuellement, les pronoms les plus utilisés par les personnes non binaires semblent être « iel », « il » ou « elle ». Mais la difficulté à utiliser et à choisir la manière de s'exprimer au travers du langage se retrouve, par exemple, dans cet extrait :

Loé : [...] j'ai fait l'accord masculin x féminin pour tout sans points sans voilà, c'est un peu un choix militant pis en fait je me rends compte qu'à l'oral, même pour moi ça me demande beaucoup d'effort de d'ajouter le x et je suis pas sûr que ça soit très satisfaisant euh d'un point de vue euh ... alors déjà des fois j'essaie de dégenrer les tournures mais franchement je trouve que des fois on perd quand même euh, alors en fluidité je pense que ça va parce qu'on peut s'adapter à tout le temps dire mais moi y a des fois où j'ai envie de me décrire avec des adjectifs quoi, enfin euh... et pis j'ai pas trop envie de partir.. parce qu'une autre solution ce serait de dire chaque fois je suis une personne tatata mais en fait ça dépersonnalise aussi, c'est pas non plus très satisfaisant. Mais donc à l'écrit des x pis à l'oral j'essaie de les dire mais honnêtement c'est pas si systématique et pas si évident,

Ainsi, les pronoms et les adjectifs, qui font partie du positionnement locutoire, sont une source de modification constante chez les personnes non binaires. Ben a traversé une longue période d'essais avec l'usage des pronoms. Cette période a été difficile à vivre parce que cela pouvait donner l'impression à ses proches qu'il n'était pas sûr de son identité alors que ce n'était pas le cas ; il avait simplement besoin d'explorer afin de trouver ce qui lui convenait le mieux.

Le fait que le langage soit fortement binaire fait que les personnes non binaires ont un genrage binaire (femme ou homme) qui leur cause moins d'inconfort que l'autre. Je décide de nommer cela le « mégenrage de préférence » et je l'aborde brièvement. Par exemple, pour Ben et pour Aba, si on les mégenre, iels vont préférer que ce soit avec le genrage masculin « Monsieur » avec les pronoms « il/lui ». Iels décrivent cela comme étant plus agréable ou, en tout cas, moins désagréable.

Les personnes non binaires sont parfaitement conscientes – elles le vivent quotidiennement – du manque de considération qui est donné aux non-binarités. Ainsi, la plupart des personnes auront tendance à changer leur *passing* pour obtenir une intelligibilité binaire dans certaines situations. Cela a pour conséquence que les personnes non binaires ont un mégenrage (femme ou homme) qui est préféré. En l'occurrence, ce mégenrage est, pour la plupart des personnes qui ont participé à cette recherche, le genre socialement opposé à celui qui a été assigné à la naissance.

3. Rôle du corps

Le second élément central pour les non-binarités est le corps. Cela a été mentionné à la sous-section 2.2 du chapitre 3, le corps est le support des signes genrés. C'est le corps qui, au travers de sa matérialité, est intelligible ou inintelligible socialement. La particularité des non-binarités est que les corps ne peuvent pas, socialement, être intelligible en tant que corps non binaires. Les personnes vont toujours être bicatégorisées : soit femme, soit homme. Les normes interindividuelles ne laissent généralement pas d'options supplémentaires. Les questions de mes entretiens n'étaient jamais ciblées directement sur le corps, ainsi, mon matériel empirique sur le sujet est moins dense mais la prépondérance du corps dans les non-binarités a tout de

même émergé à de nombreuses reprises. Pour essayer de saisir le rôle du corps, cette section dédie une sous-section au fait que les corps ne peuvent actuellement pas être socialement genré de manière non binaire et une sous-section à la façon de présenter le corps.

3.1 In/intelligibilité du corps

Afin d'utiliser un exemple pertinent, je reprends un codage effectué dans le cours de *Méthodes et recherches qualitatives en sciences sociales*. Cet extrait, issu de l'entretien de Lin, met particulièrement bien en avant la façon dont le corps – le corps physique, qui n'est pas performé sur le moment – et son intelligibilité peut mener à des changements corporels qui n'étaient pas nécessairement souhaités initialement. Il met aussi en avant le fait que certains signes sont hiérarchisés en tant que masculin ou féminin et que ces signes forts ne peuvent pas, socialement, entrer en contradiction. Si ce n'est pas systématiquement mal vu socialement de porter du rose avec une intelligibilité masculine, ce n'est pas la même chose lorsque l'on porte une barbe tout en possédant une poitrine.

Extrait	Codage initial	Codage focalisé
<p>Au niveau social surtout, au début je ne pensais même pas de faire ça, parce que, ben j'avais pas des seins immenses, des trucs que je devais vraiment galérer pour les cacher. Euh, c'était vraiment neutre, genre « ils existent, ils sont là, j'en fais rien », mais justement, vu que je fais de la natation, un moment, il y avait vraiment le problème, la situation où je me dis : « qu'est-ce que je fais ? ». Parce que c'est clair que pour un homme, normalement, de mettre quelque chose qui cache le torse c'est un peu bizarre. Et du coup je me posais vraiment la question de quoi faire. Et du coup au bout d'un moment je me suis dit bon c'est plus pratique pour moi si je fais ça. Et aussi surtout, ben j'avais, je sais pas, des pullovers un peu plus, qui suit la forme et là je pouvais pas du tout mettre parce que justement, où j'ai mettais des binders que ça fait mal, pour très longtemps donc j'ai dit non, il faut faire et voilà, ça me rend la vie vachement plus facile, c'est plus simple comme ça.</p>	<p>Intelligibilité sociale de la poitrine ;</p> <p>Cacher la poitrine ; Poitrine neutre individuellement ; Natation comme obstacle à l'invisibilisation de la poitrine ;</p> <p>Présenter au masculin en ayant une poitrine ;</p> <p>Se questionner ; Point de bifurcation ;</p> <p>Résolution par un aspect social pratique ; Cacher la poitrine avec l'habillement ; Difficulté à cacher la poitrine ; Changer son corps pour faciliter la lisibilité sociale</p>	<p>Le corps genré à l'interface entre individuel et social</p>

Tableau 4 : Codage analytique (de ma conception)

J'ai déjà commenté ce point de bifurcation de la trajectoire de Lin à la sous-section 1.1 du chapitre 6. Tout d'abord, Lin n'avait jamais pensé à enlever sa poitrine puisqu'elle n'était pas opulente. Il la cachait facilement avec des habits larges et portait parfois un *binder* pour la rendre invisible. Il n'était pas spécialement attaché à sa poitrine mais il n'y voyait pas non plus un obstacle pour vivre. C'est le fait d'aller à la piscine (voir sous-section 1.1 de ce chapitre) qui a compliqué son intelligibilité. Dans cet extrait, l'absence de ressenti interne de cette décision est particulièrement visible. Les normes intraindividuelles de Lin lui permettaient sans

problème de lier un corps avec des signes considérés comme masculins et une poitrine. Son changement n'est pas venu d'une contrainte sociale explicite mais de son malaise provenant de la divergence entre les normes intra- et interindividuelles qui émergeaient, systématiquement, dans les moments où il souhaitait nager.

La poitrine étant un signe particulièrement fort de l'intelligibilité féminine, il se retrouve régulièrement dans les questionnements des personnes non binaires. Loé a fait une torsoplastie pour des raisons similaires. De leur côté, Camille et Ashley ont été toutes les deux heureuses du développement de leur poitrine à la suite de leur hormonothérapie féminisante. La barbe est, elle aussi, un signe fort de l'intelligibilité masculine. Son rôle a été susmentionné pour Lin et Kévin.

3.2 In/intelligibilité genrée

Au-delà de ces signes qui sont ancrés physiquement dans le corps, il y en a d'autres qui proviennent de celui-ci sans être figé dans sa matérialité. Ce sont les signes qui proviennent du corps performé. Les exemples les plus évidents sont la voix qui a déjà été analysée ci-dessus mais également les manières de se mouvoir, d'entrer en interaction et tout ce qui est ornemental – vêtements, bijoux, maquillages et autre. Je commente brièvement un passage de l'entretien d'Alex. Iel a traversé une longue période – environ deux ans – pénible durant son questionnement concernant son identité de genre. À un moment donné, à un point de bifurcation, iel a choisi de recommencer à partir de zéro son habillement. Iel a décidé de mettre de côté l'intégralité de sa garde-robe afin de continuer ses réflexions sereinement sans les avoir sous les yeux et en reprenant au fur et à mesure les habits avec lesquels iel se sentait à l'aise. En effet, iel possédait notamment des robes qui lui causaient un certain malaise sans même les porter, simplement en les voyant comme de potentielles tenues dans sa garde-robe. Iel s'est alors reconstitué-e une garde-robe progressivement qui était davantage en adéquation avec l'expression de sa non-binarité et avec la manière dont iel préférait se percevoir dans le miroir et se présenter aux autres.

Puisque les non-binarités sont inintelligibles socialement, les personnes non binaires essaient parfois de mélanger des éléments socialement considérés comme féminins et masculins. La plupart souhaiterait être plus libre de le faire, c'est généralement la crainte qui les en empêche. Ce sont notamment Aba, Kévin, Ben, Lin qui auraient envie de mettre davantage d'éléments contradictoires dans leurs ornements mais ne le font pas par peur des répercussions sociales.

4. Liminalité du *drag*

Cette section s'attarde sur une expérience singulière qui, au travers du corps, peut profondément modifier la manière de vivre des personnes : le *drag*. Le *drag* est une forme de performance qui a un aspect récréatif ou de mise en spectacle³⁰. Il n'est ainsi pas un mode de vie de « tous les jours » mais bien une action qui est faite à un moment donné généralement dans des lieux spécifiques. Luca Greco (2012) décrit un *drag king* de cette manière :

³⁰ Pour un éclairage plus complet, voir Greco et Kunert (2021) et Künzler (2020).

une personne (généralement assignée « femme » à la naissance) qui incarne et met en scène les masculinités à l'aide d'un répertoire multisémiotique complexe allant du verbal au non-verbal (gestes, postures, intonation de la voix) en passant par les habits, les objets et par la réutilisation de parties du corps – les cheveux, par exemple – pour construire collectivement une barbe et un personnage masculin dans les séances de maquillage. (p.64)

Le *drag queen* étant l'opposé : une personne généralement assignée homme qui performe temporairement une certaine forme de féminité sous la couverture d'un personnage. C'est donc une activité spécifique mais qui n'a pas comme objectif d'atteindre un *passing* intégral. L'utilité se loge dans le fait d'explorer des manières d'être qui sont communément considérées comme étant masculines ou féminines. Aujourd'hui, il y a une certaine tendance à parler simplement de *drag* (sans préciser *king* ou *queen*) afin de ne pas obliger une certaine assignation à la naissance pour pouvoir en faire. La participation à un atelier *drag* ou être artiste *drag* professionnel-le relève donc d'une démarche personnelle, artistique et politique (Greco & Kunert, 2021). Mais ces performances *drag* ont un effet bien réel sur les individus, Künzler (2020) écrit :

J'ai montré tout au long de la discussion combien le corps et les sensations étaient importantes dans l'expérience des ateliers *drag king* et combien ces derniers influençaient l'expérience. J'ai aussi montré combien, dans un double mouvement, l'expérience elle-même influençait les corps des participant-e-x-s ainsi que leur réflexion sur le genre. (Künzler, 2020, p. 121)

Ce rôle expérientiel prépondérant se retrouve dans plusieurs des entretiens de cette recherche. Plus précisément, le *drag* a joué un rôle particulièrement significatif dans la trajectoire ontogénique du genre d'Alex, d'Ashley, de Kévin et de Lin (pour Lin, le rôle de l'atelier *drag* a déjà été décrit dans la sous-section 1.1 du chapitre 6). Pour Alex, qui a participé à plusieurs ateliers *drag kings* sur une année, chaque atelier lui laissait durant plusieurs jours une impression diffuse dans son corps. Iel avait de la peine à saisir concrètement ce qui se passait mais quelque chose se modifiait durant ces ateliers. Cette sensation était vécue de manière ambivalente. En ce qui concerne Ashley, le *drag* n'a pas été abordé dans les détails mais elle le pratique régulièrement.

Ce sont les ateliers *drag king* qui ont fait prendre conscience à Kévin qu'il souhaitait avoir une intelligibilité davantage masculine dans sa vie quotidienne. Son premier atelier a eu lieu en 2013 même si c'était encore peu connu. Iel y a participé avec enjouement et enthousiasme. Iel définit cette expérience comme troublante, iel en est reparti avec la sensation qu'iel n'avait pas simplement joué un personnage. Cette expérience a été un événement significatif qui a fait mûrir, selon ses mots, « quelque chose qui était déjà un peu là ». Ce n'est que quelques années plus tard que cette expérience se transforme en point de bifurcation. Aujourd'hui, son hormonothérapie masculinisante lui a permis d'avoir une barbe qu'iel affectionne. Au-delà de ça, iel trouve sécurisant d'avoir une intelligibilité binaire qui lui évite de devoir parler de son identité de genre sans le souhaiter ou encore d'être catégorisé d'emblée dans un genre binaire qui correspond à celui assigné à la naissance.

En considérant ces quelques éléments, le *drag* peut être considéré comme un espace liminal (voir la sous-section 2.6 du chapitre 4 pour la définition de la liminalité). L'espace créé retire les normes interindividuelles et permet de libérer les normes intraindividuelles au travers de son aspect ludique. Cela a pour effet d'ôter la nécessité d'une intelligibilité binaire congruente avec son assignation. Le *drag* permet alors de jouer avec l'intelligibilité qui est associée au sexe

socialement considéré comme opposé à celui assigné à la naissance de la personne. Il ouvre ainsi de nouvelles possibilités dans la manière de vivre son corps, mais celles-ci sont potentiellement contradictoires avec le vécu actuel de la personne. Je suppose ici que c'est ce décalage entre la manière habituelle de vivre son corps et celle proposée par les ateliers qui crée ces moments de flottement à la suite des ateliers. Le *drag* permet d'explorer une intelligibilité genrée « comme si » elle était réelle sans qu'elle ne le soit, et donc sans qu'elle n'ait de conséquence directe sur l'intégrité de la personne.

5. Naviguer à vue en eaux binaires

Cela a été démontré dans le chapitre 1, la conceptualisation binaire du genre repose sur une naturalité de l'hétérosexualité. Pour plusieurs participant-e-s, sortir de l'hétérosexualité fut un premier pas significatif. C'est le cas pour Aba (asexuelle), Loé (lesbienne puis bi), Lin (lesbienne), Ben (lesbienne) et Ashley (gay). Ces similitudes ne donnent pas un lien de causalité – sortir de l'hétérosexualité ne mène pas nécessairement à la non-binarité – mais probablement que le fait de sortir de certaines normes de la matrice hétérosexuelle entraîne une facilitation de questionnements plus larges et la transgression d'autres normes.

Puisque tout est nouveau pour les personnes non binaires (dans le sens où rien ou quasiment rien ne préexiste pour qu'elles se comprennent où s'intègrent), il y a une réélaboration de l'ensemble des signes disponibles. Par exemple, il semble y avoir l'émergence d'une volonté d'androgynie chez certaines personnes non binaires comme nouvel ensemble de signes qui reprennent des éléments neutres pour former quelque chose d'inintelligible socialement en termes binaires. A l'inverse, d'autres personnes essayent de mélanger des signes fortement masculins avec d'autres fortement féminins pour créer, également, quelque chose d'inintelligible en tant que non binaire.

La non-binarité a de multiples dynamiques sociales et individuelles. Se définir d'un certain genre non binaire permet de mettre en mots, de se comprendre soi-même et ses ressentis ainsi que de pouvoir les partager socialement. En rencontrant d'autres personnes qui se définissent également de cette manière, il est possible de mieux se comprendre et de ressentir une forme de légitimité et d'authenticité : « je ne suis pas seul-e, mon ressenti est vrai ». En augmentant le nombre de personnes qui s'y identifient, cela permet d'acquérir une visibilité au niveau sociétal et éventuellement d'obtenir une forme de reconnaissance.

Je reprends sommairement les différents points de ce chapitre. En premier lieu, j'ai montré que les situations jouent un rôle fondamental pour les personnes non binaires et sont capables de modifier intégralement leurs émotions ainsi que leur manière d'exprimer – ou non – leur non-binarité. Ainsi, les émotions et le positionnement locutoire sont co-dépendants de la situation dans laquelle se trouve la personne non binaire. Ensuite, le rôle du langage a été démontré extensivement avec ses diverses facettes entre le langage utile à la manière de se penser et celui utile à la manière de se faire comprendre. Le corps a été rapidement exploré, notamment par manque de matériel empirique. Finalement, le *drag* et sa liminalité ont été mis en avant.

Le questionnement qui subsiste est : est-ce qu'une certaine forme de liminalité ne se trouve pas également dans un certain nombre de situations qui sont rencontrées par les personnes ? En effet, c'est à l'issue de moments spécifiques (les événements que j'ai évoqué dans le chapitre 6) qu'une reconfiguration de la signification de différents éléments est entreprise par la personne afin de faire sens des éléments nouveaux et parfois contradictoires qui ont émergé dudit événement. En traversant de multiples événements au cours de leur trajectoire, les personnes non binaires engagent un processus de création de sens au travers de questionnements internes (cognitifs et affectifs) qui mobilisent les dimensions qui ont été abordées : le contexte, le langage et le corps. C'est de ce processus que la personne est amenée à s'autocategoriser avec les possibilités qui lui sont offertes, cette partie représentant la part volitive des non-binarités.

Le corps, le langage et la situation sont constitutifs de la manière de vivre la non-binarité. Une fois la situation passée, c'est le langage et l'élaboration sémiotique qui rendent affectives les expériences de la personne. Le langage lié aux non-binarités permet aux personnes non binaires de plus facilement accepter et de rendre signifiant leur vécu. À présent, mes deux axes de recherches ont été analysés, mes questions de recherches ont été investiguées. Je propose, dans la conclusion ci-après, de clore cette recherche.

Conclusion. Non-binarités : une relation à l'ipséité, à l'altérité et au monde

For instance, learning that gendered language and embodiments are not a reflection of their inherent, true self, but a way of describing the varied, complex, and multidimensional ways of becoming, can provide a significant psychological relief for some people. In that sense, there is no right or wrong way of being non-binary. Becoming is ongoing; it has no final destination and, thus, has emancipatory power.

(Cordoba, 2023, p. 154)

Cette recherche a deux vocations distinctes. La première est d'offrir une revue extensive de la littérature empiriques sur les non-binarités et de la littérature théorique sur le sexe et le genre. La seconde est de se reposer sur cette première pour offrir des éléments empiriques concernant les non-binarités et des éléments théoriques pour aborder conceptuellement le genre. Loin de vouloir circonscrire ou cloisonner les non-binarités, l'objectif est de saisir les processus sous-jacents à ce qui est régulièrement nommé l'« identité de genre ». L'hypothèse initiale est que les personnes non binaires ont des vécus spécifiques qui ne sont pas liés à une condition préexistante (qui serait « naturelle » ou « innée ») mais qui résultent de leur identification dans une société qui propose une vision binaire du genre. En approchant les non-binarités au travers de la psychologie socioculturelle, j'ai essayé de lier la sociogenèse, l'ontogenèse et la microgenèse du genre et de me focaliser sur les liens effectués par la personne au travers de la signification individuelle de la non-binarité.

L'introduction de ce travail partait d'une volonté de ma part de faire une large description des non-binarités afin de pouvoir saisir la complexité et les enjeux de ce sujet. Le premier chapitre dessert une aspiration similaire en offrant une vision globale des théories qui sous-tendent la distinction entre sexe et genre. Le second chapitre a deux visées : tenter de comprendre l'émergence sociale des non-binarités et les liens ténus avec l'histoire des transidentités ainsi qu'avec l'évolution théorique de la distinction entre le sexe et le genre. Ces deux premiers chapitres permettent de justifier le positionnement théorique issu de la psychologie socioculturelle. Celle-ci est capable de joindre la dimension sociale et individuelle et d'aborder les non-binarités d'une manière opportune au travers du vécu de la personne et de la signification de la non-binarité. Le chapitre 4 s'appuie sur la revue de la littérature et sur le chapitre 3 afin de tracer adéquatement deux axes et des questions de recherche qui guident les analyses. Le chapitre 5 dévoile mon approche méthodologique en explicitant ma démarche de recherche, l'élaboration du matériel empirique et l'approche analytique. Les chapitres 6 et 7 analysent le matériel empirique afin de répondre aux questions de recherche. Je propose, dans la section suivante, de m'attarder plus en détail sur ce que cette recherche peut apporter ainsi que ses ouvertures et ses limites.

Synthèse

Ce travail propose de comprendre le vécu des personnes non binaires et leur gestion des différentes situations sociales dans la vie quotidienne. Il me semble que les données mettent en évidence que le genre, dans son aspect individuel et émotionnel, est lié à la perception

sociale du corps genré de la personne dans le contexte immédiat. Il peut donc être plus ou moins saillant. Le ressenti émerge apparemment de la rencontre entre le genre tel qu'il est performé par la personne et son intelligibilité sociale. Avec cette analyse, on peut voir comment le genre est circonstanciel et comment il évolue dans le temps. Cette recherche a mis en lumière un certain nombre d'éléments qui peuvent être classés en deux grandes catégories : l'empirie et la théorie. Je propose de les détailler dans les deux sous-sections suivantes.

Considérations empiriques

D'un niveau très général, la première considération – mentionnée de multiple fois au cours du travail – est la prodigieuse multiplicité des vécus qui se recoupent sous l'appellation « non binaire », qui est volontairement un terme large. Le premier axe a permis de soulever la forte hétérogénéité des parcours de vie des personnes non binaires et a surtout montré les significations que la non-binarité peut revêtir par rapport au vécu de la personne. Le retraçage des points clés des trajectoires ontogéniques met en lumière la signification cognitive et affective qui est donnée par la personne à sa non-binarité et les changements temporels possibles.

Les non-binarités ont une utilité : au travers de la signification cognitive (intellectuelle) qui leur est confiée, elles rendent signifiantes les expériences corporelles et affectives. Mais le fait de se catégoriser en tant que personne non binaire transforme sa compréhension de soi, de son corps, de ses émotions et de son vécu. Elles modifient également la manière de percevoir et comprendre les autres et le monde. Ce travail met également en exergue la difficulté de se définir précisément au travers des termes non binaires.

En déployant un positionnement locutoire explicitement non binaire, les personnes non binaires essaient alors de faire comprendre cette signification à autrui, c'est la dimension performative du langage non binaire. Ces positionnements locutoires sont divers et tentent de rendre lisible la non-binarité de la personne de manière plus ou moins explicite. Puisque le langage autour des non-binarités n'est pas fixe – et ne tend pas nécessairement à l'être –, les termes, l'écriture et l'expression orale sont également divers et variés.

Cette recherche a pu illustrer le fait que certaines situations spécifiques peuvent être plus faciles ou plus difficiles à vivre pour les personnes non binaires selon leur intelligibilité. Un espace ou une situation qui force une binarité rigide sera alors plus difficilement négociable par les personnes non binaires. Les analyses font ressortir la prépondérance du corps et du langage ainsi que le rôle de situations liminales telles que le *drag*.

Un dernier point mérite d'être brièvement évoqué dans ces considérations empiriques. La littérature académique émet régulièrement l'hypothèse (et même l'assène parfois comme une vérité) que les non-binarités sont confinées dans une population « jeune » sans nécessairement préciser ce terme (généralement estimé entre 12 et 22 ans). Par leur simple présence, Ashley, Kévin et Ben prouvent le contraire.

Finalement, toute personne est confrontée quotidiennement à des injonctions genrées. Au travers de l'existence de nouveaux signes liés aux non-binarités – langagiers notamment – les personnes peuvent alors entrevoir de nouvelles possibilités. En obtenant une certaine valeur sociale, bien qu'elle soit partielle, les signes liés aux non-binarités ouvrent un nouvel univers sémiotique par le biais du langage qui va ensuite se décliner de manière individuelle dans une articulation unique entre les émotions, le corps et la manière d'être et de vivre dans les situations sociales.

Considérations théoriques

Qu'est-ce que cette recherche peut apporter concernant la théorisation du genre ? Je considère, tout au long du travail, que le genre émerge à l'interface de l'individuel et du social. En m'appuyant sur une perspective interactionniste et butlérienne, j'estime que le genre émerge directement au sein des interactions immédiates. Avec ce postulat, j'approche le genre avec les apports de la psychologie socioculturelle en analysant la microgenèse du genre. De cela, j'ai conçu un schéma analytique censé représenter les éléments les plus fondamentaux de l'émergence du genre dans l'interaction.

Selon ce qui a été produit dans ce travail, c'est l'élaboration sémiotique, le retour affectif et cognitif constitué à la suite de ces interactions et de leur répétition qui crée une trajectoire ontogénique genrée propre à la personne. En mobilisant l'interrelation entre l'*Ego* et l'*Alter* qui se retrouve dans le langage mais aussi dans les signes et dans les affects, j'appréhende les non-binarités dans leur double dimension – individuelle et sociale. Ce faisant, j'espère dépasser l'enclave récurrente dans les études sur le genre qui appréhendent généralement le genre uniquement sur un des deux aspects et qui arrivent, de fait, à des résultats difficilement conciliables.

Le parti pris de cette recherche était d'établir une manière d'aborder le genre qui puisse s'appliquer sans égards à l'identité de genre de la personne en question tout en considérant sa corporalité. En effet, le positionnement théorique et les concepts opératoires permettent d'analyser des personnes cis, trans' et non binaires sans distinction. Cela permet de ne pas recaler des « différences » entre ces « catégories » à des facteurs non expliqués qui peuvent mener à une approche essentialisante. Si ces différences et ces catégories existent dans la réalité sociale, elles ne doivent pas être prises comme un *a priori* fixe et immuable dans la recherche, mais elles doivent être considérées comme des phénomènes à part entière qui sont explicables et qui, conséquemment, doivent être expliqués en tant que tels.

Discussion

Les éventuelles contributions de ce travail ont été énoncées, mais comment peut-il être poursuivi et qu'est-ce qui pourrait être complémentaire ? Cette accumulation d'entretiens m'a permis une très bonne immersion dans la complexité du sujet mais je n'ai mobilisé qu'un seul et unique type de matériel empirique. Mes analyses microgénétiques sont basées sur ce qui est rapporté par la personne lorsque l'élaboration sémiotique a déjà eu lieu : cela me donne accès à des informations sur l'expérience subjective, un peu moins sur le déroulement objectif

durant l'interaction. Ainsi, il serait utile de reprendre le schéma analytique que j'ai proposé pour la microgenèse du genre avec d'autres types de matériel empirique, notamment des observations de terrain ou des enregistrements vidéo d'interactions en contexte. Une analyse pas à pas, avec des approches séquentielles issues des sciences du langage paraîtraient également constituer une confrontation optimale avec ce schéma.

En outre, mon analyse ontogénique des genres non binaires est, elle-aussi, basée uniquement sur la compréhension actuelle de la personne. Afin d'affiner la compréhension de cette trajectoire, une « récolte de données » longitudinale pourrait être un apport conséquent. En effet, les personnes changent au cours du temps mais n'en ont pas toujours conscience, ce type de matériel empirique pourrait pallier ce problème. Une étude longitudinale apporterait des éclaircissements sur les changements fins dans la manière dont le genre d'une personne évolue au cours de la vie.

Ces pérégrinations dans les non-binarités furent passionnantes. Ce travail est le parachèvement de nombreuses heures de réflexions, de lectures, de rencontres et de questionnement. Tout au long de cette recherche, de nombreuses discussions informelles se sont déroulées autour du sujet avec des personnes concernées ou non. J'ai alors été le témoin et parfois le contributeur de discussions diverses et variées. J'ai pu en constater la diversité des opinions et des savoirs. Certaines personnes non concernées m'approchaient avec un intérêt sincère, contentes de pouvoir poser des questions à une personne qui ne soit également pas immédiatement concerné par la non-binarité. D'autres personnes étaient honteuses de leur manque de connaissance. À l'inverse, j'ai eu l'occasion de converser avec des personnes virulentes, parfois fondamentalement opposées à l'existence des non-binarités. Dans tous les cas, les non-binarités proposent des questionnements concernant la place de la bicatégorisation et sa pertinence. Les genres non binaires n'en sont qu'à leurs balbutiements au niveau sociétal, leur futur est encore ouvert.

It shows not only that "another world is possible" but that another world is actual, and exists now. We can change what our bodies mean and what our selves become when we lovingly recognize one another in community, across difference; when we work collectively to change social structures, practices of governance, and cultural imaginaries, we thereby produce new social realities. (Stryker, 2023, p. xi)

In this utopian world, there would be no misogyny, including trans misogyny, because this could not survive when genders are recognised as multiple and varied; and when there is no assumption that identities, expressions, and roles would align in any particular combination. Such views seem to be incredibly utopian and far fetching. Can I really envision such a world, just starting from a speculation of the future of non-binary gender identities? It seems that I can, in broad strokes, but that the particulars would be impossible to envision through the singular lens of an individual, as they require collective imagination, choices, and actions. (Iantaffi, 2017, p. 293)

Bibliographie

- Alessandrin, A. (2015). Le renouveau transféministe. *Cahiers de la transidentité*, 5, 49-54.
- Alessandrin, A. (2019). L'expérience du genre : Ce que nous apprennent les transidentités. In B. Abou & H. Berry (Éds.), *Sexe & genre. De la biologie à la sociologie* (p. 149-157). Editions Matériologiques.
- Alessandrin, A. (2023). *Sociologie des transidentités* (2^e éd.). Le Cavalier Bleu.
- Alzetta-Tatone, A. (2022). *Transidentités. Les clés pour comprendre*. Édition In Press.
- American Psychiatric Association. (2000). *DSM-IV-TR : Manuel diagnostique et statistique des troubles mentaux (texte révisé)* (J. D. Guelfi & M.-A. Crocq, Trad. ; 4^e éd.). Masson.
- American Psychiatric Association. (2015). *DSM-5 : Manuel diagnostique et statistique des troubles mentaux* (M.-A. Crocq & J. D. Guelfi, Trad. ; 5^e éd.). Elsevier Masson.
- Arnold, A. (2021). Voix. In J. Rennes (Éd.), *Encyclopédie critique du genre* (2^e éd., p. 865-873). La Découverte.
- Åsberg, C., & Birke, L. (2010). Biology is a feminist issue: Interview with Lynda Birke. *European Journal of Women's Studies*, 17(4), 413-423. <https://doi.org/10.1177/1350506810377696>
- Association Chrysalide. (2015). Entretien avec Chrysalide. *Cahiers de la transidentité*, 5, 145-158.
- Atlan, A. (2019). La dichotomie entre mâle et femelle des biologistes, d'où vient-elle, qu'implique-t-elle, et comment peut-elle s'articuler avec la pluralité des types sexuels et le concept de genre ? In B. Abou & H. Berry (Éds.), *Sexe & genre. De la biologie à la sociologie* (p. 9-22). Editions Matériologiques.
- Austin, J. L. (1975). *How to Do Things with Words* (J. O. Urmson & M. Sbisà, Éds. ; 2^e éd.). Harvard University Press.
- Aveling, E.-L., & Gillespie, A. (2008). Negotiating multiplicity: Adaptive asymmetries within second-generation Turks'"Society of Mind". *Journal of Constructivist Psychology*, 21, 200-222.
- Aveling, E.-L., Gillespie, A., & Cornish, F. (2015). A qualitative method for analysing multivoicedness. *Qualitative Research*, 15(6), 670-687.
- Bakhtin, M. M. (1981). Discourse in the novel. In M. Holquist (Éd.), & C. Emerson & M. Holquist (Trad.), *The Dialogic Imagination: Four Essays by M. M. Bakhtin* (p. 259-422). (Édition originale 1934-1935).

- Bakhtine, M. (1977). *Le marxisme et la philosophie du langage. Essai d'application de la méthode sociologique en linguistique* (M. Yaguello, Trad.). Les Éditions de Minuit. (Édition originale 1929).
- Barker, M.-J., & Iantaffi, A. (2017). Psychotherapy. In C. Richards, W. P. Bouman, & M.-J. Barker (Éds.), *Genderqueer and Non-Binary Genders* (p. 103-124). Palgrave Macmillan.
- Beaubatie, E. (2021a). Trans'. In J. Rennes (Éd.), *Encyclopédie critique du genre* (2^e éd., p. 775-783). La Découverte.
- Beaubatie, E. (2021b). *Transfuges de sexe : Passer les frontières du genre*. La Découverte.
- Bellringer, J. (2017). Surgery for bodies commonly gendered as male. In C. Richards, W. P. Bouman, & M.-J. Barker (Éds.), *Genderqueer and Non-Binary Genders* (p. 247-263). Palgrave Macmillan.
- Bereni, L., Chauvin, S., Jaunait, A., & Revillard, A. (2020). *Introduction aux études sur le genre* (3^e éd.). De Boeck Supérieur.
- Berger, P. L. (2014). *Invitation à la sociologie* (C. Merllié-Young, Trad. ; 2^e éd.). La Découverte. (Édition originale 1963).
- Bergman, S. B., & Barker, M.-J. (2017). Non-binary activism. In C. Richards, W. P. Bouman, & M.-J. Barker (Éds.), *Genderqueer and Non-Binary Genders* (p. 31-51). Palgrave Macmillan.
- Blackman, L. (2005). The dialogical self, flexibility and the cultural production of psychopathology. *Theory & Psychology*, 15(2), 183-206.
<https://doi.org/10.1177/0959354305051363>
- Blackman, L. (2021). *The Body: The Key Concepts* (2^e éd.). Routledge.
- Blanchet, A., & Gotman, A. (2015). *L'entretien* (2^e éd.). Armand Colin.
- Boni-Le Goff, I. (2021). Corps légitime. In J. Rennes (Éd.), *Encyclopédie critique du genre* (2^e éd., p. 195). La Découverte.
- Bornstein, K. (1994). *Gender Outlaw: On men, women, and the rest of us*. Routledge.
- Borusso, M. M. (2011). Muxe et Femminielli : Genre, sexe, sexualité et culture. *Journal des anthropologues*, 124-125, 179-198. <https://doi.org/10.4000/jda.5331>
- Bourcier, M.-H. (2002). Queer Move/ments. *Mouvements*, 20(2), 37-43.
<https://doi.org/10.3917/mouv.020.0037>
- Bourdieu, P. (1977). Remarques provisoires sur la perception sociale du corps. *Actes de la Recherche en Sciences Sociales*, 14, 51-54.
- Bourdieu, P. (1979). *La distinction : critique sociale du jugement*. Les Éditions de Minuit.

- Bourdieu, P. (1990). La domination masculine [article]. *Actes de la Recherche en Sciences Sociales*, 84, 2-31.
- Bourdieu, P. (1998). *La domination masculine*. Éditions du Seuil.
- Bower-Brown, S., & Zadeh, S. (2021). « I guess the trans identity goes with other minority identities »: An intersectional exploration of the experiences of trans and non-binary parents living in the UK. *International Journal of Transgender Health*, 22(1-2), 101-112. <https://doi.org/10.1080/26895269.2020.1835598>
- Bower-Brown, S., Zadeh, S., & Jadvá, V. (2023). Binary-trans, non-binary and gender-questioning adolescents' experiences in UK schools. *Journal of LGBT Youth*, 20(1), 74-92. <https://doi.org/10.1080/19361653.2021.1873215>
- Bowling, J., Baldwin, A., & Schnarrs, P. W. (2019). Influences of health care access on resilience building among transgender and gender non-binary individuals. *International Journal of Transgenderism*, 20(2-3), 87-99.
- Bradford, N. J., & Catalpa, J. M. (2019). Social and psychological heterogeneity among binary transgender, non-binary transgender and cisgender individuals. *Psychology & Sexuality*, 10(1), 69-82. <https://doi.org/10.1080/19419899.2018.1552185>
- Bradford, N. J., Rider, G. N., Catalpa, J. M., Morrow, Q. J., Berg, D. R., Spencer, K. G., & McGuire, J. K. (2019). Creating gender: A thematic analysis of genderqueer narratives. *International Journal of Transgenderism*, 20(2-3), 155-168.
- Bréchon, P. (2011). Enquêtes qualitatives : Les principes. In P. Bréchon (Éd.), *Enquêtes qualitatives, enquêtes quantitatives* (p. 17-30). Presses universitaires de Grenoble.
- Brinkmann, S. (2014). Interview. In T. Teo (Éd.), *Encyclopedia of Critical Psychology* (p. 1008-1010). Springer. https://doi.org/10.1007/978-1-4614-5583-7_161
- Bruner, J. S. (1990). *Acts of Meaning*. Harvard University Press.
- Bruner, J. S. (2010). *Pourquoi nous racontons-nous des histoires ? Le récit, au fondement de la culture et de l'identité* (Y. Bonin, Trad. ; 2^e éd.). Retz.
- Burgwal, A., Gvianishvili, N., Hard, V., Kata, J., Nieto, I. G., Orre, C., Smiley, A., Vidic, J., & Motmans, J. (2019). Health disparities between binary and non binary trans people: A community-driven survey. *International Journal of Transgenderism*, 20(2-3), 100-111.
- Buscatto, M. (2019). *Sociologies du genre* (2^e éd.). Armand Colin.
- Butler, J. (1986). Sex and gender in Simone de Beauvoir's *Second sex*. *Yale French Studies*, 72, 35-49.
- Butler, J. (1988). Performative acts and gender constitution: An essay in phenomenology and feminist theory. *Theatre Journal*, 40(4), 519-531.

- Butler, J. (1989). Foucault and the paradox of bodily inscriptions. *The Journal of Philosophy*, 86(11), 601-607.
- Butler, J. (2004). *Undoing Gender*. Routledge.
- Butler, J. (2006). *Trouble dans le genre. Le féminisme et la subversion de l'identité* (C. Kraus, Trad.). La Découverte. (Édition originale 1990).
- Butler, J. (2011). *Bodies that Matter*. Routledge. (Édition originale 1993)
- Butler, J. (2012). Postface. In N. Chetcuti & L. Greco (Éds.), & A. Arnold (Trad.), *La face cachée du genre : Langage et pouvoir des normes* (p. 143-150). Presses Sorbonne nouvelle.
- Cabra, M. (2020a). Dialogical ethnography. In M. Huber & D. E. Froehlich (Éds.), *Analysing Group Interactions : A Guidebook for Qualitative, Quantitative and Mixed Methods* (p. 169-179). Routledge.
- Cabra, M. (2020b). Norms. In V. P. Glăveanu (Éd.), *The Palgrave Encyclopedia of the Possible* (p. 1-9). Springer Nature Switzerland. https://doi.org/10.1007/978-3-319-98390-5_106-1
- Cabra, M. (2021a). Doing gender through patterns: A sociocultural perspective. *International Review of Theoretical Psychologies*, 1(2), 61-74. <https://doi.org/10.7146/irtp.v1i2.128012>
- Cabra, M. (2021b). *Gender differentiation in children's play : A sociocultural perspective* [Thèse doctorale en psychologie socioculturelle]. Université de Neuchâtel.
- Cabra, M. (2021c). Liminality in Play: The Role of Materiality and Patterns. In B. Wagoner & T. Zittoun (Éds.), *Experience on the Edge: Theorizing Liminality* (p. 107-120). Springer. https://doi.org/10.1007/978-3-030-83171-4_6
- Cabra, M., Gfeller, F., & Zittoun, T. (sous presse). Une perspective dialogique pour l'étude de réalités complexes : « être vieille/vieux ». In M. dos Santos Mamed & L. Kloetzer (Éds.), *La perspective dialogique en psychologie : Réflexions méthodologiques*. Antipodes.
- Cardi, C., & Quagliariello, C. (2021). Corps maternel. In J. Rennes (Éd.), *Encyclopédie critique du genre* (2^e éd., p. 196-209). La Découverte.
- Casini, A., Roskam, I., & Yzerbit, V. (2021). Conclusion générale. Genre et psychologies : Enjeux historiques, épistémologiques et méthodologiques. In V. Yzerbit, I. Roskam, & A. Casini (Éds.), *Les psychologies du genre : Regards croisés sur le développement, l'éducation, la santé mentale et la société* (p. 291-313). Mardaga Supérieur.
- Cervulle, M., & Quemener, N. (2021). Queer. In J. Rennes (Éd.), *Encyclopédie critique du genre* (2^e éd., p. 632-642). La Découverte.

- Charmaz, K., & Belgrave, L. L. (2012). Qualitative interviewing and grounded theory analysis. In J. F. Gubrium, J. A. Holstein, A. B. Marvasti, & K. D. McKinney (Éds.), *The SAGE handbook of interview research: The complexity of the craft* (2^e éd., p. 347-365). SAGE Publications Ltd.
- Charmaz, K., & Thornberg, R. (2021). The pursuit of quality in grounded theory. *Qualitative Research in Psychology*, 18(3), 305-327. <https://doi.org/10.1080/14780887.2020.1780357>
- Chevalier, F. (2021). Genre et psychanalyse : De l'identité à la sextimité. Perspectives freudiennes et lacaniennes. In V. Yzerbit, I. Roskam, & A. Casini (Éds.), *Les psychologies du genre : Regards croisés sur le développement, l'éducation, la santé mentale et la société* (p. 159-181). Mardaga Supérieur.
- Clair, I. (2015). *Sociologie du genre*. Armand Colin.
- Clot, Y. (2017). L'affect et sa signification. In Y. Clot (Éd.), *Conscience, inconscient, émotions* (p. 153-204). La Dispute.
- Clucas, R., & Whittle, S. (2017). Law. In C. Richards, W. P. Bouman, & M.-J. Barker (Éds.), *Genderqueer and Non-Binary Genders* (p. 73-99). Palgrave Macmillan.
- Cohen, C. J. (1997). Punks, bulldaggers, and welfare queens. The radical potential of queer politics? *GLQ: A Journal of Lesbian and Gay Studies*, 3, 437-465.
- Confédération suisse. (2023). *Troisième sexe à l'état civil : Le Conseil fédéral estime que les conditions ne sont pas remplies*. admin.ch.
<https://www.admin.ch/gov/fr/accueil/documentation/communiqués.msg-id-92335.html>
- Connell, R. (1987). *Gender & Power: Society, the Person and Sexual Politics*. Polity Press.
- Connell, R. (2000). *The Men and the Boys*. Allen & Unwin.
- Connell, R. (2012). Transsexual women and feminist thought: Toward new understanding and new politics. *Signs: Journal of Women in Culture and Society*, 37(4), 857-881.
<https://doi.org/10.1086/664478>
- Connell, R. (2019a). Repenser le genre à partir du Sud. *Cahiers Genre et développement*, 11, 153-175.
- Connell, R. (2019b). Utiliser les apports théoriques du Sud : Décoloniser les sciences sociales dans la théorie, la recherche et leurs applications. *Cahiers Genre et développement*, 11, 99-118.
- Connell, R. (2021). *Gender in World Perspective* (4^e éd.). Polity Press.

- Conseil fédéral. (2022). *Introduction d'un troisième sexe ou abandon de la mention du sexe dans le registre de l'état civil – Conditions et conséquences pour l'ordre juridique. Rapport du Conseil fédéral en réponse aux postulats 17.4121 Arslan du 13.12.2017 et 17.4185 Ruiz du 14.12.2017*. Confédération Suisse.
<https://www.news.admin.ch/news/message/attachments/74662.pdf>
- Cordoba, S. (2020). *Exploring Non-binary Genders : Language and Identity* [Thèse doctorale en psychologie sociale]. De Montfort University.
- Cordoba, S. (2023). *Non-Binary Gender Identities. The Language of Becoming*. Routledge.
- Cornish, F. (2020). Towards a dialogical methodology for single case studies. *Culture & Psychology*, 26(1), 139-152. <https://doi.org/10.1177/1354067X19894925>
- Court, M. (2021). Incorporation. In J. Rennes (Éd.), *Encyclopédie critique du genre* (2^e éd., p. 372-382). La Découverte.
- Dahinden, J., Fischer, C., & Menet, J. (2021). Knowledge production, reflexivity, and the use of categories in migration studies: Tackling challenges in the field. *Ethnic and Racial Studies*, 44(4), 535-554. <https://doi.org/10.1080/01419870.2020.1752926>
- d'Anglure, B. S. (2005). The « third gender » of the Inuit. *Diogenes*, 52(4), 134-144.
<https://doi.org/10.1177/0392192105059478>
- de Beauvoir, S. (1976a). *Le deuxième sexe, I*. Gallimard. (Édition originale 1949).
- de Beauvoir, S. (1976b). *Le deuxième sexe, II*. Gallimard. (Édition originale 1949).
- de Lauretis, T. (1991). Queer theory: Lesbian and gay sexualities. An introduction. *differences. A Journal of Feminist Cultural Studies*, 3(2), 3-18. <https://doi.org/10.1215/10407391-3-2-iii>
- Delphy, C. (2011). Trente ans de Nouvelles Questions Féministes. *Nouvelles Questions Féministes*, 30(2), 4-22. <https://doi.org/10.3917/nqf.302.0004>
- Delphy, C. (2013). *L'ennemi principal 1. Économie politique du patriarcat* (3^e éd.). Éditions Syllepse. (Édition originale 1998).
- Delphy, C. (2013). *L'ennemi principal 2. Penser le genre* (3^e éd.). Éditions Syllepse. (Édition originale 2001).
- Deshayes, T. (sous presse). Approche sociolinguistique du dialogisme : Conceptualisation et outils d'analyse discursive appliqués à l'étude d'entretien menés auprès d'acteurs de l'organisation communautaire à Montréal. In M. dos Santos Mamed & L. Kloetzer (Éds.), *La perspective dialogique en psychologie : Réflexions méthodologiques*. Antipodes.

- dos Santos Mamed, M., & Gastaldi, G. (sous presse). L'explication dans le contexte des soins : Une approche dialogique des interactions complexes. In M. dos Santos Mamed & L. Kloetzer (Éds.), *La perspective dialogique en psychologie : Réflexions méthodologiques*. Antipodes.
- Ekivock. (2023). *Ekivock*. Ekivock, Association non-binaires Suisse romande. <https://www.ekivock.ch/>
- Elmiger, D. (2019). Les genres réécrits : Chronique n° 6. Qu'est-ce que le genre – et à qui appartient son interprétation ? *GLAD! Revue sur le langage, le genre, les sexualités [En ligne]*, 07. <https://doi.org/10.4000/glad.1646>
- Espineira, K. (2015). Réflexions autour de *The Empire Strikes Back* (Sandy Stone, 1991). *Cahiers de la transidentité*, 5, 115-123.
- Espineira, K. (2018). Les corps trans : Disciplinés, militants, esthétiques, subversifs. *Revue des sciences sociales*, 59, 84-95. <https://doi.org/10.4000/revss.701>
- Espineira, K. (2021). Chapitre 2. La médiatisation des « enfants et ados trans » : Des écrans télé aux chaînes Youtube, se raconter et s'affirmer au présent. In A. Pullen Sansfaçon & D. Medico (Éds.), *Jeunes trans et non binaires : De l'accompagnement à l'affirmation* (p. 62-77). les éditions du remue-ménage.
- Espineira, K., & Thomas, M.-Y. (2019). Études Trans : Interroger les conditions de production et de diffusion des savoirs. *Genre, sexualité & société*, 22. <https://doi.org/10.4000/gss.5916>
- Espineira, K., & Thomas, M.-Y. (2022). *Transidentités et transitudes : Se défaire des idées reçues*. Le Cavalier Bleu.
- Fausto-Sterling, A. (1993). The five sexes: Why male and female are not enough. *The Sciences*, 33(2), 20-24. <https://doi.org/10.1002/j.2326-1951.1993.tb03081.x>
- Fausto-Sterling, A. (2000). The five sexes, revisited: The emerging recognition that people come in bewildering sexual varieties in testing medical values and social norms. *The Sciences*, 40(4), 18-23. <https://doi.org/10.1002/j.2326-1951.2000.tb03504.x>
- Fausto-Sterling, A. (2016). The five sexes, revisited. In M. B. Zinn, P. Hondagneu-Sotelo, M. A. Messner, & A. Denissen (Éds.), *Gender Throuhg the Prism of Difference* (5^e éd., p. 17-21). Oxford University Press.
- Fausto-Sterling, A., Coll, C. G., & Lamarre, M. (2012). Sexing the baby: Part 1 – What do we really know about sex differentiation in the first three years of life? *Social Science & Medicine*, 74(11), 1684-1692. <https://doi.org/10.1016/j.socscimed.2011.05.051>

- Fausto-Sterling, A., & Touraille, P. (2014). Autour des critiques du concept de sexe. Entretien avec Anne Fausto-Sterling (M. Raz, Trad.). *Genre, sexualité & société [En ligne]*, 12(2). <https://doi.org/10.4000/gss.3290>
- Feinberg, L. (2014). *Stone Butch Blues* (3^e éd.). Firebrand Books. (Édition originale 1993).
- Fiani, C. N., & Han, H. J. (2019). Navigating identity: Experiences of binary and non-binary transgender and gender non-conforming (TGNC) adults. *International Journal of Transgenderism*, 20(2-3), 181-194.
- Fillod, O. (2019). Mirages de la biologie du genre. In B. Abou & H. Berry (Éds.), *Sexe & genre. De la biologie à la sociologie* (p. 67-79). Editions Matériologiques.
- Fleer, M., González Rey, F., & Veresov, N. (2017). Perezhivanie, Emotions and subjectivity: Setting the stage. In M. Fleer, N. Veresov, & F. González Rey (Éds.), *Perezhivanie, Emotions and Subjectivity: Advancing Vygotsky's Legacy* (p. 1-15).
- Flick, U. (2023). *An introduction to qualitative research* (7^e éd.). SAGE.
- Flores Espinola, A. (2012). Subjectivité et connaissance : Réflexions sur les épistémologies du « point de vue ». *Cahiers du genre*, 53(2), 99-120.
- Fogel, A. (2006). Dynamic systems research on interindividual communication: The transformation of meaning-making. *Journal of developmental processes*, 1(1), 7-30.
- Fondation Agnodice. (2023). *Bienvenue*. agnodice. <https://agnodice.ch/>
- Foucault, M. (1976). *Histoire de la sexualité I. La volonté de savoir*. Gallimard.
- Galupo, M. P., Cusack, C. E., & Morris, E. R. (2021). « Having a non-normative body for me is about survival »: Androgynous body ideal among trans and nonbinary individuals. *Body Image*, 39, 68-76. <https://doi.org/10.1016/j.bodyim.2021.06.003>
- Galupo, M. P., Pulice-Farrow, L., Clements, Z. A., & Morris, E. R. (2019). « I love you as both and I love you as neither »: Romantic partners' affirmations of nonbinary trans individuals. *International Journal of Transgenderism*, 20(2-3), 315-327.
- Gardey, D., & Löwy, I. (2000). Introduction. Pour en finir avec la nature. In D. Gardey & I. Löwy (Éds.), *L'invention du naturel : Les sciences et la fabrication du féminin et du masculin* (p. 9-28). Éditions des archives contemporaines.
- Garfinkel, H. (1984). *Studies in Ethnomethodology*. Polity Press. (Édition originale 1967)
- Gillespie, A., Howarth, C. S., & Cornish, F. (2012). Four problems for researchers using social categories. *Culture & Psychology*, 18(3), 391-402.
- Gilligan, C., & Snider, N. (2018). *Why Does Patriarchy Persist?* Polity Press.

- Goffman, E. (1977a). La ritualisation de la féminité. *Actes de la Recherche en Sciences Sociales*, 14, 34-50. <https://doi.org/10.3406/arss.1977.2553>
- Goffman, E. (1977b). The arrangement between the sexes. *Theory and Society*, 4(3), 301-331.
- Greco, L. (2012). Un soi pluriel : La présentation de soi dans les ateliers Drag King. Enjeux interactionnels, catégoriels et politiques. In N. Chetcuti & L. Greco (Éds.), *La face cachée du genre : Langage et pouvoir des normes* (p. 63-83). Presses Sorbonne nouvelle.
- Greco, L., & Kunert, S. (2021). Drag et performance. In J. Rennes (Éd.), *Encyclopédie critique du genre* (2^e éd., p. 254-264). La Découverte.
- Grossen, M. (2018). Interaction ou inter-actions ? Deux conceptions de la notion d'interaction. *Travaux neuchâtelois de linguistique*, 68, 121-128.
- Grossen, M. (2021a). Quand le dialogisme franchit la frontière de la psychologie... In N. Muller Mirza & M. dos Santos Mamed (Éds.), *Sur les frontières de la pensée : Contributions d'une approche dialogique et socioculturelle à l'étude des interactions en contexte* (p. 27-49). Antipodes.
- Grossen, M. (2021b). When Dialogism Crosses the Frontiers of Psychology. In N. Muller Mirza & M. dos Santos Mamed (Éds.), *Dialogical Approaches and Tensions in Learning and Development* (p. 13-32). Springer Nature Switzerland.
- Grüsig, N. B. (2015). Transféminisme à la française : Enjeux & embûches ? *Cahiers de la transidentité*, 5, 29-48.
- Guillaumin, C. (1978). Pratique du pouvoir et idée de Nature (1) L'appropriation des femmes. *Questions féministes*, 2, 5-30.
- Guillaumin, C. (1992). Le corps construit. In *Sexe, Race et Pratique du pouvoir : L'idée de Nature* (p. 117-142). côté-femmes éditions.
- Guimond, S. (2010). *Psychologie sociale : Perspective multiculturelle*. Mardaga.
- Guionnet, C., & Neveu, E. (2021). *Féminins/Masculins, Sociologie du genre* (3^e éd.). Armand Colin.
- Gupta, K. (2020). The me I am when I am not me. In J. Twist, B. Vincent, M.-J. Barker, & K. Gupta (Éds.), *Non-Binary Lives: An Anthology of Intersecting Identities* (p. 31-37). Jessica Kingsley Publishers.
- Halberstam, J. (2018). *Trans*. A Quick and Quirky Account of Gender Variability*. University of California Press.
- Hansen, K., & Żóltak, K. (2022). Social perception of non-binary individuals. *Archives of Sexual Behavior*, 51, 2027-2035. <https://doi.org/10.1007/s10508-021-02234-y>

- Haraway, D. (1988). Situated knowledges: The science question in feminism and the privilege of partial perspective. *Feminist Studies*, 14(3), 575-599. <https://doi.org/10.2307/3178066>
- Haraway, D. (1991). « Gender » for a Marxist dictionary: The sexual politics of a word. In *Simians, Cyborgs, and Women: The Reinvention of Nature* (p. 127-148). Free Association Books.
- Harding, S. (1997). Women's standpoints on nature: What makes them possible? *Osiris*, 12, 186-200.
- Helgeson, V. S. (2020). *Psychology of Gender* (6^e éd.). Routledge.
- Héritier, F. (1996). *Masculin/Féminin : La pensée de la différence*. Odile Jacob.
- Hermans, H. J. (2002). The dialogical self as a society of mind. *Theory & Psychology*, 12(2), 147-160.
- hooks, bell. (1984). *Feminist Theory: From Margin to Center*. South End Press.
- Iannaccone, A., & Cattaruzza, E. (2015). Le vécu subjectif dans la recherche en psychologie. *Recherche et formation*, 80, 77-90. <https://doi.org/10.4000/rechercheformation.2506>
- Iantaffi, A. (2017). Future directions. In C. Richards, W. P. Bouman, & M.-J. Barker (Éds.), *Genderqueer and Non-Binary Genders* (p. 283-296). Palgrave Macmillan.
- Jacobs, S.-E., Thomas, W., & Lang, S. (Éds.). (1997). *Two-Spirit People. Native American Gender Identity, Sexuality, and Spirituality*. University of Illinois Press.
- Jamet, É., & Salle, M. (2019). Pourquoi le genre ? In B. Abou & H. Berry (Éds.), *Sexe & genre. De la biologie à la sociologie* (p. 39-52). Editions Matériologiques.
- Janib, A. (2020). Latinx not latina. In J. Twist, B. Vincent, M.-J. Barker, & K. Gupta (Éds.), *Non-Binary Lives: An Anthology of Intersecting Identities* (p. 86-88). Jessica Kingsley Publishers.
- Jas, Y. (2020). From skinnies to skirts and crop-top shirts: Taversing transfemme troubles. In J. Twist, B. Vincent, M.-J. Barker, & K. Gupta (Éds.), *Non-Binary Lives: An Anthology of Intersecting Identities* (p. 53-62). Jessica Kingsley Publishers.
- Jaunait, A. (2019). Le genre peut-il tendre la main au sexe ? Pour une approche réflexive. In B. Abou & H. Berry (Éds.), *Sexe & genre. De la biologie à la sociologie* (p. 53-63). Editions Matériologiques.
- Jones, B. A., Bouman, W. P., Haycraft, E., & Arcelus, J. (2019a). A comparison of mental health symptomatology and levels of social support in young treatment seeking transgender individuals who identify as binary and non-binary. *International Journal of Transgenderism*, 20(2-3), 251-262.

- Jones, B. A., Bouman, W. P., Haycraft, E., & Arcelus, J. (2019b). Gender congruence and body satisfaction in nonbinary transgender people: A case control study. *International Journal of Transgenderism*, 20(2-3), 263-274.
- Kawamoto, H. (2011). L'autopoïèse et l'"individu" en train de se faire. *Revue philosophique de la France et de l'étranger*, 136(3), 347-363. <https://doi.org/10.3917/rphi.113.0347>
- Kloetzer, L. (2023). Beyond procedural ethics: A four-level architecture of research ethics in qualitative research. In *The Routledge International Handbook of Innovative Qualitative Psychological Research* (pp. 327–342). Routledge.
- Koehler, A., Eyssel, J., & Nieder, T. O. (2018). Genders and individual treatment progress in (non-)binary trans individuals. *The Journal of Sexual Medicine*, 15, 102-113. <https://doi.org/10.1016/j.jsxm.2017.11.007>
- Kraus, C. (2000a). La bicatégorisation par sexe à l'"épreuve de la science". In D. Gardey & I. Löwy (Éds.), *L'invention du naturel. Les sciences et la fabrication du féminin et du masculin* (p. 187-213). Éditions des archives contemporaines.
- Kraus, C. (2000b). Naked sex in exile: On the paradox of the « sex question » in feminism and in science. *The Science and Politics of the Search for Sex Differences*, 12(3), 151-177.
- Kraus, C., Perrin, C., Rey, S., Gosselin, L., & Guillot, V. (2008). Démédicaliser les corps, politiser les identités : Convergences des luttes féministes et intersexes. *Nouvelles Questions Féministes*, 27(1), 4-15. <https://doi.org/10.3917/nqf.271.0004>
- Künzler, C. (2020). *Ateliers Drag Kings. Voyages dans les genres*. Ethnoscope.
- Kvale, S., & Brinkmann, S. (2009). *InterViews: Learning the Craft of Qualitative Research Interviewing* (2^e éd.). SAGE.
- Lang, S. (2016). Native American men-women, lesbians, two-spirits: Contemporary and historical perspectives. *Journal of Lesbian Studies*, 20(3-4), 299-323. <https://doi.org/10.1080/10894160.2016.1148966>
- Laqueur, T. (1992). *Making Sex: Body and Gender from the Greeks to Freud*. Harvard University Press.
- Launius, C., & Hassel, H. (2022). *Threshold Concepts in Women's and Gender Studies. Ways of Seeing, Thinking, and Knowing* (3^e éd.). Routledge.
- Lemma, A. (2022). *Transgender Identities: A Contemporary Introduction*. Routledge.
- Lépinard, É., & Lieber, M. (2020). *Les théories en études de genre*. La Découverte.
- Levinas, E. (1991). *Entre nous. Essais sur le penser-à-l'autre*. Éditions Grasset & Fasquelle.

- Lewin, K. (1947). Frontiers in group dynamics: Concept, method and reality in social science; Social equilibria and social change. *Human Relations*, 1(1), 5-41.
<https://doi.org/10.1177/001872674700100103>
- Lexie. (2021). *Une histoire de genre. Guide pour comprendre et défendre les transidentités*. Marabout.
- Lips, H. M. (2021). *Women across Cultures: Common Issues, Varied Experiences*. Cambridge University Press.
- Louvel, S., & Bozonnet, J.-P. (2011). Préparer un plan d'enquête. In P. Bréchon (Éd.), *Enquêtes qualitatives, enquêtes quantitatives* (p. 31-45). Presses universitaires de Grenoble.
- Löwy, I. (2003). Intersexe et transsexualités : Les technologies de la médecine et la séparation du sexe biologique et du sexe social. *Cahiers du genre*, 34(1), 81-104.
<https://doi.org/10.3917/cdge.034.0081>
- Löwy, I. (2006). *L'emprise du genre. Masculinité, féminité, inégalité*. La Dispute.
- Löwy, I., & Rouch, H. (2003). Genèse et développement du genre : Les sciences et les origines de la distinction entre sexe et genre. *Cahiers du genre*, 34, 5-16.
- Madureira, A. F. A. (2018). Social identities, gender, and self: Cultural canalization in imagery societies. In A. Rosa & J. Valsiner (Éds.), *The Cambridge Handbook of Sociocultural Psychology* (2^e éd., p. 597-614). Cambridge University Press.
<https://doi.org/10.1017/9781316662229.033>
- Maihofer, A. (2021). Théorie sociale et critique du genre – le genre comme mode d'existence (W. Wiebke, Trad.). *Nouvelles Questions Féministes*, 40(1), 150-163.
- Marais, G., & Käfer, J. (2019). Homme/femme, mâle/femelle : La détermination du sexe dans l'espèce humaine et le reste du vivant. In B. Abou & H. Berry (Éds.), *Sexe & genre. De la biologie à la sociologie* (p. 23-38). Editions Matériologiques.
- Marková, I. (1997). On two concepts of interaction. In M. Grossen & B. Py (Éds.), *Pratiques sociales et médiations symboliques* (p. 23-44). Peter Lang.
- Marková, I. (2006). On « the inner alter » in dialogue. *International Journal for Dialogical Science*, 1(1), 125-147.
- Marková, I. (2011). L'influence et la dialogicité. *Bulletin de psychologie*, 64(5, 515), 391-398.
<https://doi.org/10.3917/bupsy.515.0391>
- Marková, I. (2016). *The Dialogical Mind: Common Sense and Ethics*. Cambridge University Press.
- Marková, I. (2017). The making of the theory of social representations. *Cadernos de pesquisa*, 47(163), 358-374.

- Marková, I. (2021). Dialogical interaction in the making of social theories. In N. Muller Mirza & M. dos Santos Mamed (Éds.), *Dialogical Approaches and Tensions in Learning and Development* (p. 33-47). Springer Nature Switzerland.
- Marková, I., & Novaes, A. (2020). Chronotopes. *Culture & Psychology*, 26(1), 117-138. <https://doi.org/10.1177/1354067X19888189>
- Marková, I., Zadeh, S., & Zittoun, T. (2020). Introduction to the special issue on generalisation from dialogical single case studies. *Culture & Psychology*, 26(1), 3-24. <https://doi.org/10.1177/1354067X19888193>
- Mathieu, N.-C. (1973). Homme-culture et femme-nature ? *L'Homme*, 13(3), 101-113.
- Matsuno, E., & Budge, S. L. (2017). Non-binary/genderqueer identities: A critical review of the literature. *Curr Sex Health Rep*, 9, 116-120. <https://doi.org/10.1007/s11930-017-0111-8>
- McCarthy, K., Ballog, M., Carranza, M. M., & Lee, K. (2022). Doing nonbinary gender: The occupational experience of nonbinary persons in the environment. *Journal of Occupational Science*, 29(1), 36-51. <https://doi.org/10.1080/14427591.2020.1804439>
- Mead, M. (2004). Livre I. Trois sociétés primitives de Nouvelle-Guinée. In G. Chevassus (Trad.), *Moeurs et sexualité en Océanie* (p. 11-357). Plon. (Édition originale 1935).
- Mead, M. (2004). Livre II. Adolescence à Samoa. In G. Chevassus (Trad.), *Moeurs et sexualité en Océanie* (p. 359-601). Plon. (Édition originale 1928).
- Medico, D. (2019). Genres, subjectivités et corps au-delà de la binarité. *Filigrane*, 28(1), 57-71.
- Medico, D. (2021). Développer la résilience chez les jeunes trans et non binaires : Un modèle basé sur l'éthique de la reconnaissance d'Axel Honneth. *International Journal of Child and Adolescent Resilience / Revue internationale de la résilience des enfants et des adolescents*, 8(1), 31-47. <https://doi.org/10.7202/1082073ar>
- Medico, D., & Volkmar, E. (2016). La Fondation Agnodice. Pour une société plus juste à l'égard des personnes transgenres. *Nouvelles Questions Féministes*, 35(1), 182-186. <https://doi.org/10.3917/nqf.351.0182>
- Mies, M. (2019). Vers une méthodologie en études féministes. *Cahiers Genre et développement*, 11, 137-142.
- Money, J., Hampson, J. G., & Hampson, J. L. (1955). Hermaphroditism: Recommendations concerning assignment of sex, change of sex and psychologic management. *Bull Johns Hopkins Hosp.*, 97(4), 284-300.
- Monro, S. (2000). Theorizing transgender diversity: Towards a social model of health. *Sexual and Relationship Therapy*, 15(1), 33-45. <https://doi.org/10.1080/14681990050001547>

- Monro, S. (2019). Non-binary and genderqueer: An overview of the field. *International Journal of Transgenderism*, 20(2-3), 126-131.
- Motmans, J., Nieder, T. O., & Bouman, W. P. (2019). Introduction: Transforming the paradigm of nonbinary transgender health: A field in transition. *International Journal of Transgenderism*, 20(2-3), 119-125.
- Müller, A. (2015). Altérités et affinités ethnographiques : Réflexions autour du proche, du lointain, du dedans et du dehors. *SociologieS, La recherche en actes*.
<https://doi.org/10.4000/sociologies.4906>
- Muller Mirza, N. (2016). Emotions, development and materiality at school: A cultural-historical approach. *Integr Psych Behav*, 50, 634-654. <https://doi.org/10.1007/s12124-016-9348-4>
- Muller Mirza, N., & dos Santos Mamed, M. (2021). Sur les frontières : Le tournant dialogique. In N. Muller Mirza & M. dos Santos Mamed (Éds.), *Sur les frontières de la pensée : Contributions d'une approche dialogique et socioculturelle à l'étude des interactions en contexte* (p. 7-25). Antipodes.
- Murjan, S., & Bouman, W. P. (2017). Psychiatry. In C. Richards, W. P. Bouman, & M.-J. Barker (Éds.), *Genderqueer and Non-Binary Genders* (p. 125-140). Palgrave Macmillan.
- Nicholas, L. (2019). Queer ethics and fostering positive mindsets toward non-binary gender, genderqueer, and gender ambiguity. *International Journal of Transgenderism*, 20(2-3), 51-62.
- Oakley, A. (2015). Our bodies are not ourselves, Or do (female) monkeys have orgasms?: Introduction to the new edition. In *Sex, Gender and Society* (3^e éd., p. 1-15). Ashgate.
- Oakley, A. (2015). *Sex, Gender and Society* (3^e éd.). Ashgate. (Édition originale 1972).
- Oswald, S. (2020). Pragmatique cognitive, argumentation et perlocution. *Argumentation et Analyse du Discours [En ligne]*, 25. <https://doi.org/10.4000/aad.4793>
- Oudshoorn, N. (2000). Au sujet des corps, des techniques et des féminismes. In D. Gardey & I. Löwy (Éds.), *L'invention du naturel. Les sciences et la fabrication du féminin et du masculin* (p. 31-44). Éditions des archives contemporaines.
- Peirce, C. S. (1986). What is a sign? In *The Essential Peirce, Peirce edition Project* (Vol. 2). Indiana University Press. (Édition originale 1894).
- Piaget, J. (2019). Commentaire sur les remarques critiques de Vygotski concernant Le langage et la pensée chez l'enfant et Le jugement et le raisonnement chez l'enfant. In L. S. Vygotski, *Pensée et langage* (p. 511-526). La Dispute. (Édition originale 1962).

- Poirier, F. (2020). Applications of knowledge and plural realities, understanding gender identity through non-binary genders (K. Ellerby, Trad.). *Research in Psychoanalysis*, 29(1), 39-46. <https://doi.org/10.3917/rep2.029.0039>
- Poirier, F. (2021). *Non-binarité chez les jeunes adultes : Élaboration d'un savoir autour des énonciations non-binaires et perspectives pour la compréhension de l'identité de genre chez tout.e un.e chacun.e* [Thèse doctorale en psychanalyse]. Université Paris Cité.
- Poirier, F., Condat, A., Laufer, L., Rosenblum, O., & Cohen, D. (2019). Non-binarité et transidentités à l'adolescence : Une revue de la littérature. *Neuropsychiatrie de l'enfance et de l'adolescence*, 67, 268-285. <https://doi.org/10.1016/j.neurenf.2018.08.004>
- Power, S. A., Zittoun, T., Akkerman, S., Wagoner, B., Cabra, M., Cornish, F., Hawlina, H., Heasman, B., Mahendran, K., Psaltis, C., Rajala, A., Veale, A., & Gillespie, A. (2023). Social psychology of and for world-making. *Personality and Social Psychology Review*, En ligne, 1-15. <https://doi.org/10.1177/10888683221145756>
- Prévoit, K. (2019). Symbioses et développement du sexe : Le cas de Wolbachia. In B. Abou & H. Berry (Éds.), *Sexe & genre. De la biologie à la sociologie* (p. 137-146). Editions Matériologiques.
- Pullen Sansfaçon, A., Baril, A., Lee, E. O. J., Vigneau, M.-É., Manning, K. E., & Faddoul, M. (2020). « On vous tolère, mais on ne vous accepte pas » : Lutttes pour la reconnaissance des jeunes trans dans un contexte cisnormatif. *Canadian Social Work Review / Revue canadienne de service social*, 37(1), 43-61. <https://doi.org/10.7202/1069981ar>
- Pullen Sansfaçon, A., & Medico, D. (2021). Introduction : Pour une approche transaffirmative. In A. Pullen Sansfaçon & D. Medico (Éds.), *Jeunes trans et non binaires : De l'accompagnement à l'affirmation* (p. 12-38). les éditions du remue-ménage.
- Pullen Sansfaçon, A., Medico, D., Riggs, D., Carlile, A., & Suerich-Gulick, F. (2023). Growing up trans in Canada, Switzerland, England, and Australia: Access to and impacts of gender-affirming medical care. *Journal of LGBT Youth*, 20(1), 55-73. <https://doi.org/10.1080/19361653.2021.1924918>
- Putignano, F. (2020). Feminist epistemologies: Re-conceptualizing objectivity. *Irish Philosophical Society Yearbook 2020-21*. http://www.irish-philosophical-society.ie/wp-content/uploads/2021/06/PutignanoFrancesca_Feminist-Epistemologies_IPS-2021-Final.pdf
- Py, B., & Grossen, M. (1997). Interactions, médiations et pratiques sociales. In M. Grossen & B. Py (Éds.), *Pratiques sociales et médiations symboliques* (p. 1-21). Peter Lang.
- Queer Nation. (2011). Queers read this (L. Vermeersch & P. Mangeot, Trad.). *Vacarme*, 56(3), 73-74. (Édition originale 1990)

- Ralph, D., Christopher, N., & Garaffa, G. (2017). Genital surgery for bodies commonly gendered as female. In C. Richards, W. P. Bouman, & M.-J. Barker (Éds.), *Genderqueer and Non-Binary Genders* (p. 247-263). Palgrave Macmillan.
- Raz, M. (2021). Bicatégorisation. In J. Rennes (Éd.), *Encyclopédie critique du genre* (2^e éd., p. 95-104). La Découverte.
- Rich, A. (1981). La contrainte à l'hétérosexualité et l'existence lesbienne. *Nouvelles Questions Féministes*, 1, 15-43.
- Richards, C., Bouman, W. P., & Barker, M.-J. (Éds.). (2017a). *Genderqueer and Non-Binary Genders*. Palgrave Macmillan.
- Richards, C., Bouman, W. P., & Barker, M.-J. (2017b). Introduction. In C. Richards, W. P. Bouman, & M.-J. Barker (Éds.), *Genderqueer and Non-Binary Genders* (p. 1-8). Palgrave Macmillan.
- Rimes, K. A., Goodship, N., Ussher, G., Baker, D., & West, I. G. (2019). Non-binary and binary transgender youth: Comparison of mental health, self-harm, suicidality, substance use and victimization experiences. *International Journal of Transgenderism*, 20(2-3), 112-122.
- Robinson, B. A. (2022). Non-binary embodiment, queer knowledge production, and disrupting the cisnormative field: Notes from a trans ethnographer. *Journal of Men's Studies*, 30(3), 425-445. <https://doi.org/10.1177/10608265221108204>
- Roskam, I., & Rouyer, V. (2021). Genre et construction de l'identité de l'enfant : Le regard de la psychologie du développement. In V. Yzerbit, I. Roskam, & A. Casini (Éds.), *Les psychologies du genre : Regards croisés sur le développement, l'éducation, la santé mentale et la société* (p. 41-61). Mardaga Supérieur.
- Rouyer, V. (2007). *La construction de l'identité sexuée*. Armand Colin.
- Rudman, L. A., & Glick, P. (2021). *The Social Psychology of Gender: How Power and Intimacy Shape Gender Relations* (2^e éd.). The Guilford Press.
- Russ, J., & Badal-Leguill, C. (2004). *Dictionnaire de philosophie* (2^e éd.). Éditions Bordas.
- Rutherford, A. (2021). *Psychology at the Intersections of Gender, Feminism, History, and Culture*. Cambridge University Press.
- Salazar Orvig, A. (2021). Figures du positionnement dans le dialogue : Une approche dialogique. In N. Muller Mirza & M. dos Santos Mamed (Éds.), *Sur les frontières de la pensée* (p. 73-99). Antipodes.

- Santiago Delefosse, M., & del Rio Carral, M. (2017a). Chapitre 1. Recherche qualitative, sciences sociales et humaines, et psychologie : Des paradigmes en concurrence. In M. Santiago Delefosse & M. del Rio Carral (Éds.), *Les méthodes qualitatives en psychologie et sciences humaines de la santé* (p. 7-32). Dunod. <https://www.cairn.info/les-methodes-qualitatives-en-psychologie--9782100742301.htm>
- Santiago Delefosse, M., & del Rio Carral, M. (2017b). Introduction. In M. Santiago Delefosse & M. del Rio Carral (Éds.), *Les méthodes qualitatives en psychologie et sciences humaines de la santé* (p. 1-6). Dunod. <https://www.cairn.info/les-methodes-qualitatives-en-psychologie--9782100742301.htm>
- Sato, T. (2016). Introduction. From TEM to TEA: The making of a new approach. In T. Sato, N. Mori, & J. Valsiner (Éds.), *Making of the Future: The Trajectory Equifinality Approach in Cultural Psychology* (p. vii-xii). Information Age Publishing.
- Sato, T., & Tanimura, H. (2016). The Trajectory Equifinality Model (TEM) as a general tool for understanding human life course within irreversible time. In T. Sato, N. Mori, & J. Valsiner (Éds.), *Making of the Future: The Trajectory Equifinality Approach in Cultural Psychology* (p. 21-42). Information Age Publishing.
- Savin-Williams, R. C. (2021). *bi. Bisexual, Pansexual, Fluid, and Nonbinary Youth*. New York University Press.
- Schraube, E., & Højholt, C. (2019). Introduction: Subjectivity and knowledge – the formation of situated generalization in psychological research. In C. Højholt & E. Schraube (Éds.), *Subjectivity and Knowledge: Generalization in the Psychological Study of Everyday Life* (p. 1-19). Springer.
- Schraube, E., & Sørensen, E. (2013). Exploring sociomaterial mediations of human subjectivity. *Subjectivity*, 6(1), 1-11.
- Seal, L. (2017). Adult endocrinology. In C. Richards, W. P. Bouman, & M.-J. Barker (Éds.), *Genderqueer and Non-Binary Genders* (p. 183-223). Palgrave Macmillan.
- Searle, J. R. (2002). *Consciousness and Language*. Cambridge University Press.
- Seidman, S. (1994). Queer-ing sociology, sociologizing queer theory: An introduction. *Sociological Theory*, 12(2), 166-177.
- Stam, H. J. (1998). The body's psychology and psychology's body: Disciplinary and extra-disciplinary examinations. In H. J. Stam (Éd.), *The Body and Psychology* (p. 1-12). SAGE.
- Stenner, P. (2021). Theorising liminality between art and life: The liminal sources of cultural experience. In B. Wagoner & T. Zittoun (Éds.), *Experience on the Edge: Theorizing Liminality* (p. 3-42). Springer.

- Stewart, J. (2017). Academic theory. In C. Richards, W. P. Bouman, & M.-J. Barker (Éds.), *Genderqueer and Non-Binary Genders* (p. 53-72). Palgrave Macmillan.
- Stoller, R. J. (1964). A contribution to the study of gender identity. *The International Journal of Psychoanalysis*, 45(2-3), 220-226.
- Stone, S. (1991). The « empire » strikes back: A posttranssexual manifesto. In J. Epstein & K. Straub (Éds.), *Body Guards: The Cultural Politics of Gender Ambiguity* (p. 280-304). Routledge.
- Stryker, S. (2017). *Transgender History: The Roots of Today's Revolution* (2^e éd.). Seal Press.
- Stryker, S. (2023). Foreword. In S. Stryker & D. McCarthy Blackston (Éds.), *The Transgender Studies Reader Remix* (p. x-xi). Routledge.
- Swenson, R., Alldred, P., & Nicholls, L. (2022). Doing gender and being gendered through occupation: Transgender and non-binary experiences. *British Journal of Occupational Therapy*, 85(6), 446-452. <https://doi.org/10.1177/03080226211034422>
- Tabet, P. (2018). *Les doigts coupés. Une anthropologie féministe*. La Dispute.
- Tanggaard, L., & Brinkmann, S. (2018). Methodological implications of imagination. In T. Zittoun & V. P. Glăveanu (Éds.), *Handbook of Imagination and Culture* (p. 87-105). Oxford University Press.
- Tate, C. C. (2014). Gender identity as a personality process. In B. L. Miller (Éd.), *Gender identity: Disorders, developmental perspectives and social implications* (p. 1-22). Nova Science Publishers.
- Tate, C. C., Ben Hagai, E., & Crosby, F. J. (2020). *Undoing the Gender Binary*. Cambridge University Press.
- Taylor, J., Zalewska, A., Gates, J. J., & Millon, G. (2019). An exploration of the lived experiences of non-binary individuals who have presented at a gender identity clinic in the United Kingdom. *International Journal of Transgenderism*, 20(2-3), 195-204.
- Thomas, M.-Y., & Espineira, K. (2020). Qu'est-ce qu'un corps ? *Recherches en psychanalyse*, 29(1), 9-20. <https://doi.org/10.3917/rep2.029.0009>
- Thomas, M.-Y., Grüsigg, N. B., & Espineira, K. (Éds.). (2015). *Transféminismes. Cahiers de la transidentité* 5. L'Harmattan.
- Thorne, N., Witcomb, G. L., Nieder, T., Nixon, E., Yip, A., & Arcelus, J. (2019). A comparison of mental health symptomatology and levels of social support in young treatment seeking transgender individuals who identify as binary and non-binary. *International Journal of Transgenderism*, 20(2-3), 123-132.

- Thorne, N., Yip, A. K.-T., Bouman, W. P., Marshall, E., & Arcelus, J. (2019). The terminology of identities between, outside and beyond the gender binary: A systematic review. *International Journal of Transgenderism*, 20(2-3), 138-154.
- Touraille, P. (2008). *hommes grands, femmes petites : Une évolution coûteuse*. Éditions de la Maison des sciences de l'homme.
- Touraille, P. (2011). Déplacer les frontières conceptuelles du genre. *Journal des anthropologues*, 124-125, 49-69.
- Touraille, P. (2019). Mais à quoi sert le clitoris des rats ? In B. Abou & H. Berry (Éds.), *Sexe & genre. De la biologie à la sociologie* (p. 113-136). Editions Matériologiques.
- Touraille, P. (2021). Mâle/femelle. In J. Rennes (Éd.), *Encyclopédie critique du genre* (2^e éd., p. 436-446). La Découverte.
- Twist, J., Vincent, B., Barker, M.-J., & Gupta, K. (2020a). Introduction. In J. Twist, B. Vincent, M.-J. Barker, & K. Gupta (Éds.), *Non-Binary Lives: An Anthology of Intersecting Identities* (p. 14-28). Jessica Kingsley Publishers.
- Twist, J., Vincent, B., Barker, M.-J., & Gupta, K. (Éds.). (2020b). *Non-Binary Lives: An Anthology of Intersecting Identities*. Jessica Kingsley Publishers.
- Valsiner, J. (1997). Subjective construction of intersubjectivity: Semiotic mediation as a process of pre-adaptation. In M. Grossen & B. Py (Éds.), *Pratiques sociales et médiations symboliques* (p. 45-60). Peter Lang.
- Valsiner, J. (2014). Needed for cultural psychology: Methodology in a new key. *Culture & Psychology*, 20(1), 3-30. <https://doi.org/10.1177/1354067X13515941>
- Valsiner, J. (2019). Generalization in science: Abstracting from unique events. In C. Højholt & E. Schraube (Éds.), *Subjectivity and Knowledge: Generalization in the Psychological Study of Everyday Life* (p. 79-97). Springer.
- Valsiner, J. (2021). *General Human Psychology*. Springer Nature Switzerland.
- Valsiner, J. (2023). Possibilities enhanced and constrained: Where dynamic semiosis works. *Possibility Studies & Society*, 1(1-2), 226-229. <https://doi.org/10.1177/27538699221128499>
- Van Gennep, A. (1981). *Les rites de passage* (2^e éd.). Éditions A. et J. Picard. (Édition originale 1909).
- Vincent, B. (2016). *Non-Binary Gender Identity Negotiations : Interactions with Queer Communities and Medical Practice* [Thèse doctorale en sociologie]. University of Leeds.
- Vincent, B. (2019). Breaking down barriers and binaries in trans healthcare: The validation of non-binary people. *International Journal of Transgenderism*, 20(2-3), 132-137.

- Vincent, B. (2020). *Non-Binary Genders: Navigating Communities, Identities, and Healthcare*. Policy Press.
- Vincent, B., & Manzano, A. (2017). History and cultural diversity. In C. Richards, W. P. Bouman, & M.-J. Barker (Éds.), *Genderqueer and Non-Binary Genders* (p. 11-30). Palgrave Macmillan.
- Viveros Vigoya, M. (2019). Études décoloniales et intersectionnalité dans une perspective féministe latino-américaine. *Cahiers Genre et développement*, 11, 53-72.
- Vuille, M., Malbois, F., Roux, P., Messant, F., & Pannatier, G. (2009). Comprendre le genre pour mieux le défaire. *Nouvelles Questions Féministes*, 28(3), 4-15.
- Vygotski, L. S. (2010). *La signification historique de la crise en psychologie* (J.-P. Bronckart & J. Friedrich, Éds.; C. Barras & J. Barberis, Trad.). La Dispute. (Édition originale 1927).
- Vygotski, L. S. (2017). La conscience comme problème de la psychologie du comportement. In Y. Clot (Éd.), & F. Sève & G. Fernandez (Trad.), *Conscience, inconscient, émotions* (p. 61-94). La Dispute. (Édition originale 1925).
- Vygotski, L. S. (2017). Les émotions et leur développement chez l'enfant. In Y. Clot (Éd.), & F. Sève & G. Fernandez (Trad.), *Conscience, inconscient, émotions* (p. 123-152). La Dispute. (Édition originale 1932).
- Vygotski, L. S. (2019). *Pensée et langage* (F. Sève, Trad. ; 2^e éd.). La Dispute. (Édition originale 1934).
- Vygotsky, L. S. (1985). Le problème de l'enseignement et du développement mental à l'âge scolaire. In J.-P. Bronckart & B. Schneuwly (Éds.), *Vygotsky aujourd'hui* (p. 95-118). Delachaux et Niestlé. (Édition originale 1934).
- Vygotsky, L. S. (2018). Chapter 21: Thinking and speech. In E. Zavershneva & R. van der Veer (Éds.), *Vygotsky's Notebooks* (p. 353-366). (Édition originale 1933).
- Ward, L., & Lucas, S. (2023). « You're trying to put yourself in boxes, which doesn't work »: Exploring non-binary youth's gender identity development using feminist relational discourse analysis. *Journal of Gender Studies*, 1-15.
<https://doi.org/10.1080/09589236.2023.2172557>
- Warner, M. (1991). Introduction: Fear of a queer planet. *Social Text*, 29, 3-17.
- West, C., & Zimmerman, D. H. (1987). Doing gender. *Gender and Society*, 1(2), 125-151.
- Wetherell, M., & Edley, N. (1999). Negotiating hegemonic masculinity: Imaginary positions and psycho-discursive practices. *Feminism & Psychology*, 9(3), 335-356.

- Whyte, S., Brooks, R. C., & Torgler, B. (2018). Man, woman, « other »: Factors associated with nonbinary gender identification. *Archives of Sexual Behavior, 47*, 2397-2406. <https://doi.org/10.1007/s10508-018-1307-3>
- Wittig, M. (1980a). La pensée straight. *Questions Féministes, 7*, 45-53.
- Wittig, M. (1980b). On ne naît pas femme. *Questions Féministes, 8*, 75-84.
- Yelland, A. (2017). Chest surgeries. In C. Richards, W. P. Bouman, & M.-J. Barker (Éds.), *Genderqueer and Non-Binary Genders* (p. 225-245). Palgrave Macmillan.
- Yzerbit, V., Bonnot, V., & Faniko, K. (2021). Genre, stéréotypes et relations intergroupes. In V. Yzerbit, I. Roskam, & A. Casini (Éds.), *Les psychologies du genre : Regards croisés sur le développement, l'éducation, la santé mentale et la société* (p. 183-216). Mardaga Supérieur.
- Zadeh, S., & Cabra, M. (2019). Dialogical exemplars as communicative tools: Resituating knowledge from dialogical single case studies. *Culture & Psychology, 26*(1), 25-39. <https://doi.org/10.1177/1354067X19888194>
- Zhang, Q., Goodman, M., Adams, N., Corneil, T., Hashemi, L., Kreukels, B., Motmans, J., Snyder, R., & Coleman, E. (2020). Epidemiological considerations in transgender health: A systematic review with focus on higher quality data. *International Journal of Transgender Health, 21*(2), 125-137. <https://doi.org/10.1080/26895269.2020.1753136>
- Zinn, I., Heiniger, A., Modak, M., & Palazzo-Crettol, C. (2021). Mon corps nous appartient. *Nouvelles Questions Féministes, 40*(1), 8-16.
- Zittoun, T. (2012a). Une psychologie des transitions. Des ruptures aux ressources. In P. Curchod, P.-A. Doudin, & L. Lafortune (Éds.), *Les transitions à l'école* (p. 261-279). Presses de l'Université du Québec. https://doc.rero.ch/record/30506/files/Zittoun_Tania_-_Une_psychologie_des_transitions._Des_ruptures_aux_ressources_20121026.pdf
- Zittoun, T. (2012b). Usage de ressources symboliques à l'adolescence. *Travaux neuchâtelois de linguistique, 57*, 11-30.
- Zittoun, T. (2014). Mille sabords ! : Usages de ressources symboliques et élaboration des affects. In N. Muller Mirza & C. Moro (Éds.), *Sémiotique, culture et développement psychologique* (p. 237-254). Presses Universitaires du Septentrion.
- Zittoun, T. (2017). Modalities of generalization through single case studies. *Integr Psych Behav, 57*, 171-194. <https://doi.org/10.1007/s12124-016-9367-1>
- Zittoun, T. (2018). Symbolic resources and imagination in the dynamics of life. In A. Rosa & J. Valsiner (Éds.), *The Cambridge Handbook of Sociocultural Psychology* (2^e éd., p. 178-204). Cambridge University Press. <https://doi.org/10.1017/9781316662229.011>

- Zittoun, T. (2019). *Sociocultural Psychology on the Regional Scale: A Case Study of a Hill*. Springer.
- Zittoun, T. (2020). 6. Faire l'expérience des procédures : Trajectoires de vie. In F. Di Donato, É. Garros, A. Lavanchy, P. Mahon, & T. Zittoun (Éds.), *La fabrique de l'intégration* (p. 179-216). Antipodes.
- Zittoun, T. (2021a). Art, imagination et les limites du dialogue. In N. Muller Mirza & M. dos Santos Mamed (Éds.), *Sur les frontières de la pensée : Contributions d'une approche dialogique et socioculturelle à l'étude des interactions en contexte* (p. 51-70). Antipodes.
- Zittoun, T. (2021b). Thinking with the rain. The trajectory of a metaphor in Vygotsky's theoretical development. *Integr Psych Behav*, 55, 749-768.
<https://doi.org/10.1007/s12124-021-09646-4>
- Zittoun, T. (2022). A sociocultural psychology of the life course to study human development. In *Human Development*. Karger. <https://doi.org/10.1159/000526435>
- Zittoun, T., & Cabra, M. (2022). Dynamics of defragmentation. *Rivista di Psicologia Clinica*, 1, 75-83. <https://doi.org/10.3280/rpc1-2022oa14459>
- Zittoun, T., & Cabra, M. (2024). Thematic engagements: Affects and learning in older age. *Learning, Culture and Social Interaction*, 45, 100806.
<https://doi.org/10.1016/j.lcsi.2024.100806>
- Zittoun, T., Cabra, M., Pedersen, O., & Hawlina, H. (2023). Thinking the lifecourse through single cases. In S. Salvatore & J. Valsiner (Éds.), *Ten years of idiographic science* (p. 205-218). Information Age Publishing.
- Zittoun, T., & Gillespie, A. (2015). Internalization: How culture becomes mind. *Culture & Psychology*, 21(4), 477-491. <https://doi.org/10.1177/1354067X15615809>
- Zittoun, T., & Gillespie, A. (2016). *Imagination in Human and Cultural Development*. Routledge.
- Zittoun, T., & Glăveanu, V. P. (2018). Imagination at the frontiers of psychology. In T. Zittoun & V. P. Glăveanu (Éds.), *Handbook of Imagination and Culture* (p. 1-15). Oxford University Press.
- Zittoun, T., Gossen, M., & Tarrago Salamin, F. (2021). Creating new spheres of experience in the transition to a nursing home. *Learning, Culture and Social Interaction*, 28.
<https://doi.org/10.1016/j.lcsi.2020.100458>
- Zittoun, T., & Valsiner, J. (2016). Imagining the past and remembering the future: How the unreal defines the real. In T. Sato, N. Mori, & J. Valsiner (Éds.), *Making of the Future: The Trajectory Equifinality Approach in Cultural Psychology* (p. 3-20). Information Age Publishing.

Zittoun, T., Valsiner, J., Vedeler, D., Salgado, J., Gonçalves, M. M., & Ferring, D. (2013). *Human Development in the Life Course: Melodies of Living*. Cambridge University Press.

Annexes

Remarques terminologiques

Dans ce travail, j'utilise le point médian pour inclure les deux genres grammaticaux de la langue française : participant-e attentif-ve. Parfois, dans les milieux non binaires, l'utilisation du « x » est prônée. Elle s'effectue de plusieurs manières : participantxe, participant·x·e ou participant·e·x. De mon côté, je n'utilise pas le « x » car il me semble que le point médian – qui est un signe grammatical nouveau en français – peut inclure un genre grammatical différent du féminin ou du masculin, incluant ainsi les personnes non binaires. Sinon, je fais usage du pronom « iel » soit pour parler d'une personne non binaire, soit « iels » au pluriel pour inclure « il », « elle » et « iel ». Je mobilise également des contractions telles que « ellui » pour « elle » et « lui » ou « elleux » pour « elles » et « eux ».

Lorsque je parle des personnes non binaires qui ont participé à ma recherche, j'utilise leur usage de préférence. Ceci permet à la fois de respecter la personne et de présenter la diversité des pratiques émergentes. Au niveau terminologique, j'utilise le terme « trans' » incluant toutes les formes de transidentités et de transitudes comme le fait par exemple Beaubatie. Ce terme est parfois écrit « trans* » ou « trans » dans la littérature et dans les milieux trans'.

Déclaration sur l'honneur



Rectorat
Fbg de l'Hôpital 41
2000 Neuchâtel
Tél. +41 32 718 10 20
messagerie.rectorat@unine.ch

Déclaration sur l'honneur*

Par la présente, j'affirme avoir pris connaissance des documents d'information et de prévention du plagiat émis par l'Université de Neuchâtel et m'être renseigné-e correctement sur les techniques de citation.

J'atteste par ailleurs que le travail rendu est le fruit de ma réflexion personnelle et a été rédigé de manière autonome.

Je certifie que toute formulation, idée, recherche, raisonnement, analyse ou autre création empruntée à un tiers est correctement et consciencieusement mentionnée comme telle, de manière claire et transparente, de sorte que la source en soit immédiatement reconnaissable, dans le respect des droits d'auteur et des techniques de citations.

Je suis conscient-e que le fait de ne pas citer une source ou de ne pas la citer clairement, correctement et complètement est constitutif de plagiat.

Je prends note que le plagiat est considéré comme une faute grave au sein de l'Université. J'ai pris connaissance des risques de sanctions administratives et disciplinaires encourues en cas de plagiat (pouvant aller jusqu'au renvoi de l'université).

Je suis informé-e qu'en cas de plagiat, le dossier sera automatiquement transmis au rectorat.

Au vu de ce qui précède, **je déclare sur l'honneur ne pas avoir eu recours au plagiat ou à toute autre forme de fraude.**

Nom : Vuille

Prénom : Simon

Cursus : Master

Faculté d'inscription : FLSH

Lieu et date : Avenne, le 12 août 2023

Signature :

Ce formulaire doit être dûment rempli par tout étudiant ou toute étudiante rédigeant un travail substantiel (notamment un mémoire de bachelor ou de master) ou une thèse de doctorat. Il doit accompagner chaque travail remis au professeur ou à la professeure.

*Formulaire largement inspiré de la Directive de la direction 0.3 bis, intitulée Formulaire Code de déontologie en matière d'emprunts, de citations et d'exploitation de sources diverses, de l'Université de Lausanne, du 23 avril 2007 et adapté aux besoins de l'Université de Neuchâtel.

Dossiers et cahiers de psychologie et éducation

Dossiers de psychologie et éducation

- N° 32 (1988) Relations interethniques et Interconfessionnelles au sein de la chrétienté. (L. Kampffmeyer) - Fr.6.--
- N° 33 (1988) Art & Psychologie. (C. Rosselet-Christ) - Fr. 6.--
- N° 34 (1988) Journées des chercheurs en psychologie.
Société Suisse de Psychologie Neuchâtel
1-2 octobre 1987. (Série recherches)
(A.-N. Perret-Clermont & M. Rousson) - Fr. 4.--
- N° 35 (1988) A brief introduction to conversational analysis. (N. Bell) - Fr. 4.--
- N° 36 (1988) L'intersubjectivité en situation de test.
(M. Grossen) paru chez Delval, Fribourg - Fr. 48.--
- N° 37 (1989) Social Interactions and Transmission of Knowledge.
(A.-N. Perret-Clermont & C. Pontecorvo) - Fr. 8.--
- N° 38 (90/91) Statistiques et Sciences Humaines.
- N° 39 (90/91) Regards, interactions sociales et développement cognitif chez l'enfant de 6 à 10 ans dans des épreuves opératoires piagésiennes. (A. Brossard) - Fr.40.--
- N° 40 (1991) Sciences humaines et démarche qualité.
Actes du colloque du 13.12.90 à Neuchâtel.
(A. Ripon, S. Mercati, I. Lapouge & F. Tapenoux) - Fr.7.--
- N° 41 (1992) Quand des enfants et des adolescents volent à l'étalage : regards et réactions. (D. Golay Schilter) - Fr.8.--
- N° 42 (1992) Interazione sociale e sviluppo cognitivo: ricerche sul conflitto socio-cognitivo e lavori attinenti. (A. Iannaccone) - Fr.8.--

- N° 43 (1993) Langages des sexes – De la procréation à la création.
(C. Rosselet-Christ) - Fr. 8.--
- N° 44 (1994) La transmission du savoir dans le "Réseau d'Echanges de savoirs" de Strasbourg. (N. Muller) - Fr. 10.--
- N° 45 (1994) Espace imaginaire, espace psychique et espace construit.
(C. Rosselet-Christ) - Fr. 8.--
- N° 46 (1996) L'envie devant soi. (T. Zittoun) - Fr.15.--
- N° 47 (1996) Colloque International "Penser le Temps" à l'occasion du Centième Anniversaire de la naissance de Jean-Piaget International
Conference "Mind & Time" on the centenary of Piaget's Birth,
Neuchâtel, 8-10 Sept. – Fr.12.--
- N° 48 (1997) ANASTAT: Un système dédié à la gestion et à l'analyse de données paramétriques. (L.-O. Pochon) - Fr. 8.--
- N° 49 (1997) Dire les sensations. Une analyse psycho-sociale des interactions entre des acupuncteurs et leurs patients. (L. Oppizzi) - Fr. 15.--
- N° 50 (1998) Approche psychosociale du développement cognitif dans le cadre de l'apprentissage scolaire. (C. Damia) - Fr. 5.--
- N° 51 (1998) La genèse d'une innovation pédagogique. Action, interaction et réflexion dans la conception et la réalisation d'une expérience pédagogique : l'Ecole Paídos à Mexico. (T. Garduño Rubio) - Fr. 35.--
- N° 52 (1998) Analyse psychosociale d'une consultation astrologique.
(A.-M. Holzer-Corfu) - Fr. 10.--
- N° 53 (1998) Prof-Expert: une expérience d'enseignement assisté par ordinateur dans le cadre d'une formation pour adultes au Centre de Formation Professionnelle du Littoral Neuchâtelois. (CPLN)
(E. Bourquard) – Fr. 12.--
- N° 54 (1999) Deafness and Intersubjectivity: an observational study of the construction of intersubjectivity in a test situation.
(A. Van Loon) - Fr. 10.--
- N° 55 (2001) Apprendre dans les réseaux d'échanges et de savoirs - Analyse au sein du réseau de Strasbourg. (N. Muller) - Fr. 8.--

- N° 56 (2001) Des ordinateurs à l'école enfantine. Reflets d'une année d'expérience dans le canton du Jura (1998-1999). (M.-J. Liengme Bessire) - Fr. 6.--
- N° 57 (2001) Concevoir une formation par alternance : point de repère. (J.-F. Perret) - Fr. 4.--
- N° 58 (2001) Tradition juive et constructions de sens. Une introduction à la transmission traditionnelle de l'herméneutique et à son utilisation contemporaine. (T. Zittoun) - Fr. 10.--
- N° 59 (2003) Les difficultés d'apprentissage. Diagnostic et traitement. (S. Paín) - Fr. 17.--
- N° 60 (2005) "Ce projet c'est le rêve !" Tic et élaboration d'un projet de formation professionnelle. L'imaginaire comme ressource. (S. Padiglia) - Fr. 9.--
- N° 61 (2005) "Piensan que somos niños de la calle" (« Ils pensent que nous sommes des enfants de la rue »). Devenir cireur de chaussures. Apprendre à travailler dans les rues de Cusco (Pérou). (C. Matthey) - Fr. 10.--
- N°62 (2007) Adolescence et distances. Monographie d'un projet d'enseignement partiellement à distance proposé à des apprentis maçons : le Progetto Muratori. (S. Willemin) - Fr. 18.--
- N° 63 (2008) Social comparison as social construction. Theory and illustration. (J. B. Rijsman) - Fr. 9.--
- N°64 (2008) Introduction aux problématiques de la formation professionnelle. (J.-P. Gindroz) - Fr. 9.--
- N°65 (2008) La boîte à outils. Un guide pour le temps des études. (J.-P. Fragnière) - Fr. 4.--
- N° 66 (2009) Trisomie 21 et témoignages d'autrui. Les personnes adultes porteuses de trisomie 21 font-elles confiance au témoignage d'informateurs inconnus ? (N. Terrier) - Fr. 12.--
- N° 67 (2009) La reprise de formation universitaire : les enjeux du développement adulte. (C. Miserez) - Fr. 9.--
- N° 68 (2012) L'attestation professionnelle : solution bénéfique ou catégorisante pour les apprentis cuisiniers ? (L. Lehnherr) - Fr. 10.--

- N° 69 (2012) "Non au sexe !" ou la confrontation des points de vue autour d'un dispositif de prévention Sida au Malawi. (C. Rémy) - Fr. 10.--
- N° 70 (2013) Réussite scolaire de jeunes femmes kosovares : quels processus psycho-sociaux ? (T. Mehmeti) - Fr. 12.--
- N° 71 (2013) Analyse psychosociale de la transition pays d'origine-pays d'accueil. Le cas d'adultes migrants fréquentant le programme cantonal d'intégration à Neuchâtel. (N. Lutz) - Fr. 12.--
- N° 72 (2013) Choisir un métier technique : entre aspirations professionnelles et réalités. (J. Domingos) – Fr. 9.--
- N° 73 (2015) Explorer des réalités et créer des possibilités. La pratique de l'aïkido considérée sous l'angle de la psychologie socio-culturelle : créativité, imagination et corps. (F. Gfeller) – Fr. 12.--
- N° 74 (2016) Home sweet home? La fabrication du chez-soi après la migration. (L. Genini) – Fr. 10. —
- N° 75 (2019) La transition professionnelle de personnes réfugiées. Le cas de bénéficiaires d'une structure d'accompagnement vers l'insertion professionnelle. (Célia Roesti) - Fr. 11. —
- N° 76 (2023) Mettre en sens son haut potentiel intellectuel en école spécialisée. Une carrière temporelle et sociale. (Emilie Gilbert) – Fr. 10. —
- N° 77 (2024) L'agentivité relationnelle d'adolescent.e.s dans un contexte d'accompagnement sollicité par des tiers. (Aline Gavillet) – Fr. 10. —

Cahiers de psychologie et Cahiers de psychologie et éducation

- N° 27 (1988) Le musée : un grand livre d'images ou un moyen spécifique de communication ou le pédagogue absent. (J.-P. Jelmini)
Les handicapés physiques. Quelques réflexions sur un groupe marginalisé dans notre société. (C. Greminger)
Les mécanismes de la communication didactique. (M.-L. Schubauer-Leoni)
Rapports sur l'utilisation de nano-réseau. (M. Grossen, & L.-O. Pochon)
- N° 28 (1990) Editorial : Prix Latsis décerné à A.-N. Perret-Clermont. Discours de réception du Prix Latsis. (A.-N. Perret-Clermont).
De l'individualisme participatif protégé à la participation dans le monde de travail. (M. Rousson)
- N° 29 (1991) Interactions sociales dans le développement cognitif : nouvelles directions de recherche. (A.-N. Perret-Clermont, M.-L. Schubauer-Leoni, M. Grossen).
Qu'en est-il du Malaise des cadres de l'économie et de l'administration. (M. Rousson, D. Ramaciotti & M. Manghi-Leoussi).
Etude des représentations et des attitudes d'élèves de deux classes de l'enseignement post-obligatoire neuchâtelois vis-à-vis de l'allemand et du dialecte alémanique. (M. Nicolet)
- N° 30 (1993) Conséquences théoriques et méthodologiques d'un changement d'unité d'analyse pour l'étude des interactions entre enfants en situations de co-résolution de problème. (M. Grossen)
- N° 31 (1994) Définition d'un espace interactif pour aborder l'étude de l'utilisation de l'ordinateur. (L.-O. Pochon & M. Grossen).
- N° 32 (1995) Un voyage "erasmien" au Portugal. (N. Muller)
Quelles compétences la conception et la fabrication assistées par ordinateur requièrent-elles ? Une étude de cas.
(J.-F. Perret, D. Golay Schilter, A.-N. Perret-Clermont & L.-O. Pochon)
Influence de la relation d'affinité affective sur le raisonnement moral.
(M. Dumont, A.-N. Perret-Clermont & E. Moss)

- N° 33 (1997) Laudatio des Prof. B. Inhelder et L. Pauli. Discours d'ouverture du Colloque International. (A. Naef).
Rapport sur le Colloque international "Penser le Temps / Mind and Time". (J.-M. Barrelet & A.-N. Perret-Clermont)
Action, interaction et réflexion dans la conception et la réalisation d'une expérience pédagogique : l'Ecole Paidos à Mexico. (T. Garduño Rubio)
Quand le défi est appelé intégration... Parcours de la personnalisation et de socialisation de jeunes "Italo-suisse". (V. Cesari Lusso).
Note sur la notion de conflit socio-cognitif. (T. Zittoun avec la collaboration de A.-N. Perret-Clermont & F. Carugati)
- N° 34 (1998) Discours prononcé à l'occasion de la pose d'une plaque sur la maison natale de Jean-Piaget. (A.-N. Perret-Clermont).
Le partenaire comme enseignant ou comme interlocuteur : une analyse expérimentale et interlocutoire. (P. Marro Clément, A.-N. Perret-Clermont, M. Grossen & A. Trognon).
Bagage culturel et gestion des défis identitaires. (T. Zittoun & V. Cesari Lusso)
Note de lecture : Le cerveau et l'âme de Georguyi Tchelpanov. (M. Tchoumakov & T. Zittoun).
Négociation des identités et des significations dans des situations de transmission de connaissances. (N. Muller)
- N° 35 (1999) Dimensions institutionnelles, interpersonnelles et culturelles d'un dispositif pour penser et apprendre. (N. Muller & A.-N. Perret-Clermont)
L'objet en discussion : approche psychosociale et interlocutoire de résolution de problèmes. (P. Marro Clément).
Apprendre et enseigner avec efficacité à l'école. Approches psychosociales des possibilités et des limites de l'apprentissage en situation scolaire classique. (A.-N. Perret-Clermont)
Rapport d'activité du Séminaire de Psychologie. (Oct. 1998-Sept. 1999)
- N° 36 (2000) Enjeux identitaires et apprentissages dans une situation de formation interculturelle. (N. Muller).
L'entretien de recherche dans l'étude des processus identitaires de jeunes issus de la migration. Questions méthodologiques et épistémologiques. (V. Cesari Lusso)
Concepts, learning, and the constitution of objects and events in discursive practises. (R. Säljö)
Rapport d'activité du Séminaire de Psychologie. (Oct. 1999 – Sept. 2000)

- N°37 (2002) Hommage à Philippe Muller.
 Engendrements symboliques.
 Devenir parent : le choix du prénom. (T. Zittoun)
 La naissance et le voyage d'un projet de formation. Négociations des significations et des pratiques dans un programme suisse de formation d'adultes. (N. Muller)
 Rapport d'activité de l'Institut de Psychologie. (Oct. 2000 – Sept. 2001)
- N° 38 (2003) Réussite de l'intégration scolaire des jeunes portugais. Quelles ressources psychosociales ? (K. Darbellay & V. Cesari Lusso)
 Nice designed experiment goes to the local community.
 (N. Muller Mirza, A. Baucal, A.-N. Perret-Clermont & P. Marro).
 Rapport d'activité. (2001-2003)
- N° 39 (2003) Jouer et l'expérience culturelle de l'adulte. (T. Zittoun)
 Quelques repères historiques et culturels concernant les NTIC et leur usage dans l'éducation et la formation. (L.-O. Pochon)
- N°40 (2004) Hommage à Michel Rousson.
 Le développement des supports multimédia pour l'enseignement et la formation vu comme un processus d'apprentissage. (L.-O. Pochon, S. Lambomez, A.-N. Perret-Clermont, I. Ghodbane & A. Maréchal)
 Rapport d'activité. (Octobre 2003 - septembre 2004)
- N° 41 (2005) Sur le chemin du monde adulte : un pont virtuel entre l'école et la maison.
 Regards de familles, regard de chercheur. (S. Willemin, & A.-N. Perret-Clermont)
 Re-constructions religieuses en périodes de transition : remaniements de l'identité religieuse chez de jeunes adultes. (T. Zittoun)
 Enquête à l'EASA-AWARD 2004. Quelles caractéristiques "techniques et pédagogiques", manifestent une avancée novatrice ? Travaux Pratiques 2 et 3. Sous la dir. d'A.-N. Perret-Clermont.
 (J. Zermatten & P. Pfister)
 Argumenter et apprendre : quelques conclusions et pistes du projet DUNES. (N. Muller Mirza) - Rapport d'activité. (Octobre 2004 - septembre 2005)
- N°42 (2006) A l'aube de changements.... (A.-N. Perret-Clermont)
 Le père Noël en exil : significations et pratiques de la fête de Noël en situation migratoire. (N. Muller Mirza)
 Apprendre (avec) les progiciels. Entre apprentissages scolaires et pratiques professionnelles. (L.-O. Pochon)
 Rapport d'activité Institut de Psychologie. (Octobre 2005 – août 2006)

- N°43 (2008) Des connaissances en transition. (T. Zittoun)
 Les Indiens ont-ils une âme ? Rapport à l'altérité, compétences dialogiques et apprentissage. (N. Muller Mirza)
 Le partage des jouets en crèche... une question de propriété ? (R. Rosciano)
 Les interactions asymétriques en famille : analyse qualitative du conflit verbal dans les conversations à table. (F. Arcidiacono)
- An exploratory study of the everyday lives of Italian families: household activities and children's responsibilities. (F. Arcidiacono & C. Pontecorvo)
 Rapport d'activité Institut de psychologie et éducation.
 (Oct. 2006-Août 2007)
- N° 44 (2008) Education supérieure : La Suisse en course de rattrapage. (H. Gilomen)
 Client-lawyer cooperation in the construction of case. (F. Di Donato)
 Les stratégies - apprises et spontanées - de prise de rendez-vous par téléphone. (S. Lambolez)
- N° 45 (2009) Allocution de la Cérémonie des 25 ans du Prix Latsis. (A.-N. Perret-Clermont)
 The discursive construction of early adolescents' identity within family conversations. (F. Arcidiacono)
 Analyse interlocutoire d'une tâche collective médiatisée par ordinateur : entre collaboration et rapport de force. (A. Kohler)
 L'usage de ressources symboliques. Leçon inaugurale. (T. Zittoun)
 Rapport d'activités de l'IPE. (Septembre 2008 - août 2009)
- N° 46 (2010) Activité créative dans des contextes scolaires d'éducation musicale. (M. Giglio)
 Analyse psychosociologique d'une situation de travail à distance. (S. Lambolez)
 La médiation en tant que dialogue raisonnable. (S. Greco Morasso)
 Rapport d'activités de l'IPE. (Septembre 2009 – Août 2010)
- N°47 (2011) Remise du doctorat honoris causa au Père Eric de Rosny (L. Tissot)
 Social relationships and thinking spaces for growth. (A.-N. Perret-Clermont)
 Social relations and the use of symbolic resources in learning and development. (T. Zittoun)
 Rapport d'activités de l'IPE. (Septembre 2010-Août 2011)

- N° 48 (2012) Hommage au Père Eric de Rosny, s.j., docteur honoris causa de l'Université de Neuchâtel. (A.-N. Perret-Clermont)
Science et politique – Impressions, expériences et conclusions. (H. Gilomen)
Accessing law through the humanities: degrees of agentivity when actors are natives or immigrants. Comparing Southern Italy / Northwest Switzerland.
(F. Di Donato)
- N° 49 (2013) Est-ce que la psychologie aurait oublié ce que les humains font vraiment ? (A. Iannaccone).
Les jeunes enfants autour d'une activité cognitive : quand le genre s'en mêle. (S. Breux, C. Miserez-Caperos & A.-N. Perret-Clermont)

Les commandes sont à adresser à :

Institut de psychologie et éducation
Faculté des lettres et sciences humaines
Université de Neuchâtel
Espace Tilo-Frey 1
CH-2000 Neuchâtel (Suisse)

Dossiers de psychologie et éducation N° 78
(Université de Neuchâtel) Copyright © 2024